



Frédéric Droz

RÉCIT FIDÈLE DE MES AVENTURES

Et des choses que j'ai vues dans les différents voyages que j'ai faits depuis l'année 1768 jusqu'à 1775, avec des observations sur les pays, royaumes, villes, provinces, lacs, fleuves, rivières, nations, mœurs et religions.
Par moi P. FRÉDÉRIC DROZ du Locle.

1776

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

<i>AVIS DE L'AUTEUR</i>	5
CHAPITRE I.	9
CHAPITRE II.....	12
CHAPITRE III.	18
CHAPITRE IV.....	23
CHAPITRE V.	28
CHAPITRE VI.....	34
CHAPITRE VII	39
CHAPITRE VIII.....	44
CHAPITRE IX.....	50
CHAPITRE X.	58
CHAPITRE XI.....	64
CHAPITRE XII.	70
CHAPITRE XIII.....	76
CHAPITRE XIV.	83
CHAPITRE XV.....	89

CHAPITRE XVI.	93
CHAPITRE XVII.....	101
CHAPITRE XVIII.	112
CHAPITRE XIX.	122
CHAPITRE XX.	134
CHAPITRE XXI.	143
CHAPITRE XXII.	151
CHAPITRE XXIII.....	167
CHAPITRE XXIV.	184
CHAPITRE XXV.....	201
EXPLICATION ALPHABÉTIQUE.....	216
Ce livre numérique :	279

RÉCIT FIDÈLE DE MES AVENTURES

Et des choses que j'ai vues dans les différents voyages que j'ai faits depuis l'année 1768 jusqu'à 1775, avec des observations sur les pays, royaumes, villes, provinces, lacs, fleuves, rivières, nations, mœurs et religions.

Par moi P. FRÉDÉRIC DROZ du Locle.

Suo quisque modo scribit.

AVIS DE L'AUTEUR.

Dans le présent récit, je n'ai observé ni l'emphase, ni les règles du beau style ou d'une savante érudition, je me suis même éloigné des hyperboles et des exagérations dont les écrivains de nos jours se servent ordinairement pour rendre leurs discours plus intéressants aux lecteurs, mais je me suis contenté de rapporter fidèlement les choses comme elles me sont arrivées : car une histoire ne donne de la satisfaction qu'autant qu'elle est réelle et qu'on a sujet de la croire véritable. Ce que j'ai fait ici n'est pas un ouvrage que j'aie jugé digne d'être exposé aux yeux du public pour le satisfaire par mon élocution, ce n'est donc pas en cette vue que je m'avantage de le lui présenter : car je me suis servi d'une façon de m'exprimer qui est aussi aisée qu'elle m'est naturelle dans mes entretiens familiers avec mes amis : c'est donc à la sollicitation réitérée de ces derniers que j'ai voulu leur donner des marques de ma condescendance, de mon amour et de ma soumission en leur livrant le présent, de même qu'à tous mes Compatriotes qui

ont bien voulu l'intéresser de mes nouvelles pendant mon absence, comme à mon arrivée : en ne le faisant pas j'aurais cru ne pas répondre convenablement à leurs bons sentiments. Je ne doute pas qu'il se trouvera quelques jeunes hypercritiques parmi nous qui ont plus de babil que d'expérience qui ne manqueront pas de parler en perroquet : je les préviens ici, ce n'est pas à eux que je dédie ce petit volume, mais à ceux qui souhaiteront de prendre connaissance des pays où j'ai été, selon leur situation actuelle : Voici ce que des personnes bien sensées pourront me dire à bon titre ; que j'ai dit trop naïvement certaines choses que j'aurais dû supprimer ou embellir par une voie emphatique ; que je me suis trop étendu sur certains points et pas assez sur d'autres qui sont plus intéressants : Il ne serait pas difficile à une personne moins véridique, d'y donner une tournure ingénieuse, qui dérogerait à la vérité pour remédier aux objections qu'on pourrait m'opposer : j'exclus donc ici tout ce qu'on pourrait y suppléer par une méthode romanesque.

J'ai rédigé ce petit volume par chapitres à la tête desquels on trouvera toujours le sujet qui y sera contenu afin de trouver plus aisément l'endroit qu'on désirera de lire, ou pour passer ceux qui paraîtraient ennuyants aux uns et qui ne le seraient

pas aux autres. Quoique je n'aie pas observé également partout la gravité comme plusieurs de mes lecteurs pourraient l'exiger, on ne trouvera cependant pas des licences qui puissent blesser la modestie ou la délicatesse d'une âme dévote. D'ailleurs un homme qui se disposerait à voyager pourra tirer des réflexions sur les dangers auxquels on s'expose, en prenant connaissance ici selon que je l'ai expérimenté assez souvent, comme on peut se trouver parmi de mauvaises gens tandis que leur fausse apparence de probité nous porte à avoir une opinion avantageuse d'eux, quelles ne doivent pas être nos précautions pour éviter des circonstances fâcheuses dans lesquelles nous pouvons être journellement englobés, avec quelle patience nous devons supporter ce qui s'oppose à nos volontés, quelles sont les difficultés qui naissent ordinairement par le changement de pays, de climats, de lois, de mœurs et de langage : en sorte que j'ai lieu d'espérer que ce petit ouvrage ne sera pas tout à fait infructueux à ceux qui daigneront l'honorer de leur présence en y jetant les yeux.

Si quelqu'un trouve en lisant ce livre quelque mot qu'il n'entende point, soit en français, en anglais ou appartenant à quelque science il n'aura qu'à passer à la fin où il en trouvera l'explication dans la liste alphabétique des mots qui y sont in-

terprétés. J'ai cru que cela pourrait faire plaisir à Messieurs les souscripteurs que je m'intéresse le plus de satisfaire et de répondre convenablement à ce qu'ils attendent de ma part.

CHAPITRE I.

Du premier voyage que je fis à Paris, et des villes que j'ai vues en faisant cette route.

MOI Pierre-Frédéric Droz fils de l'ancien Pierre Droz du Locle dans la Souveraineté de Neuchâtel en Suisse, étant âgé de dix-neuf ans quand je suis parti pour aller à Paris ayant quitté mon pays natal le lundi 6 Juin 1768 pour faire mon premier voyage, que j'ai fait dans neuf jours de temps.

Les villes que j'ai trouvées sur cette route, sont Besançon, capitale de la Franche-Comté, c'est une des belles villes de la dépendance de la France, elle est assez grande et marchande ; il y a une forte citadelle élevée sur un rocher fort haut, cette ville est sur la rivière du Doux, il y a une garnison ; de là je passai à Dôle ; c'est une ville étroite mais d'une certaine longueur. De là passant à Auxone petite ville de guerre : à Dijon capitale du Duché de Bourgogne, elle est belle et grande, c'est là que je fis poser le poinçon du contrôle sur les montres que je portais vendre à Paris dans mon second

voyage ; passant ensuite à Chatillon, ville médiocre en toute chose soit pour sa grandeur, comme pour sa beauté, ensuite passant à Bar-sur-Seine, qui est une ville de la Champagne qui n'a rien de remarquable ; dans cette ville il s'y fait de la coutellerie ; continuant ma route à Troyes capitale de la Champagne assez considérable ; passant ensuite à Nogent-sur-Seine, qui n'est qu'une petite ville de peu de conséquence, on y bâtissait alors un beau pont de pierre ; de là je passai à Provins qui est une autre ville, ensuite à Paris qui est situé sur la Seine qui la divise en trois parties principales, comme le faubourg St. Germain étant d'un côté, la partie qu'on nomme la ville qui est de l'autre côté du pont-neuf, la troisième qui est une île où est la place Dauphine ; cette ville est fort grande puisqu'on compte sept lieues de circonférence le long des boulevards : elle a partout de grands et beaux bâtiments fort élevés, arrangés avec ordre et symétrie, les édifices des grands ont de superbes façades où l'on voit de grandes colonnes de pierres des mieux sculptées. Sur le pont-neuf on y voit Henri IV sur un cheval de bronze, ayant une grille de fer tout autour du piédestal, sur ce pont-neuf on y voit que carrosses, fiacres de louage et du monde en tout temps.

Le monde y est fort poli, doux et affable, ce sont des gens rusés et remplis finesses dont ils se servent pour leur avantage et profit ; souvent ils vous font accueil et vous en ignorez les causes pendant un certain temps, mais dans la suite vous en savez la raison en l'apprenant à vos dépens ; d'ailleurs ils sont fort portés aux nouvelles modes de s'habiller, qu'ils varient en tout temps ; ils recherchent beaucoup la parure et l'éclat tandis qu'il y en a plusieurs de ceux qui paraissent être florissants, qui sont sans argent. Le commerce de cette ville est très considérable, il y a des marchands orfèvres et des joailliers qui ont des fonds sur leurs marchandises qui sont de grande valeur.

CHAPITRE II.

Description des principaux endroits de Paris, Places et Bâtimens que j'y ai vus.

J'AI cru pour satisfaire quelques-uns, de m'étendre un peu sur la ville de Paris, quoique ce soit un endroit fort connu de chacun, cependant plusieurs y vont sans faire attention à de certaines choses qu'il y a qui sont fort curieuses et qu'on ne voit pas ailleurs.

I. Le Louvre est un bâtiment fort long, avec un bel ordre d'architecture, mais aujourd'hui il est presque abandonné, c'est la retraite de quelques seigneurs étrangers et autre noblesse.

II. Les Tuilleries c'est une grande et belle promenade avec un château, où les personnes de qualité tout comme le commun peuple vont pour s'y promener, il suffit pour y entrer d'avoir l'épée au côté : il y a pour ornement douze statues en marbre qui imitent en perfection le corps naturel de l'homme.

III. La place de Louis XV où l'on voit ce monarque représenté sur un cheval de bronze, les statues de marbre blanc y sont au nombre de quatorze.

IV. La place Vandôme ou la place de Louis XIV où est sa statue sur un cheval de bronze, élevé sur une grande base de marbre blanc.

V. La place de Victoire où Louis XIV y est encore mais à pied élevé sur un piédestal en marbre où un ange lui pose la guirlande ou couronne de victoire sur la tête ayant quatre nations enchaînées sous ses pieds, qui sont quatre hommes d'une taille gigantesque¹ et tout de bronze, où chaque partie du corps y est tirée d'après nature, chaque veine, nerf jointure, trait y sont tirés exactement.

VI. La place Royale, je n'y ai vu qu'une vaste barrière carrée en gros barreaux de fer et au milieu est Louis XIII sur un cheval de bronze comme les précédents.

VII. Dans le jardin de l'arsenal j'y ai remarqué quatorze mortiers à jeter les bombes d'une gran-

¹ Ce mot est expliqué à la fin du livre en son rang alphabétique comme plusieurs autres qui y sont aussi contenus.

deur extraordinaire mais fort courts et sept autres longs à peu près comme des canons et ce jardin a plusieurs vastes promenades.

VIII. Dans le jardin du Roi il y a plusieurs sortes d'arbrisseaux, j'y ai même vu des palmiers qui sont chacun dans de grandes boîtes remplies de terre, où il y a aussi de belles haies droites carrées et des mieux fournies qui séparent les grandes allées, où il a un grand parterre mais négligé par rapport aux fleurs qui y sont ; entr'autre il y a un cabinet d'histoire naturelle.

IX. L'hôpital général où j'ai premièrement vu une chambre où il s'y trouve plus de 80 couturières, une autre remplie de brodeuses de tapisseries à l'aiguille, une autre chambre où sont des femmes et des filles malades, c'est ce qu'on appelle l'infirmerie, deux autres chambres de fileuses de laine à la roue, une autre chambre d'enfants trouvés où sont deux rangées de petits lits pour se coucher, dans un endroit de la cour où il y a plus de 30 ou quarante femmes folles qui demandent de l'argent ou autre chose aux passants. Il y a aussi l'apothicairerie pour ces malades, enfin une cuisine élevée où sont six grandes chaudières carrées pour cuire soupe et viande pour tout l'hôpital : une de ces chaudières est profonde de manière qu'un

homme peut y être caché en y restant debout ; à cause de la profondeur de ces vases l'on fait le feu dessous dans un appartement plus bas.

X. Les Gobelins sont un endroit où l'on fait la tapisserie de toute façon en or et en soie ; par l'arrangement des fils ces tapissiers forment toutes fortes de figures, des saints et même des animaux qui sont très bien tirés où les ombres y sont observées exactement ; au lieu de passer leurs ouvrages de plat comme font les drapiers ils les posent de haut en bas.

XI. Les églises que j'ai vues sont les Augustins, Notre-Dame, où il y a deux tours jointes par le bas, plates au sommet d'où on voit Paris à découvert et plus de trois lieues de campagne à la ronde. L'église St. Sulpis si belle pour sa façade et ses grandes colonnes de pierre. St. André des Arts, je ne me rappelle pas d'y avoir vu quelque chose plus qu'à une église ordinaire. Les Invalides sont remarquables par rapport au dôme de son église qui a un magnifique pavé de marbre de toutes sortes de couleurs naturelles avec plusieurs morceaux de marbre joints si exactement ensemble qu'on ne voit pas les joints, forment toutes fortes de fleurs, de couronnes, de dessins et au milieu il y a une grande étoile colorée, qui peut bien avoir entre

quatre-vingts ou cent pieds de circonférence, les rayons se terminent en pointes très fines, tout ce pavé étant si luisant à cause que le marbre est poli, qu'il éblouit la vue si on le regarde longtemps, et autour du grand dôme il y en a quatre autres plus petits qu'on appelle les chapelles ; d'ailleurs les colonnes jointes aux murs sont des mieux sculptées, il y en a des rondes comme si elles avaient été tournées, des autres qui sont carrées avec de belles cannelures, le haut de chaque dôme sont des voûtes d'un rond concave là où l'on voit en peinture toutes sortes de hiéroglyphes, en un mot c'est une des plus belles curiosités de cette capitale. St. Eustache, est encore une église fort remarquable pour sa grandeur, elle est au bout de la rue des Prouvaires. St. Roc est aussi une belle église située dans la rue St. Honoré.

XII. Les Quinze-vingts, sont un grand nombre de maisons où il y a une cour au milieu, y ayant un grand bâtiment joint aux précédents dans lequel on peut faire le circuit dans chaque étage y ayant une allée et à chaque côté une infinité de chambres différentes où sont plusieurs sortes d'artisans à cause que ce quartier est franc, il donne d'un côté sur la rue St. Honoré.

XIII. Les petites maisons qui font une grande cour où est plantée une pépinière d'ormes pour s'y promener, il y a aussi une infirmerie et des loges avec des grillages de fer pour les insensés.

XIV. L'hôtel de ville est une grande place où il y a le bâtiment où l'on y reçoit les rentes, où les négociants font tirer leurs comptes.

L'hôtel de Soubise c'est une grande cour avec un assez grand bâtiment.

XV. Le Palais royal situé dans la rue St. Honoré ou plutôt celui du Duc d'Orléans, premier Prince du sang Royal ; c'est un beau bâtiment qui joint l'opéra, cet édifice avait brûlé et celui dont je parle à présent est le nouveau qu'on a rebâti depuis peu, puisqu'en mon premier voyage que je fis en cette ville il n'était pas encore achevé, mais dans mon quatrième il était fini.

XVI. L'Observatoire est un grand édifice au haut duquel on voit Paris à découvert ; il y a une ouverture ronde qui se prend au bas en allant jusqu'au haut qui sert aux astronomes à lire dans les astres avec leur télescope. Sous ce bâtiment il y a des caves et chemins souterrains qui vont quelques lieues sous cette ville, où il n'y a aucune lumière.

CHAPITRE III.

Les environs de Paris, de l'enterrement de la Reine épouse de Louis XV fille de Stanislas roi de Pologne.

VOILÀ ce que je vis dans Paris en ce temps-là, d'ici je fus pour aller voir la machine de Marly ; elle est à trois lieues de cette capitale, elle est très remarquable par son mécanisme et pour l'industrie avec laquelle elle a été construite, quoique fort laide, elle ne manque pas de passer pour un chef-d'œuvre des plus remarquables que la capacité humaine ait inventé. Premièrement il y a quatorze grandes roues qui tournent à l'eau sur la rivière de la Seine qui font mouvoir vingt perches dont sept montent l'eau de la hauteur de cent cinquante pieds de roi, là où l'eau est reçue dans deux grands réservoirs où elle est repompée de ces creux qui sont dans deux maisons d'où elle remonte encore cent cinquante pieds et la troisième reprise elle monte encore 202 pieds. Quant à sa construction sur la Seine, il y a soixante et douze tuyaux de plomb qui puisent l'eau de la ri-

vière, huit pompes doubles, vingt perches ou chaînes comme sus est dit qui sont supportées sur des rangées de colonnes qui balancent et vingt autres chaînes qui sont de l'autre bout des dites colonnes, ces chaînes ont plus d'un quart de lieue de long, quand l'eau a monté une haute montagne elle monte sur trente-six arcades fort élevées afin d'y donner le niveau et la pente pour être conduite à Versailles. Ce fut Louis XIV qui la fit faire par un habile ingénieur qui, à ce qu'on dit, eut les yeux crevés à cause qu'il se flattait d'en faire une autre mieux construite que celle-ci ; de là je fus à Marly pour y voir le château.

II. Le château de Marly est remarquable pour le parc ou jardin qui l'entoure, il est d'une vaste étendue au milieu il y a un grand fossé rond plein d'eau ; d'ailleurs il y a toute sorte de sapins tondues si bien qu'ils forment différents dessins, des figures rondes et carrées y ayant aussi des chambres faites avec des tilleuls où il y a une porte ou ouverture en forme d'arcade et dans ces somerhauses il y a des bancs pour s'asseoir où on est à la fraîcheur, il y a aussi des allées fort longues où l'on a l'ombre, semblables à une longue voûte formée par les arbres, plusieurs statues et vases assez jolis.

III. Le château de Versailles qui est la résidence ordinaire de S. M. T. C. le Roi de France : j'ai trouvé que c'était un très bel édifice : son parc est fort remarquable pour plusieurs agréments qui y sont, j'y ai compté soixante statues de bronze et cent quarante de marbre blanc, dans un fossé ou bassin il y en a soixante-huit de plomb doré qui sont des grenouilles plus grandes que ne peut être une personne, il s'y en trouve d'autres, mais je n'en parle point à cause que je ne les ai pas vues de même que le labyrinthe, ce parc est fort grand, ayant de très belles promenades, d'ailleurs on y voit la ménagerie qui est assez curieuse pour les différentes sortes d'animaux et d'oiseaux étrangers qui y sont, comme les poules de Guinée, les paons, j'y ai vu aussi des cygnes, des vautours, une autruche et plusieurs d'autres espèces. Les animaux à quatre pieds sont renfermés chacun dans un petit endroit à part où il y a un grillage ; j'y ai vu un tigre, un loup, un ours, un lion qui rugissait en voyant le monde, dans des cours on voit 4 daims, 3 cerfs des Indes, ils ont des petites cornes et la peau tachetée ; dans une autre cour il y trois buffles qui ne diffèrent guère des bœufs domestiques ils sont noir brun ; dans un autre endroit j'y ai vu un bouc sauvage qui ne diffère peu du bouc privé sinon que celui-ci n'est ni si laid ni si puant.

IV. Ce fut en ce temps-là qu'en allant à Versailles j'eus l'honneur de voir le convoi funèbre de la Reine épouse de Louis XV. C'était le samedi 2 Juillet à peu près minuit, le convoi passa au bois de Boulogne qui conduisait la reine défunte à St. Denis où elle fut exposée au public dans l'église pendant six semaines : pour revenir à la journée du 2 Juillet 1768 il y avait une troupe de cavaliers qu'on appelle les mousquetaires qui avaient l'uniforme rouge et un flambeau à la main avec une croix de galons blancs cousue à leur veste à l'estomac, après suivait une multitude de pauvres gens portant chacun un flambeau à la main, alors suivait trois carrosses en deuil où les chevaux portaient chacun une couverture ou manteau de drap noir avec une croix de galons blancs précédés de deux joueurs de timbale qui frappaient dessus des coups tristes et lugubres par leurs sons distants les uns des autres ; une autre multitude de gens à pied suivaient en ayant chacun un flambeau à la main, il passait ensuite une vingtaine ou trentaine d'hommes portant chacun une hallebarde appuyée contre leur col lesquels étaient suivis d'un grand carrosse couvert d'un drap noir qui avait à peu près la forme d'une petite loge où l'on voyait sur ce drap une croix de galons du haut en bas, ce carrosse était suivi d'une troisième multitude portant

des flambeaux comme les précédents, enfin une cavalerie habillée en deuil qui formait deux files le long du chemin avec chacun leur flambeau.

V. Il me faut aussi dire deux mots de Biscêtre, c'est un château entouré de plusieurs maisons à une lieue de Paris, on y voit les calbanons ou chambres séparées les unes des autres pour servir de prisons : il y a plusieurs autres chambres où sont des fous enchainés ; le petit puits où sont deux hommes qui marchent dans une grande roue pour puiser l'eau : pour le grand puits, il faut quatre chevaux pour tourner une croix à laquelle ils sont attelés qui par le moyen d'un rouleau puisent ainsi l'eau qui est reçue dans un grand réservoir ; il faut douze chevaux qui ne sont employés à d'autre ouvrage qu'à celui-là et on les y fait travailler alternativement pendant le jour.

CHAPITRE IV.

De mon retour au pays, du second voyage que je fis à Paris avec mes montres, de mon second retour à la maison paternelle de mon départ pour mon voyage d'Angleterre.

LE vendredi 8 Juillet 1768 je partis de Paris en sortant par la barrière des gobelins pour m'en retourner chez nous en prenant une autre route que celle que j'avais prise en y allant, passant aux villes suivantes, à Fontainebleau, à Ville-neuve-la-guerre, à Sens, à Ville-neuve-le-roi, à Joigni, à Auxère, à St. Brit, à Vermenton, à Viteau, où je fus attaqué dans la plaine de quatre gros limiers contre lesquels je me défendis vaillamment, avec mon couteau de chasse et avec des pierres, de manière qu'ils furent obligés de me quitter ; de là je rejoignis la route où j'avais déjà passé et je la quittai en Franche-Comté pour passer à Beaume-les-dames, à Mont-beliard, à Blâmont et après avoir été de retour chez mon père au bout de quelques semaines après, savoir le 22 d'Août de cette même

année, je partis avec des montres que je vendis au Sr. Voisin horloger dans la rue Dauphine à Paris ; quand je fus de retour chez nous, l'envie de faire un voyage en Angleterre fut si forte que le jeudi 29 Septembre 1768 je me mis en route sans en donner avis à mes pareils qui s'y seraient opposés ; de chez nous je passais à Gray petite ville en Franche-Comté à vingt-deux lieues de notre village du Locle ; je passais ensuite à Champlitre, bourg à quatre lieues de la ville précédente il est aussi en Franche-Comté : à Langres, ville de guerre assez belle, elle est en Champagne à huit lieues du bourg précédent, je gagnais Chaumont, ville aussi dans la même province à sept lieues de la dernière, à Vignoris, bourg du même pays à quatre lieues de la dernière ville. Continuant ma route à Joinville, ville de la même province à cinq lieues du bourg précédent. Saint Dizier ville qui est aussi dans la Champagne à six lieues de Joinville, elle est frontière de la Lorraine ; Vitry-le-françois, ville qui est aussi en Champagne à six lieues de la dernière, ce fut dans cette ville qu'une garde de maréchaussée m'enleva mon couteau de chasse, en se servant de ce prétexte qu'il était venu des ordres du Roi qui défendaient à toutes personnes de quelque état et condition qu'elles fussent de porter aucune arme offensive ou défensive sous peine de confiscation.

De là je me rendis à Chaalons ville qui est aussi dans la même province à six lieues de la précédente : elle est médiocre en grandeur et beauté : de là je passais à Rheims grande ville qui est encore dans la Champagne assez belle, et fameuse surtout à cause qu'il y a la Ste Ampoule² avec laquelle on y sacre les Rois de France, elle est à 10 lieues de la dernière ; d'ici je passais à Corbeny, bourg en Picardie à six lieues de la ville précédente. Laon-en-Lanois, ville située sur une haute montagne à quatre lieues du bourg ci-dessus. D'ici je gagnais La Fére, ville aussi en Picardie à cinq lieues de la dernière, c'est une ville de guerre, avec l'école militaire : St. Quentin, belle petite ville dans la même province à cinq lieues de l'autre ; partant ensuite à Cambrai, belle ville de guerre dans le Cambresis en Flandre, médiocre pour sa grandeur à sept lieues de celle-ci dessus. Douai belle ville de guerre médiocre pour son étendue elle est située dans la Flandre à 4 lieues de la dernière : continuant mon chemin à Lille belle et grande ville de la Flandre avec une belle citadelle à six lieues de l'autre dernièrement nommée : Ar-

² Voyez en l'explication à la liste des mots qui sont expliqués à la fin de cet ouvrage.

mentières petite ville aussi en Flandre qui n'est pas tant laide à trois lieues de la dernière ; de cet endroit je passais à Bailleul petite ville qui est assez plaisante, dans la même province à trois lieues de celle qui vient d'être précédemment nommée. Cassel petite ville qui est encore du même pays à 4 lieues de l'autre, elle est située sur une éminence. Berg-St.-Vinox ville de guerre dans la même province à quatre lieues de la dernière, elle est médiocre pour la grandeur, à un quart de lieue d'ici, je trouvais un fort qu'on nomme le Fort-François, et à une demi lieue de celui-ci on en trouve un autre qu'on appelle le Fort-Louis : de là j'ai passé à Dunkerque, ville assez belle et grande avec un port de mer, cette ville est aussi en Flandre à une lieue et demi de Berg-St. Vinox, ce fut dans cette ville que je vis un géant Italien de nation lequel avait fait choix d'une fille de petite taille pour sa maîtresse avec laquelle il voyageait en se faisant voir à prix d'argent. Comme on me demandait trop pour passer la Manche afin d'arriver en Angleterre, je partis de là passant le long du rivage de la mer ayant traversé le Fort-Mardi, de là j'arrivai à Gravelines qui est une ville de guerre qui n'a rien de beau en ses bâtiments, mais elle ne laisse pas que d'être assez bien fortifiée étant à quatre lieues de Dunkerque : d'ici je passais à Calais qui est une

petite ville pas trop belle ; mais il y a un port de mer assez agréable, et elle est à quatre lieues de Gravelines. Ce fut ici que je m'embarquai pour passer le pas de Calais qui a sept lieues de traverse, m'étant rendu à Douvres qui est l'entrée du royaume d'Angleterre étant à sept lieues de Calais, ce n'est ni une belle ni une grande ville, mais elle a un beau port de mer divisé en trois bassins pour les vaisseaux qui y arrivent, et de là j'ai passé à Cantorberi, ville médiocre pour sa grandeur et pour sa beauté à cinq lieues ou quinze milles du port de mer précédent. D'ici je passais à Rochester, longue ville mais étroite, assez belle à trente milles de l'Archiépiscopal dernièrement nommé. Enfin j'arrivai à Londres qui est à trente milles de la précédente.

CHAPITRE V.

Observations que j'ai faites sur la ville de Londres, en rapportant l'aventure de mes hardes volées.

Londres est la capitale du royaume d'Angleterre, cette ville est très grande, on suppose qu'elle l'est plus que Paris, je le veux bien en la prenant en sa longueur, mais elle n'en a pas la beauté à cause que les maisons bourgeoises n'y sont bâties qu'en briques ; mais elle est fort renommée par son commerce si fameux, favorisé de l'abord des vaisseaux qui y arrivent sur la Tamise, là où ils sont arrangés sur les deux bords de cette rivière, en voyant le nombre infini des mâts on croit voir une forêt d'une lieue d'étendue.

Voici quelques-unes des curiosités que j'ai vues dans cette cité depuis le samedi 29 Octobre 1768 jour que j'y entrais jusqu'au jeudi 10 Novembre qui fut le jour que j'en sortis.

1. Premièrement le roi réside dans la ville qui s'en retournait du parlement pour rentrer dans son château, étant dans son carrosse qui est très

beau ayant plusieurs ornements dorés avec deux lions sur le derrière, ce sont là ses armes. Le roi étant alors avec sa suite des milords, de ministres et de cavalerie.

2. Ayant vu l'extérieur du palais du roi, mais je n'y ai rien vu de remarquable à l'exception d'une grosse côte de baleine dressée contre une des murailles, elle avait plus d'un étage de long et environ un pied et demi de circonférence.

3. Ayant vu le palais que le roi fit bâtir pour son auguste épouse quand il la prit en mariage, il a quelque chose de plus éclatant que celui du roi à l'égard de son extérieur.

4. D'ailleurs j'ai vu deux éléphants qui appartiennent au roi d'Angleterre. C'est un animal assez singulier, il n'a point de poil, sa trompe lui pend jusqu'à terre, et cette trompe lui sert de main car ils mangeaient avec en ramassant le foin pour le porter dans leurs gueules et quand ils boivent ils s'emplissent cette trompe et ils la vident dans leur gueule : un de ces animaux prenait le chapeau de son maître et saluait le monde en faisant un grand hurlement, ramassait l'argent qu'on lui jetait par terre et le donnait à celui qui en avait la conduite, il faisait signe au monde qu'on lui donna quelque friandise ; cet animal a des deux côtés une défense

où sa trompe repose entre, elles peuvent avoir chacune un pied et demi de long, en un mot cet animal n'a rien de semblable aux autres animaux, ses jambes sont aussi grosses au bas comme au haut, et peuvent avoir entre deux à trois pieds de circonférence, ceux que j'ai vus étaient jeunes, n'ont pas encore la grandeur des vieux ; ils ont une petite queue, leurs oreilles sont larges, plates, tombant des deux côtes de la tête, les yeux sont fort petits à proportion de la tête qui est monstrueusement grande et mal faite, sa peau n'a point de poil nulle part à l'exception des parties naturelles, sa fiente est à peu près comme celle des chevaux.

5. Ayant vu le pont de Westmeister qui est à une distance de celui de Londres qui a été fait sur le modèle de ce dernier, mais celui-ci est encore plus joli à cause qu'il est relevé vers le milieu en convexe.

6. Le pont de Londres ou en langue anglaise Londonbrige, il est aussi fort joli, et des deux bords les accoudoirs de pierre y sont d'une symétrie régulière, de dessus en jetant les yeux sur les vaisseaux, on voit une des plus agréables perspectives.

7. Je fus aussi pour voir la Bourse, qui est un bâtiment pas tant laid où se trouvent les négociants et marchands pour faire leurs affaires ensemble ou pour trouver les capitaines des vaisseaux.

8. Entr'autre la cathédrale, qu'on nomme plus communément St. Paul, elle est belle en-dehors et encore plus en son intérieur, où l'on voit un bel ordre d'architecture, un grand dôme fort élevé, cette église est d'une vaste étendue, ayant monté sur le clocher où j'ai vu Londres assez bien, mais non pas en toute sa grandeur, parce qu'il y avait des brouillards ce jour-là, ce qui est fort commun en cette ville, sans cela l'air y serait plus sain.

9. Le monument qui est en quelque façon semblable à une tour fort haute et en même temps fort étroite, ce qui a été un ouvrage assez hardi, il ressemble assez bien à une pile de pierre d'un même morceau, elle y fut bâtie à cause que des malintentionnés avaient autrefois embrasé la ville jusqu'à cet endroit.

Avant de passer plus loin je trouve à propos de rapporter ici la petite friponnerie qu'on me joua en cette ville le jour que j'y entrai : Un jeune homme m'ayant rencontré à mon arrivée avec ma valise sur le dos, comme un voyageur, se présenta à moi, disant qu'il s'apercevait bien que j'étais étranger,

je fus bien aise de faire rencontre d'un homme qui savait le français, il me demanda d'abord où j'irais loger, je lui dis que ce ferait chez un certain Favre aux treize cantons, près la rue des fripiers, (là où je logeai quelques jours jusqu'à ce que je fus chez un autre aubergiste dans le Spitalfield-wilkstreet,) il me répondit qu'il connaissait bien ledit Favre qu'il était Suisse, que sa demeure était à côté de la sienne, il me dit qu'il n'était pas séant d'aller lui demander à loger en ayant mes hardes sur le dos, il me fit entrer dans une taverne où il donna mon butin à la bourgeoise de la maison en disant ayez-en soin, en m'expliquant en français ce qu'il venait de dire à elle, l'ayant fait boire à mes dépens il me dit qu'il me l'apporterait aux treize cantons lorsqu'il m'y eut conduit, disant qu'il n'était pas nécessaire que je me donna la peine de m'en retourner avec lui puisque j'étais fatigué, ma paresse fut cause qu'il me vola ma valise : je fus bien en la maison où il disait faire sa demeure, mais il m'avait donné fausse adresse : j'eus beau l'attendre avec patience, jamais il ne m'a apporté ce qu'il disait aller chercher pour m'éviter la peine d'y aller moi-même ; il ajoutait qu'il avait été étranger en cette ville et qu'il savait bien la manière de recevoir les novices pour leur rendre les mêmes services qu'il avait reçus des autres en ar-

rivant dans cette ville. Il me dit aussi bien à propos que je ne devais pas me confier à tout le monde, qu'il y avait beaucoup de fripons dans ce lieu, il me donna plusieurs sages avis avant de me quitter desquels j'aurais dû en profiter ; mais cela fut directement la cause que je ne me défiais pas de lui, et qu'il me trompa avec plus de facilité.

CHAPITRE VI.

Qui contient mon retour de Londres en France, mon occupation à Paris, et le récit du spectacle du Sr. Godon.

Le jeudi 10 Novembre 1768, je quittai Londres pour aller à Rouen après avoir pris une lettre de recommandation de la part de Mr. Abraham Du Bois, lequel me recommandait au Sr. B. Roque, négociant à Rouen dans la rue du Meurier. De Londres je partais à Bradhamson petite et chétive ville d'Angleterre à soixante milles de la capitale, m'y ayant embarqué, quoique ce ne soit pas un port de mer, car il n'est pas possible qu'un vaisseau approche le bord de cette ville à cause qu'il n'y a pas de havre, mais on arrive à bord des bateaux avec des chaloupes qui vous y conduisent, ce fut de la manière que nous arrivâmes à notre paquet qui n'était qu'un petit bateau qui me conduisit avec les autres passagers à Dieppe, ville de la Normandie, bien jolie avec un beau havre de marée. Cette première ville de France est fort fameuse pour la pêche du hareng qui s'y prend dans

une certaine saison de l'année qu'on y vient chercher avec des voitures tirées par six chevaux qui mènent ce poisson salé dans plusieurs provinces. La pêche est le principal revenu de cette petite ville. De là j'ai été à Rouen, capitale de la Normandie, la beauté de ses édifices ne répond pas à sa grandeur ni à son commerce, les grands vaisseaux y abordent où il y a le flux et reflux de la mer, quoiqu'elle en soit éloignée. Cette ville a la séance d'un parlement, elle est à 12 lieues de Dieppe. Je continuais ma route au Pont-de-l'arche, petite ville de la même province, qui n'est ni grande ni belle, ni riche selon ce qu'il m'a paru, elle est à trois lieues de la précédente. Vernon petite ville médiocre pour sa grandeur et beauté, elle est aussi dans la même province à sept lieues de la précédente, et c'est trois lieues en deçà que j'avais pris la galiote, qui me conduisit neuf lieues de chemin, ensuite je marchai quelques lieues pour gagner St. Germain-en-Laye qui est une petite, belle et jolie ville à douze lieues de Vernon et à quatre lieues de Paris, où j'arrivais encore à cette capitale le lundi 21 Novembre 1768 pour la troisième fois, où je travaillais de l'horloger en fait de mouvement, pour cet effet je louai une chambre chez le Sr. Ralet, rue des Mauvais Garçons à raison de huit francs par mois ; d'ici je fus pour loger

dans la rue des Martyrs chez un nommé Benoit : pendant ce temps-là je fus à tous les spectacles de Paris, comme c'est ce qu'il peut y avoir de plus curieux, j'ai cru qu'il ne serait pas mal en place de les rapporter ici pour la satisfaction de quelques-uns ; quant à ceux qui les auront vus et qui leur paraîtront être des minuties selon leur prévention, ils pourront passer d'ici au chapitre XI, du voyage que je fis en Hollande où je m'embarquai pour passer en Amérique.

En ce temps-là je fus voir les parades du Sr. Gordon aux nouveaux Boulevards-du-temple, où j'ai vu marcher le long d'une corde deux petits garçons d'environ de l'âge de six à sept ans, deux grandes filles qui en dansant sur la corde suivaient la cadence de la musique des violons tant en reculant qu'en avançant avec de très grands sauts, en croisant et décroisant les jambes d'une très grande vitesse. L'arlequin qui paraissait si lourd de son corps, stupide de son esprit et fort grossier en toutes ses manières, y était le plus habile et léger, après avoir dansé comme les deux précédentes, il sautait en l'air en se laissant tomber sur la corde à califourchon qui le rejetait en l'air en retombant sur ses pieds, et cela par plusieurs fois, quand ces tours d'adresse furent faits (qui sont naturels par l'aide du balancier avec lequel ils trouvent plus ai-

sément l'équilibre) ils firent aussi les sauts du timpan qui ne sont pas moins remarquables pour l'adresse. Ils se pliaient de toutes façons et roulaient de tous côtés avec une inconcevable activité, la mieux dégagée de ces filles renversait sa tête et son corps en arrière en faisant repasser sa tête entre ses jambes où elle ramassait une pièce d'argent avec sa bouche. Elle faisait le même tour sur un long morceau de bois élevé sur une table, où elle ne pouvait y poser qu'un pied, tandis que l'autre était en l'air ; cela étant fait, l'arlequin marchait le long du fil de fer en se renversant pour se coucher dessus, après s'ensuivaient les deux voltiges, qui sont deux brandilloires et sur ces deux cordes montaient deux hommes qui s'y tournaient de toutes façons, ils s'y pendaient par le cou : après que ces tours furent finis ils jouèrent une comédie de deux rivaux amoureux de la même créature, ils terminèrent leur différend par un funeste duel, celui qui eut l'avantage d'être le mieux chéri, fut tué ; ensuite trois spectres apparurent à l'amant vainqueur. La seconde pièce fut la Bourbonnaise au cadran bleu pour y attendre ses galants ; ses amoureux ne manquèrent pas de s'y trouver pour lui payer à boire en lui parlant d'amourette où il se trouva des tables dressées. Je ne vis pas le reste de la pièce parce que je m'en al-

lai avant qu'elle fut finie. Les places y sont de six, huit, douze et vingt sous et un écu telles que sont les places de la noblesse.

CHAPITRE VII

De l'opéra, des marionnettes, danseurs de corde, escamoteur.

AYANT aussi été à l'opéra qui en ce temps-là se tenait au Louvre, à cause que l'opéra dans la rue St. Honoré avait brûlé, et qu'il n'était pas encore tout à fait rebâti comme il en a été parlé ci-dessus. Ce qu'il y a de beau, c'est la musique d'une vingtaine d'instruments. Entre autre la musique vocale chantée si agréablement qu'on vous enlève le cœur, on dit qu'il y a des eunuques, et ce sont ceux-là qui excellent au-dessus de tous, car on soutient que leur situation leur donne un avantage de chanter avec une voix plus claire et plus forte que les autres chantres. Les acteurs et actrices y sont habillés avec un luxe étonnant, chacun selon le rang de la personne qu'il représente. Ces actrices y dansent des ballets d'une légèreté surprenante, à peine s'aperçoit-on si leurs pieds reposent sur le théâtre, elles y dansent avec tous les agréments capables de toucher les cœurs mêmes les

plus inflexibles à l'amour, tant par leurs manières que par leurs ajustements séduisants, car elles sont presque tout à fait dégorgées, le fard rouge et blanc, de même que tous les ornements, tout y est à profusion, c'est par-là qu'on pourrait être trompé en croyant de voir des beautés inimitables, tandis que si on voyait le naturel, qu'on en pourrait bien juger autrement. D'ailleurs il s'y fait de très belles décorations, des gloires qui apparaissent en descendant sur le théâtre, je fus aussi au haut du bâtiment pour examiner les machines utiles à faire mouvoir les décorations, tels que sont les tambours ou rouleaux, contrepoids, cordages de chanvres, de fil de laiton, les toiles peintes. Les plus basses places sont de vingt-quatre sous en montant jusqu'à un louis.

En ce temps-là je fus aussi sur le Quai-de-la-Feraille pour y voir les marionnettes qui dansaient ensemble sans manquer un pas de cadence au son des violons, ces marionnettes se battaient les unes les autres de la manière la plus vive ; l'on y voyait aussi une de ces figures qui versait du vin dans son verre, et buvait à la santé de la compagnie, une dame qui en étant sur la danse lui sortit de dessous ses jupons sept ou huit petits enfants qui dansaient aussi avec leur mère ; le vieux cocu qui se consolait de ce que sa femme faisait la co-

quette. De toutes ces figures il n'y en avait aucune qui ne parut être vivante et se mouvoir d'elle-même. Ce spectacle finit par le tonnerre qui y est imité naturellement, avec la tempête sur mer où on voyait ses flots avec des vaisseaux qui se battaient à coup de canon, avec la représentation de plusieurs villes par principes d'optique.

Le 10 Février 1769 je fus à la foire St. Germain où j'ai encore vu le spectacle du Sr. Nicolet ; où j'ai vu la bande des danseurs de corde, où il y avait l'Espagnolette habillée en homme depuis la ceinture en bas, mais elle avait une jupe avec laquelle elle dansa quelque pas, mais l'air qui s'y mettait la dérangeait de son équilibre, en sorte qu'elle fut obligée de l'ôter. Cela étant fait on y fit les sauts du tympan qui furent suivis de la comédie du savetier amoureux ; celle du bœuf gras suivi d'une pantomime à machines qui est une sorte de comédie représentée par gestes et par signes, sans y prononcer une parole, je jugeais que c'était une noce ou quelque réjouissance puisqu'on y voyait des cuisiniers où on en surprit un qui avait sa tête dans un grand vase pour y manger goulument quelques friandises, mais sa tête n'en pouvait ressortir lequel fut chassé en l'ayant encore sur sa tête ; quand cela fut fini, il y eut plusieurs décorations et changements de théâtre, la mer orageuse d'où

Neptune en sortit pour entendre la musique et y voir danser les ballets. Les places y sont comme chez Godon.

Le 11 Février 1769 je fus encore chez le susdit Nicolet, ce fut toujours la bande des danseurs de corde, le singe qui en faisait autant, la comédie du savetier avec ses instruments de cordonnier qui quitta son ouvrage pour se rendre à la compagnie d'un cocher, lesquels étaient les deux fous, ce qui fut suivi de l'arlequin déguisé en ours, le spectacle finit par le ballet qui n'y est pas si bien dansé qu'à l'opéra.

Le susdit jour 11 Février je fus voir l'escamoteur chinois, qui faisait des tours assez surprenants, comme de mettre trois muscades sous un gobelet et leur ordonner de passer dans un autre simplement en donnant un coup dessus avec son bâton de Jacob, comme aussi de mettre une pièce d'argent dans la main d'une personne et la pièce disparaissait contre le gré de celui qui la tenait. Il finit ses tours en nous faisant voir une jolie naine âgée de vingt-cinq ans de la grandeur de deux pieds cinq pouces, née dans les montagnes de Corse, elle était très jolie, elle dansait avec grâce les menuets et les allemandes.

Le même jour j'assistai aussi au cabinet de l'Hollandaise où je vis différentes recreations physiques et magnétiques. Il devinait aussi si on avait mis la rose ou la renoncule dans la boîte, ou s'il n'y avait rien. Il faisait sortir un serin hors d'une tabatière qui auparavant paraissait n'y avoir que du tabac. Il faisait aussi voir un feu d'artifice qui ne faisait ni bruit ni fumée et sans poudre ; il représentait plusieurs portails, fontaines, cascades ; entr'autre le palais du soleil avec ses attributs, chaque décoration avait plusieurs sortes de couleurs comme le rouge changé en blanc, le blanc changé en bleu, le bleu changé en couleur d'or.

CHAPITRE VIII.

Suite des curiosités que j'ai vues à Paris, du Muthussa, de la comédie française, de la manufacture chinoise, du trésor St. Denis, et de quelques exécutions.

1. DÈS que j'eus quitté le cabinet de l'Hollandaise, je fus pour voir un animal qu'on me dit être venu d'Amérique connu sous le nom de Muthussa. Cette bête sauvage avait comme une couronne de poil sur la tête, avec deux cornes très courtes, la barbe du bouc, les naseaux du taureau, le devant ou poitrail du dromadaire, le cul de mulet, la queue de cochon, le poil de sa tête comme du crin de cheval, le poil sur le milieu du dos semblable à de la laine de brebis, et celui de son derrière fin comme du castor, il était beaucoup plus haut et plus gros sur le devant que sur le derrière. Comme en ce temps-là je ne cherchais qu'à voir ce qui excitait ma curiosité, je fus donc aussi à la comédie française.

2. La comédie française est située dans la rue des fossés, St. Germain-des-prés. Le jour que j'y

fus on y joua la pièce qui avait pour titre le dissipateur, lequel était très riche et devint pauvre, à cause qu'il était éperdument porté au vin, au jeu et aux femmes, en poussant son luxe au point le plus éminent, tant pour la magnificence de ses habillements, comme pour ses meubles ; à la vérité cette pièce est très instructive pour un jeune homme qui en ayant des sentiments, examine l'état où un libertin se plonge par sa faute, et peut en tirer de bonnes leçons pour se mettre en garde contre les dérèglements d'une vie voluptueuse. Là les pièces y sont prononcées sans chanter le discours, ici les actrices sont aussi de très belles créatures ayant les mêmes ornements que celles dont nous avons parlé ci-dessus. L'agrément qu'on y a encore c'est la musique composée de dix-sept musiciens, et la langue française y est parlée avec beaucoup d'énergie et de délicatesse selon l'excellence de la pièce avec changement de théâtre.

3. Le mardi 12 Février ayant vu la manufacture chinoise qui est composée de vingt-neuf corps de métiers qui travaillent tous à la fois, toutes ces petites statues mouvantes agissent par la construction des ressorts, rouages, engrenages, de sorte que c'est un chef-d'œuvre du mécanisme où l'on voit le maréchal qui ferre, un cordonnier qui coud son soulier, trois tailleurs qui travaillent, un char-

pentier qui équerre son bois, un aide-à-maçon qui porte le mortier en montant une échelle pour la construction d'un château, où le seigneur de temps en temps met la tête à la fenêtre en l'ouvrant pour voir si ces ouvriers travaillent, et se retire en la refermant, où l'on voit aussi un régiment prussien commandé par son capitaine avec l'épée au son du tambour.

4. Le susdit jour 12 Février je fus aussi chez le Sr. Nicolet le jeune, joueur de marionnettes où l'on voit ses figures qui dansent et parlent à ce qui paraît, cela fut suivi du pont-neuf représenté selon les règles de l'optique, la troisième chose fut la prise d'un fort où l'on voyait la cavalerie et les fantassins, on entendait aussi le canon dans ce combat. La quatrième chose fut un naufrage ; en finissant par le bruit du tonnerre qui grondait d'une façon assez naturelle et bien imitée.

5. Le dimanche 5 Fév. 1769 je fus à St. Denis-en-France pour y voir le trésor où il y a plusieurs couronnes d'or et de vermeil, entre autre celle que Louis XV a portée quand il fut sacré roi, elle est d'or enrichie de pierreries de toutes sortes de couleurs les plus vives, on y voit aussi celle qu'il porta à l'enterrement de la reine, la main de justice de Charlemagne, une grande croix d'or, une autre où

dedans est renfermée une petite croix du véritable bois de celle sur laquelle N. S. a été crucifié, s'il en faut croire celui qui nous la fit voir. On y voit encore plusieurs antiquités et vases d'or, une petite église d'argent, où sont renfermés plusieurs os de quelque saint, il y a quantité d'autres choses que je ne rapporterai pas ici pour éviter longueur. Puisque je rapporte chaque chose, il n'est pas hors de place de parler ici deux mots des exécutions que j'ai vues, ce qui ne déplaira peut-être pas à mes lecteurs, afin d'un peu diversifier mon discours par un sujet qui n'est plus analogue à ce que nous avons dit précédemment.

6. Le jeudi 27 Janvier 1769 j'ai été voir à la grille de Chaillot l'exécution d'un meurtrier condamné à être étranglé, et ensuite rompu en étant sur la croix de St. André, élevée sur un échafaud de la hauteur de cinq à six pieds où le criminel fut lié, quand il fut déshabillé, alors le bourreau avec sa masse lui cassa à huit endroits les membres, savoir en deux places le bras droit et ainsi le gauche, de là à la cuisse et à la jambe gauche et de même à la droite, en lui enfonçant la poitrine, il fut ensuite délié et mis sur la roue où il fut exposé à la vue du public pendant une heure de temps. Ce qu'il y a à remarquer sur la croix de St. André, elle a des crans ou entailures à chaque endroit où les

membres doivent être cassés afin que le coup ne soit reçu, on entendait briser les os à chaque coup que le bourreau donnait ; le 31 Janvier on rompit vif, le complice de celui que je viens de rapporter, l'un de ces deux criminels confessa à la justice d'avoir assassiné un homme au bois de Boulogne, la nuit du 2 Juillet 1768 qui était le jour qu'on portait la reine défunte à St. Denis, alors épouse de Louis XV. Dans ce temps-là je reconnus que Dieu m'avait encore protégé en cette occasion, parce que quand le convoi funèbre fut passé, je continuai mon chemin seul dans ce bois pendant une partie de la nuit pour me rendre à Versailles. Mais je n'ai connu le danger auquel j'avais été exposé que six mois après : apparemment que j'eus le bonheur d'y passer dans le moment que ce meurtrier n'y était pas, car je n'eus pas la moindre attaque en y faisant mon chemin. Voilà comme les voyageurs passent souvent en des endroits dangereux sans en connaître le péril.

7. La manière de pendre à Paris est différente des autres pays, un jour j'en voyais un qu'on conduisait à la potence, qui avait été dressée à la place de Grève, quand le bourreau y eut mit la corde au cou il lui pressait sur les épaules avec ses pieds en sautant par secousses, ce qui est une bonne pra-

tique reçue parmi eux pour ne pas faire souffrir longtemps le criminel.

8. J'ai aussi vu dans cette capitale au Champ-des-Capucins dans le faubourg St. Jacques, casser la tête à un déserteur selon les ordres militaires, c'est-à-dire, que six soldats tirent sur le déserteur, à une distance convenable pour ne le pas manquer, trois tirent à la tête et trois à l'estomac lorsque le signal leur est donné. Les pauvres gens y avaient apporté des bancs et des planches pour y laisser monter le monde en payant quelques sous.

CHAPITRE IX.

De mon troisième retour à la maison paternelle ; de mon occupation en ce temps-là ; de mon quatrième départ pour le voyage que je fis en Lorraine, avec une description succincte des villes de ce pays-là.

VOILÀ ce que j'avais vu jusqu'alors, ayant quitté Paris pour m'en retourner chez nous le mardi 14 Février 1769 ; deux jours après en chemin faisant j'assistai à une comédie à Sens, la pièce avait pour titre le Français à Londres. C'était un Français qui en y étant tâchait de former un gentilhomme anglais aux manières françaises, qui de son côté s'efforçait de s'y accoutumer pendant qu'il ne réussissait à aucune, marquant un air gêné, peu naturel, aussi risible que rustique. La seconde pièce fut Nanine comptée par Mr. Voltaire. Le discours roulait sur les amours de deux rivales qui chérissaient le même seigneur qui, comme à l'envi l'une de l'autre tâchaient de gagner le cœur de ce prince. Le jour suivant je continuais mon chemin, en faisant ce voyage je pris la vieille route où je passai à

Noyer qui est une ville de Bourgogne qui n'est ni belle ni grande, de là je passai à Montbard, autre ville dans la même province à 6 lieues de la précédente ; étant de retour chez nous où j'ai resté quelque temps ayant acheté un outil aux dentures avec lequel je travaillais. Mais je m'imaginai de faire un profit plus considérable en travaillant en cette partie dans l'étranger : de sorte que je quittai le pays pour la quatrième fois le lundi 16 Avril 1770, depuis ce dernier départ j'ai été absent de mon pays natal pendant cinq ans cinq mois et douze jours. En faisant ma route avant d'arriver à Belfort je me trouvai sur le bord d'un précipice au milieu du chemin lequel s'était enfoncé deux ou trois jours auparavant ; on me dit qu'on l'avait inutilement sondé pour connaître la profondeur de l'eau : arrivant ensuite à Belfort, qui est une petite et jolie ville bien fortifiée avec un château qui la commande, elle est dans l'Alsace à 15 lieues de la Chaux-de-fond. Ce fut aux environs de cette ville que ma curiosité m'attira d'examiner une mine de fer qu'on y creusait d'une profondeur prodigieuse, je m'y fis avaler par une corde qui servait à sortir la mine, les ouvriers qui travaillent au fond de cet abyme, me dirent qu'il ne coûtait rien pour y descendre, mais qu'il fallait payer pour en sortir, alors je reconnus ma témérité, mais

un peu trop tard, au cas que ce fut été de mauvaises gens qui auraient pu m'y égorger sans que personne n'en sut mot ; alors Pluton ordonna à Caron de me retirer du Tartare après avoir jeté quelques sous au Cerbère pour ma sortie. D'ici je passais à Thann, ville médiocre en grandeur, et beauté, située dans l'Alsace à sept lieues de la ville précédente, je fus pour loger à un village en-delà de cette ville où on m'interrogea sur les causes de mon voyage, quel commerce j'occupais et quelle vocation j'avais ; après avoir subi ces interrogats du maître du logis, il fut encore assez impudent de me demander si j'avais beaucoup d'argent ; mais je me fis passer bien à propos pour pauvre, je faisais autant de cas des liards que si c'eût été des doubles louis, ce bon paltoquet crut la chose telle que je la lui faisait paraître, et la dépense chétive et frugale que je fis chez lui me mit peut-être à couvert de quelque mauvais destin prémédité de sa part. De là je continuai ma route en passant à Remiremond, ville assez jolie, mais guère grande, à une petite distance de la Moselle située dans le duché de Lorraine à 9 lieues de Thann ; à une certaine distance de la route il y a ici à côté de cette ville un couvent qu'on appelle le couvent au St. Mont élevé sur une éminence, il est remarquable parce qu'en cet endroit il y a deux montagnes par-

tagées par une profonde vallée où il y a un tertre qu'on me dit avoir été construit par les Fées pour aplanir le chemin qui conduit d'une de ces montagnes à l'autre ; de cette ville je gagnais Épinal qui anciennement portait le nom de Centour à cause qu'elle avait cent clochers, mais ayant été ruinée où il n'y croissait dans ses mesures que ronces et épines, quand elle fut rétablie elle changea son nom, comme un bourgeois de cette ville me dit ; elle est belle, grande et jolie située sur la rivière Moselle qui la divise en deux, elle est honorée d'un chapitre, cette ville est aussi dans la Lorraine à 5 lieues de la dernière ; ce fut ici que je fis connaissance avec un horloger fort aimable nommé Mr. Valtrin. De là je passais à Charme petite ville pas tant laide, elle est aussi dans le même duché, sur le bord de la Moselle à 5 lieues de la dernière. Nanci capitale du duché de Lorraine à 8 heures de la dernière à une distance de la Meurte : on peut la mettre du nombre des grandes et belles villes, cependant sa grandeur ne répond pas à sa beauté ; elle a deux belles places, la carrière, et la place royale, cette dernière est fort jolie ; en cette ville je n'y fus que quelques jours, ayant monté sur l'église primatiale, j'y ai vu St. Sigisbert que l'on dit avoir été conservé deux cens ans dans l'eau sans se consumer, c'est à lui que les romains de

cette ville ont recours dans des temps fâcheux de pluie ou d'inondation. Je fus aussi à la chapelle de Notre-Dame de bon secours située au bout du faubourg St. Pierre en face de la porte St. Nicolas. Je quittai cette ville en prenant contre mon gré la route de Paris puisque je ne trouvais pas d'ouvrage à Nanci pour y arrondir les dentures des montres, parce que les horlogers n'y travaillent que fort peu en neuf ; de sorte que je marchais à pas de tortue contre Vézelize, petite ville de Lorraine à quatre lieues de Charme ; ensuite à Toul ville épiscopale enclavée dans la Lorraine, elle est de la France, ville médiocrement grande assez belle à six lieues de la dernière. Fou et Void sont deux bourgs. Avant que de passer au duché suivant, il est à propos de dire que la Lorraine n'est pas un pays riche ni un des moindres, mais on y vit à bon marché. De là je passais à Ligny, petite ville sur la rivière d'Ornay, dans le duché de Bar, à 8 lieues de Toul. Bar-le-Duc, petite ville capitale du Barois à 3 lieues de la précédente. Il est bon de dire en passant que le Barois fait partie de la Lorraine, j'ai remarqué que les gens y sont la plupart rustiques et de mauvaise grâce, un jour ayant trouvé un Barois qui était d'un air gracieux et fort poli, je lui dis qu'il n'était pas natif de ce pays-là, il me répondit au contraire en me disant qu'il en était, alors je lui

marquai ma surprise en lui disant qu'il était le premier Barois que j'avais trouvé d'une humeur enjouée, il me dit sérieusement que c'était à cause qu'ils se trouvaient sans vin ; depuis trois ou quatre ans que leurs vignes ne produisaient plus le nectar qui les rendait sociables. De cette ville je pris un chemin de traverse, en entrant à Néten-court qui n'est qu'un village je le nomme à cause qu'il est l'entrée de la Champagne, et que ce fut ici où un employé saisit mon outil à finir les dentures, alors je portai ma plainte à un honnête homme nommé Mr. Le Comte qui fit restituer à l'employé ce qu'il m'avait saisi injustement en se servant de ce faux prétexte me disant qu'il suivait en cela les ordonnances du roi. De là je gagnai Châlons-sur-la-Marne, ville assez grande mais peu agréable, elle est à 13 lieues de Bar-le-Duc. Je passai ensuite à Épernai, petite ville de Champagne à une distance de la Marne qui est une rivière qui tombe dans la Seine. Elle est à 7 lieues de Châlons. De cette ville je continuais ma route à Dorman, bourg en Champagne assez beau à 5 lieues de distance de la dernière, ce fut aux environs de ce bourg que je logeai dans une auberge que je ne nomme pas : le lendemain on me dit que c'était un coupe-gorge, de là je passai à Château-thieri, petite ville aussi en Champagne qui n'est pas tant laide, située sur

la Marne à quatre lieues du bourg précédent. La Ferté-Jovare, ville de la Brie à 6 lieues de l'autre dernièrement nommée. De là je gagnai Meaux-en-Brie, capitale de la Brie, elle est le siège d'un évêque, elle est assez grande et belle, située sur la rivière Marne étant à 4 lieues de la dernière ; on me dit qu'en cette ville il y avait quantité de protestants, l'évêque de cette ville nommé M^r. Bossuet a composé un fameux livre en six volumes, sous le nom d'histoire des variations des protestants. Cet habile controversiste invite dans son ouvrage, les réformés à embrasser la religion romaine, cet auteur s'est servi d'une méthode différente des autres qui ont traité ces sortes de matières, parce que celui-ci est modéré, il ne parle pas avec passion, il est doux et pathétique ; j'exhorte donc pour cet effet les protestants qui pourraient avoir ce livre entre les mains de prendre garde à eux parce qu'il serait en état d'ébranler quelques-uns de ceux qui ne connaissent pas assez les disputes scolastiques. De cette ville je continuai ma route pour Paris qui en est à dix lieues, où je me rendis pour la quatrième fois le lundi 7 Mai 1770, et le lendemain je louai une chambre dans la rue Mazarine, où j'arrondissais les rouages des montres où je n'ai été payé qu'en partie de ce qu'on me devait, quoique je ne manquais pas de demander assez

souvent mon argent, ce qui me donna lieu d'écrire
en grands caractères sur ma porte ces mots sui-
vants :

*Crédit est aussi mort chez moi
Depuis environ quelques mois,
M'ayant trahi ce perfide,
À la mort je le décide,
Et par sa mort j'ai la vie,
Et mes défiances sont guéries.*

CHAPITRE X.

Du mariage de monseigneur le Dauphin, le spectacle du sieur Robe, la ménagerie du Sr. Morel.

1. DES trois choses que j'ai à rapporter dans ce chapitre, que je vis alors en étant à Paris, commençons à faire le récit de la plus vénérable. Le mariage de monseigneur le Dauphin aujourd'hui Louis XVI roi de France, avec Marie-Antoinette d'Autriche fille de la reine d'Hongrie qui fut célébré à Versailles le 16 Mai 1770. Le feu d'artifice qui devait se tirer ce jour-là fut renvoyé au 19 Mai à cause du mauvais temps, jour que je me rendis à Versailles pour voir ce fameux feu qui représentait deux gerbes d'une grandeur et hauteur prodigieuse dont les bouts de chaque tige en éclatant répandaient plusieurs brillantes étoiles, cela était encore accompagné de plusieurs boîtes à feu qui après avoir monté d'une hauteur extraordinaire répandaient une infinité de belles étoiles, qu'à peine pouvait-on distinguer d'avec les étoiles du firmament par leur blancheur et forme si natu-

relle, ces boîtes furent suivies des serpenteaux qui se croisaient les uns dans les autres, éclataient en donnant un coup tout en disparaissant, l'on vit ensuite un feu d'où sortait quantité de petits tourbillons mû avec un mouvement progressif contre l'air, il y eut un autre feu qui était sous la forme de plusieurs cordes qui s'élevaient en voûte, faisaient un bruit en fendant l'air, répandaient aussi des étoiles. Il y eut plusieurs autres feux fixes : qui ne parurent pas à tous les spectateurs à cause qu'ils ne furent pas lancés en l'air. Ce feu d'artifice fut fait par le Sr. Thoré, artificier sur les Boulevards, lequel fit son testament avant de le tirer vu qu'il prévenait un péril futur en supposant qu'il ne réussît pas, ce qui aurait pu arriver par quelque funeste effet de la poudre, ce feu fut tiré dans le parc du roi, il fut suivi d'une magnifique illumination, car ce parc était illuminé dans toutes les allées, promenades et parterres, par l'arrangement des lampions, ces feux faisaient diverses formes de fleurs de lys, de lustres, d'arcades, de pyramides, de bosquets, le tout accompagné d'un spectacle gratis du Sr. Nicolet qui fut beaucoup applaudi. D'ailleurs les jets d'eau jouaient avec beaucoup de force. Ledit jour 16 Mai Paris fut illuminé, les environs du Pont-neuf étaient très beaux tel que le Quai des Orfèvres, le Quai de Conti, celui des

Théatins, et le mercredi 30 Mai l'on tira le feu d'artifice sur la place de Louis XV à Paris, dont ce feu ne cédaient en rien à celui de Versailles, sinon que celui-ci n'était pas si compliqué et qu'il ne dura pas si longtemps : ce qu'il y eut de fâcheux à ce dernier, ce fut un grand nombre de personnes qui y furent écrasées par la foule entre les deux palais et le nombre des estropiés et meurtris surpassait de beaucoup celui des tués : quelques-uns disaient que c'était à cause d'un petit fossé qui traversait la rue pour donner l'écoulement de l'eau, où le monde s'entrepassait en tombant les uns sur les autres, ceux qui étaient par terre ne pouvaient se relever et étaient obligés d'y périr misérablement, les carrosses et fiacres ne manquèrent pas d'en écraser aussi bon nombre, puisque j'y ai vu un cheval qui y fut aussi tué, entr'autre on supposait que des malfaiteurs y avaient contribué de leur côté, puisqu'on en avait trouvé qui avaient leurs poches pleines de vols lesquels sont été aussi écrasés : lorsque j'y voyais les corps morts couchés dans la rue à différents endroits par vingtaine ou par trentaine, cela me faisait penser à un champ de bataille, tel qu'on nous le représente dans les histoires de la guerre ; rien ne me toucha tant que d'y voir une très belle créature d'une chevelure blonde, sur la physionomie de laquelle on jugeait

un air modeste de même que par ses habillements, laquelle avait aussi subi le funeste sort de la mort inopinée, causée par ce désastre.

2. Le 24 Juin jour de la fête St. Jean, j'ai été voir le spectacle du Sr. Robe sur le Boulevard du temple, il consiste à voir plusieurs tours de cartes, où il y avait une fille qui en ayant les yeux bandés devinait les cartes qu'on donnait à tirer aux spectateurs. Et celui qui donnait les cartes, en prenait une dans le jeu et il se trouvait que c'était celle qu'on avait tirée, il soufflait dessus alors elle se trouvait changée en une autre carte, et c'était aussi celle que d'autres avaient tirée ; ces tours furent suivis de plusieurs danses différentes et inconnues où l'on entend battre fortement la cadence des pieds, et en d'autres moments qu'on ne les entendait pas du tout marcher, cette cadence y était battue des pieds d'un ordre très régulier par notes hautes et basses. Une autre danse qui me fit assez rire, ils la dansaient en ayant un bâton à la main, en cognant de leur bâton sur le plancher du théâtre d'un ordre fort réglé. Mais ce qu'on y voyait de plus remarquable, c'était l'équilibre de l'épée mise sur la pipe tenue à la bouche où l'épée tournait dessus. L'équilibre de la plume de paon jetée sur le front où elle y tombe perpendiculairement, d'où elle était rejetée sur le plat de la main

sur son bout et de là sur son front ; ce spectacle finissait par un concert.

3. Le susdit jour 24 Juin 1770, je fus aussi chez le Sr. Morel voir sa ménagerie sur les Boulevards du temple, où l'on voyait un bouc qui avait trois cornes à la tête, une quatrième qui lui était tombée, on y en voyait un plus petit qui a aussi trois cornes comme le précédent, une brebis qui avait cinq jambes et six pieds, j'y en ai vu une autre qui avait les ongles des pieds presque aussi longs que les cornes, de plus on y voyait une sirène naturelle d'environ cinq pieds de long et de l'épaisseur du gros du bras d'une femme, elle ressemble assez à une femme depuis la tête jusqu'à la ceinture et le reste était une longue queue de poisson. L'on y voyait aussi un vautour qui pouvait être de la grandeur d'une des plus grandes oies, mais le cou pas si long, son plumage était d'un gris brun ; ses pieds sont garnis de longues serres. La panthère qui est de la grandeur d'un renard, mais plus long, elle a la tête du chat, elle grince les dents en soufflant comme un chat, sa peau est tachetée comme les cerfs des Indes. L'on y voyait aussi le loup qui avait fait tant de ravages dans le Languedoc et le Givaudan, lequel était empaillé. Ce spectacle fut terminé par des tours de tambours fort remarquables, celui qui le battait faisait sauter l'une de

ses baguettes sous sa cuisse et la reprenait, il faisait aussi tourner sa baguette sur le bout de ses doigts. Il changeait le son de son tambour au son du tonnerre. Alors je me retirai à mon logis en écrivant ce que je venais de voir, et au bout de quelques semaines après, je fis mon adieu à Paris sans jamais penser à y retourner : d'autant plus que j'y avais vu tout ce qu'on peut souhaiter de voir : ce qui contribuait encore à quitter volontiers cet endroit, c'était de ce qu'on ne me payait pas toujours mon ouvrage, et pour comble de soucis en ce temps-là on m'avait volé une partie de mes hardes dans ma chambre un jour que j'en étais absent.

CHAPITRE XI.

Du voyage que je fis en Hollande, description des villes que je trouvais sur cette route.

JE quittai alors Paris le 23 Juillet 1770 pour me rendre en Hollande dans l'espérance d'y faire mes affaires d'une manière plus avantageuse, quand je partis de cette capitale je passais à Senlis ville de Picardie à 10 lieues de Paris, cette petite ville est très peu considérable, pour sa grandeur, ni pour sa beauté et encore moins pour ses richesses, d'ici je passais à Ste. Maxance, qui est un bourg en Picardie encore moins considérable que la ville précédente, et il en est à deux lieues, de là je gagnai Roye, ville aussi en Picardie à onze lieues de ce dernier bourg. Péronne ville médiocrement grande pas tant laide, elle est aussi située dans la même province à sept lieues de la dernière, elle est surnommée la pucelle à cause qu'elle n'a jamais été prise. De là j'arrivai à Cambrai capitale du Cambrésis en Flandres, elle est assez belle, grande et bien fortifiée, étant à 8 lieues de l'autre. Valen-

cienne, médiocre ville tant pour sa beauté que pour sa grandeur elle est fortifiée, étant sur l'Escaut dans le Hainaut à 7 lieues de la dernière. Je continuai ma route à Mons capitale du Hainaut, elle est médiocre en grandeur, elle n'est pas désagréable, étant fortifiée d'un rempart et de terrasses, il y a aussi garnison : c'était où le prince Charles faisait autrefois sa résidence, la Trouille arrose les fondements de son enceinte, étant à la distance de 7 lieues de l'autre, continuant d'ici mon chemin à Soignies, petite ville du Hainaut à 3 lieues de l'autre ci-dessus. Brene-le-comte, petite ville de la même province à une lieue de la dernière, c'est trop peu de chose pour en parler. Halle petite et assez jolie ville à trois lieues de l'autre, elle est marchande située dans le Hainaut, dans cette ville il y a un pèlerinage qu'on nomme Notre-Dame de Halle, de cet endroit je me rendis à Bruxelles, ville capitale du Brabant, elle est grande, belle et marchande, étant favorisée d'un canal qui s'avance jusqu'à la moitié de la ville, ce canal va jusqu'à Anvers et à la mer, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'hôtel-de-ville et sa tour percée à jour, elle mérite l'attention des curieux. La fontaine des trois pucelles est assez jolie, ce sont trois statues qui par leurs mamelles jettent l'eau en serrant la main contre, à ce qui paraît. Je

passai en cette ville dans le temps du jubilé, mais comme je fus un peu trop tard je ne vis que les décorations posées contre leurs maisons, chacun selon ses moyens, les unes étaient de certains tableaux avec des inscriptions latines, d'autres avaient garni leurs murailles en dehors avec de la mousse les uns en de très belles façons, et les autres avaient même fait des décorations plus bizarres que jolies ; cette ville est à trois lieues de la dernière. Anvers ou Antwerpen en langue flamande, cette ville est allez bien bâtie et jolie, elle est grande et marchande, j'y ai arrondi trois rouages chez le Sr. Lamberghts sur la place de mer : cette ville est à sept lieues de la dernière. Berg-op-zoom, quoique cette ville ne soit pas grande elle est fort belle en-dedans et encore plus en-dehors par ses fortifications assez remarquables, étant à 7 lieues de la dernière, et elle est dans le Brabant-Hollandais, comme j'avais intention d'aller loger en cette ville, je n'y arrivai que sur le tard, les ponts levis étaient déjà levés, je me retirai donc dans la campagne en me couchant par terre sur le gazon pour y passer la nuit, pendant que je m'assoupissais, un oiseau nocturne me vint siffler un cris si sauvage en tournant autour de moi comme si j'avais dû être sa proie, sans que je puisse le voir à cause de l'obscurité ; mais un ins-

tant après je l'aperçus contre le ciel ; je tâchai de m'endormir, mais la fraîcheur de l'automne s'opposait à mon repos, le lendemain quand les ponts furent ouverts j'entrai dans la ville, les yeux à peine dessillés, en étant chargés du sommeil à cause de mon gîte de la nuit passée. De là je passais à Bréda, belle et grande ville d'Hollande, allez marchande et bien fortifiée elle est à sept lieues de l'autre dernièrement nommée. Enfin j'arrivai à Rotterdam, c'est une des grandes villes de la Hollande elle est à 10 lieues de la dernière, quoiqu'elle soit belle et bien bâtie elle n'est pas si jolie que la dernière, mais elle est beaucoup plus grande et plus marchande, à cause qu'elle est favorisée d'une quantité de canaux qui traversent la ville, lesquels sont remplis de vaisseaux marchands ; j'ai resté dans cette ville quatre ou cinq jours. Avant de passer plus loin il est à propos de dire ici que j'avais fait de certaines remarques sur les Pays-Bas, mais les ayant oubliées à bord d'un navire, de sorte que je n'aurai pas grand'chose à rapporter ici sur ces pays-là³. Je me rappelle que le Brabant et la Hol-

³ D'ailleurs les pays d'Europe sont assez connus de chacun, ce qui m'a donné lieu de ne point parler du produit, ni des mœurs de chaque province.

lande sont deux pays plus riches que plusieurs autres endroits et particulièrement la Hollande par son fameux commerce qui la rend si florissante, entr'autre les Hollandais sont, à ce qu'il m'a paru, des gens un peu rustiques, à peu près de l'humeur des Allemands ; mais ils sont fort propres dans leurs ameublements et leurs vaiselles, comme aussi les planchers et pavés de leurs maisons qu'ils lavent une couple de fois la semaine et davantage chez quelques-uns ; ce qui est une chose qui ennuie même ceux qui voient la peine que ces gens se donnent pour une propreté si gênante, puisque dans ce temps on est obligé de sortir des maisons, et d'ôter les meubles. Les rues des villes y sont toujours propres quoiqu'il fasse mauvais temps à cause de la netteté de leurs pavés. Dans la Flandre, le Hainaut, le Brabant et les villes de Berg-op-zoom et Breda ils y sont romains, mais à Rotterdam la religion dominante c'est la réformée. S'il en faut croire ce qu'on m'a dit : la plupart des Hollandais réformés admettent la prédestination, en rejetant le franc-arbitre que nous avons d'agir ou de n'agir pas selon notre libre volonté. Je ne donnerai pas ici de direction sur cette matière parce que ce serait m'éloigner de mon sujet et que cela seul demanderait déjà plusieurs volumes, ce qui m'étendrait trop au long, tandis qu'en ce petit

ouvrage je me suis prescrit toute la brièveté possible.

CHAPITRE XII.

De mon embarquement pour l'Amérique, et des différentes circonstances où je m'étais trouvé pendant notre navigation sur l'océan Atlantique.

EN étant à Rotterdam je me trouvais embarrassé de n'entendre aucun mot d'hollandais, en ne trouvant point d'ouvrage et l'argent qui me manquait, quoique je fus toujours sobre et prévoyant, à la vérité c'était là ma situation qui aurait dû alarmer un jeune homme qui se trouve dans un pays où il n'a aucune connaissance. Je me consolais moi-même dans l'espérance de bientôt trouver un moyen pour me tirer d'un état aussi fâcheux. Je me promenais donc sur le port et sur les bords des canaux pour trouver quelque bâtiment dans lequel je travaillerais pour mon passage afin de me rendre dans un pays qui me fut plus avantageux : ayant rencontré par cas fortuit des Allemands qui me parlèrent de Philadelphie d'une manière si encourageante que je me disposai à partir avec eux. De là je fus pour parler au capitaine Schmith, en lui

disant que je souhaitais de m'embarquer avec lui, et que je travaillerais pour mon passage, il me répondit qu'il avait suffisamment de monde pour son équipage, mais que je n'avais qu'à entrer dans son vaisseau en qualité de passager, sous la condition que lorsque je serais débarqué j'entrerais chez quelque horloger pour trois années de temps, tout comme la plupart des autres passager qui n'avaient pas d'argent pour payer leur passage. Ce fut donc ici à Rotterdam que je m'embarquai pour passer dans l'Amérique septentrionale ; environ vers le milieu du mois de Septembre 1770 nous levâmes l'ancre, passant sur la Meuse, là notre vaisseau marchand se trouva assablé, quelques-uns des passagers et des matelots en attribuaient la faute au pilote Hollandais lequel était payé par jour et nous devait conduire à l'embouchure de la Meuse, de là nous entrâmes dans la Manche ce qu'on voit de remarquable en cette embouchure, c'est la séparation de l'eau de la mer d'avec celle de la rivière par une barre qui d'un côté l'eau est grisâtre, et de l'autre l'eau est verte, d'une telle différence, comme si ces deux eaux n'avaient point de communication puisque cette barre est même tirée en ligne assez droite. D'ailleurs nous avons eu le vent fort favorable depuis l'entrée de la Manche que nous passâmes en longueur ; nous abordâmes

Cahouse en fort peu de temps, c'est une petite ville chétive dans l'Ile-blanche nommée en anglais Wight, divisée en trois parties par un canal : quoique je commençai alors d'être fort malade malgré les soins d'un docteur qui me venait voir tous les jours, je ne laissais pourtant pas de faire cette remarque, que la beauté du sexe de cette ville était suffisante pour réparer la laideur de ses maisons. Nous mouillâmes la rade en cette ville où nous y fûmes quinze jours pour faire la décharge de notre vaisseau et pour le recharger incontinent, selon les ordres du roi d'Angleterre exécutés à la douane. Nous levâmes ensuite l'ancre en mettant à la voile pour continuer notre navigation, et j'étais toujours malade, ce fut alors que je perdis mes cheveux, la fièvre m'avait rendu maigre et faible, en étant incommodé de plusieurs maladies à la fois, de sorte que je me disposais à la mort selon qu'un chrétien doit faire, j'aurais alors quitté volontiers le monde si seulement mes yeux avaient encore eu l'avantage de voir une seule fois un père et une mère si dignes de toute la reconnaissance et tendresse qu'un fils bien né peut être susceptible, ha ! que mon sort m'aurait paru heureux ; mais l'imagination de cette impossibilité supposée m'en faisait perdre toute l'espérance, et ne faisait qu'augmenter mes souffrances. Après six se-

maines de maladie je me trouvai guéri radicalement : nonobstant cela je ne fus pas exempt de la mort, par les périls que nous essayâmes, car nous eûmes à trois différentes reprises la tempête, dont la plus violente dura trente-six heures, la mer orangeuse ne ressemblait pas mal aux Alpes cornues qui par ses flots faisait élever des montagnes d'eau qui se précipitaient contre notre vaisseau, des lames d'eau qui s'élevaient en se jetant sur le tillac, de sorte que nous fûmes obligés de le couvrir ; notre butin roulait d'un coin à l'autre, de même que les marmites, pots et d'autres ustensiles, des coffres qui se renversaient, les vases et les bouteilles qui se cassaient. Notre navire paraissait à chaque instant se renverser, en d'autres moments qu'on aurait assuré qu'il allait se précipiter au fond des précipices formés par les vagues. En continuant notre navigation nous passâmes le grand banc de Terre-neuve qui est couvert des eaux de la mer ayant environ cent lieues de longitude sur cinquante de latitude, dès aussitôt que nous eûmes passé ledit banc de Terre-neuve, nous ressentîmes un air doux tandis qu'auparavant nous eûmes un air froid, c'est sur ce banc que les Français vont à la pêche de la morue : on peut en cet endroit de la mer mettre les navires à l'ancre, mais ailleurs il est impossible à cause qu'on suppose

que la mer est un abîme sans fond. Après onze semaines de navigation (y compris les quinze jours que nous restâmes à Cahouse) nous arrivâmes à l'embouchure du fleuve Delvar, nous passâmes devant Chester et Neucastel qui sont deux villes situées sur le bord de ce fleuve, enfin nous arrivâmes à Philadelphie, capitale de la Pennsylvanie en Amérique. Nous étions dans le navire du Sr. Schmith capitaine, environ 60 personnes, le capitaine était anglais de même que la plupart des matelots, les passagers étaient tous d'allemands de divers pays, c'était des gens fort rustiques et grossiers, ils avaient ordinairement querelle entre eux, même jusqu'à se battre. Après qu'on eut fait la visite des personnes de notre navire, nous eûmes la liberté d'aller à terre, on nous conduisit tous dans une maison où on nous fit prendre le serment de fidélité envers sa majesté Britannique. La plupart des passagers furent vendus pour leur passage, les uns pour 3 ans, les autres pour 4 ans de service à ceux qui avançaient l'argent aux maîtres du bâtiment, ce qui est un commerce assez connu en ce pays-là. Ceux qui avaient de l'argent furent libres : comme je m'en trouvais fort léger, je ne pouvais m'attendre qu'à être vendu comme les autres, je m'affligeais de perdre ainsi ma liberté ; le capitaine qui me chérissait voulut faire mon bonheur

en me présentant à un gentilhomme grand riche où j'aurais été fort bien, mon occupation n'aurait été autre chose que de faire ses commissions en étant monté à cheval pour me rendre aux endroits où il m'aurait envoyé et être son postillon en l'accompagnant dans ses parties de promenade, mais je le refusait aussi bien qu'un des négociants maître de notre vaisseau, disant que je ne voulais personne à moins que ce ne fut un horloger avec lequel j'aurais travaillé de ma profession. Trois semaines après que je fus débarqué, comme je n'avais pas encore pu trouver un horloger avec lequel je pu m'arranger, malgré les soins que je m'étais donnés : d'ailleurs tous les passagers avaient la liberté de choisir chacun leur maître à leur volonté lorsqu'il venait quelqu'un pour en choisir un, dans la maison où on nous avait mis et où les deux marchands associés (à qui appartenait notre navire) nous nourrissaient jusqu'à ce que nous fûmes tous débités.

CHAPITRE XIII.

De mon emprisonnement à Philadelphie et du moyen que je me servis pour en sortir. Description de Philadelphie, des ouvrages auxquels j'ai travaillé en y demeurant.

Comme je persistais à demander un horloger, en refusant plusieurs maîtres d'un autre genre de vie, il arriva que les deux associés de notre vaisseau, l'un nommé William et l'autre Maurice me firent conduire par notre interprète qui me dit qu'il me menait chez un horloger, il me fit entrer dans une maison bâtie en grands carreaux de pierre dans la rue du marché, un homme avec un paquet de clefs se présenta tout à coup en m'ouvrant une forte grille de fer derrière laquelle il me fit passer en se retirant l'un et l'autre sans me dire mot : on peut mieux juger quelle fut ma surprise qu'il ne m'est facile de la réciter ; de cette allée je montai un escalier au haut duquel je trouvais un corridor où j'aperçus des portes chacune marquée d'un numéro en ayant ouvert une où il se trouva une

chambre remplie d'une douzaine de personnes à qui je m'empressai de leur raconter mon aventure en la leur récitant en allemand, eux n'en furent pas surpris, ils me dirent que cela s'y pratiquait ordinairement vis-à-vis des débiteurs qui n'ont pas de quoi payer leur dette selon les lois anglaises ; je reconnus alors mais trop tard, que j'aurais dû avant que de m'embarquer, me faire donner deux mots d'écrit de notre capitaine, comme je ne passais à Philadelphie que dans l'espérance d'y travailler de l'horloger ; voilà qui m'aurait exempté de la prison. Ce qui aurait encore pu exciter les marchands et maîtres de notre navire à m'y mettre c'est que l'un d'eux avait bonne envie de m'avoir, et croyant qu'en m'y mettant que ç'aurait été le véritable moyen de m'avoir chez lui, puisqu'il m'envoya son frère qui vint m'y voir environ quinze jours après que j'y fus entré, en me disant que si je voulais aller chez ce marchand pour quatre ans qu'il me ferait sortir de la prison sur le champ, mais je le refusai, espérant de trouver une autre occasion pour servir moins de temps. J'attendais donc avec patience ma sortie, et ce qui me consolait, c'était de ce que je n'étais pas dans une prison déshonorable, d'autant qu'elle n'était dédiée que pour les débiteurs. Pour passer mon temps je m'amusais à discourir avec les autres pri-

sonniers détenus pour leurs dettes, où il s'y trouva des gens de qualité et de ceux même qui avaient passé leurs études, entr'autres des marchands qui avaient été ruinés, de même que le fils d'un ministre anglais, lequel était très savant puis qu'il avait travaillé à la fameuse encyclopédie, il n'y manquait pas non plus de quelques bons biberons qui pour avoir vidé trop souvent la bouteille, s'étaient endettés, il y avait de certains jours que je m'y plaisais assez bien, ayant fait un jeu de dames avec lequel nous passions le temps ; l'on y jouait aussi aux cartes, dans d'autres moments c'était le jeu de paume dans une grande cour entourée de hautes murailles, il y avait des gens de différentes conditions et de divers pays, par conséquent on y parlait de plusieurs langues, français, anglais, allemand, irlandais et latin. Pour nous exercer davantage, nous avions encre et papier, nous avions aussi des thèses sur des points de théologie, et de controverse, sur la morale, la philosophie, la poésie et la physique, cet endroit ressemblait plutôt à un collège qu'à une prison, si bien qu'on pût s'y plaire, on ne laissait pourtant pas de désirer d'en bientôt sortir, principalement ceux qui n'avaient en ce pays ni parents, ni amis, ni argent pour y vivre, ces derniers sont assistés de ce que quelques gens charitables leur envoient. Il y a de

certains jours qu'ils ne reçoivent rien, mais ils sont assistés des autres prisonniers, l'on se tend la main les uns aux autres, et la coutume y est ainsi que tous les novices en y entrant paient un coup à boire à la compagnie de ceux de la chambre où on va faire sa demeure, alors on boit à sa santé en chantant quelques chansons bachiques. Voilà à peu près comme l'on y était et comme le temps s'y passait. Au commencement du mois de Janvier 1771 j'écrivis une félicitation de la nouvelle année à un de mes pays nommé Jacob Garaud, natif de Motier-grand-val lequel j'avais déjà vu en débarquant en cette ville : on peut bien juger que je n'épargnais nullement dans ma lettre les vœux, les prières et les bénédictions, mais le vœu le plus sincère que je faisais alors c'était de sortir de la prison : ma lettre ne fut pas sans succès, car le style pathétique dont je m'étais servi pour exciter sa commisération, le toucha si sensiblement, qu'il vint m'y trouver avec son épouse, en me disant que si je le voulais servir quatre ans qu'il me prendrait chez lui, comme il y avait déjà cinq semaines que j'étais en prison, j'y consentis après avoir balancé quelque moment : mais tous ceux qui étaient là me conseillèrent de ne pas négliger cette occasion pour en sortir, parce qu'autrement j'aurais pu peut-être y rester un an et plus avant que per-

sonne ne vînt m'en tirer : je quittai donc cet endroit le 21 Janvier 1771 pour aller chez le sus-nommé qui paya mon passage ; au bout de quatre mois je vendis mon outil aux dentures à un Irlandais nommé Thomas Lowe demeurant in the frontstreet à Philadelphie, pour le prix de quinze pondes argent de ce pays-là que je remis au Sr. Garaud natif de Motier-grand-val pour racheter le temps que je devais rester chez lui, m'ayant fait crédit de six pondes que je lui payai au bout d'un an, de sorte que mon passage m'a coûté vingt et une pondes argent de cette province ce qui revient bien près de cinquante-six piastres et demi d'Espagne ce qui fait environ cent écus de France. Avant de passer plus loin, il convient de dire ici quelle fut mon occupation après que j'eus quitté le Sr. Garaud. Alors étant libre je me rendis chez un horloger où je n'y restai que sept ou huit jours, de là je fus chez un taillandier nommé Louis Prah qui était de la secte des Quakers, auquel j'ai aidé à travailler de la lime, comme il ne me donnait qu'une piastre par semaine et mon entretien, je ne me contentai pas d'un si petit salaire, au bout de 9 jours je le quittai pour entrer chez un horloger en grand, nommé William Ritter, allemand de nation, demeurant dans la cinquième rue, qui me donna quelque chose de plus que le précédent, lequel ne

voulut pas augmenter mon prix, ce qui fut cause que je le quittais aussi, malgré l'envie qu'il avait de m'avoir plus longtemps chez lui : comme j'avais gagné quelque peu d'argent dans ces différentes maisons où j'avais travaillé je me disposais donc à voyager de nouveau afin de voir les colonies d'Amérique. Mais avant d'entrer dans ce détail, il me faut spécifier ici quelques particularités de Philadelphie : c'est premièrement la capitale de la Pennsylvanie, c'est une des plus grandes villes que j'aie vues en Amérique, elle est très belle, toutes les rues y sont tirées au cordeau, et des deux côtés il y a un trottoir garni de pieux où l'on ne se trouve incommodé ni des voitures ni de la boue ; les maisons y sont bien bâties en briques où chaque artisan a son enseigne où son nom est écrit, ou peint le plus souvent en lettres d'or. L'hôtel de ville est un grand bâtiment ; l'église presbytérienne est dans l'Archstreet, c'est une très belle église principalement pour la construction de son clocher. Les Quakers ont aussi la leur dans le Marketstreet. L'église luthérienne est assez grande, mais elle n'a pas de clocher. L'église calviniste dans le Reicestreet, c'est où on y prêche en langue allemande, c'était là où je m'acquittais des devoirs de notre religion. Les romains y ont aussi leur chapelle. La place du marché est assez jolie par rap-

port aux arcades sous lesquelles sont un grand nombre de bouchers à l'abri des injures du temps y ayant deux rangées de bancs et au milieu reste un passage libre. Dans cette ville je n'y connais que quinze rues principales, n'y en ayant guère davantage, savoir huit qui suivent en longueur la ville et sept qui la traversent, je ne citerai pas leur nom ce qui est fort indifférent aux personnes qui n'y sont pas été : c'est une ville d'une certaine largeur, mais elle est fort longue puisqu'elle a trois milles d'un bout à l'autre, elle est fort commerçante, y ayant ordinairement environ cent cinquante vaisseaux tant grands que petits, ce port de mer a son flux et reflux assez considérable, quoiqu'il soit avancé dans les terres à 50 lieues de la mer. Philadelphie est environ 1300 ou 1400 lieues de Rotterdam.

CHAPITRE XIV.

Du commencement de mon voyage dans les colonies anglaises en Amérique. De la Pennsylvanie, et du Maryland.

LE mercredi 19 Juin 1771 je quittai Philadelphie pour me rendre à Lancaster qui est une assez grande et belle ville nouvellement bâtie, elle est à 66 milles de Philadelphie, soit 22 lieues, elle est aussi dans la Pennsylvanie, là j'ai resté trois semaines où j'ai travaillé chez un nommé Atkinson horloger, où j'avais pris un passe-port auprès d'un juge qui me l'écrivit en langue anglaise ; de là continuant ma route à York, ville du même gouvernement, elle n'est pas si grande ni si riche que la précédente, et elle en est à 24 milles. Avant de passer plus loin voici ce que j'ai remarqué sur la Pennsylvanie.

Ce gouvernement confine le Maryland, la Virginie, la montagne bleue qui sert de limite avec les

sauvages dans la profondeur des terres, le Nouveau-Jersey⁴ qui s'en trouve séparé par le fleuve Delvar. Ce pays est bien peuplé dans les endroits que j'ai passés, il a été établi par les Quakers qui y sont en grand nombre. Le terrain y est abondant en blé, autour duquel il y a de hautes clôtures, il y croît aussi des herbes potagères et quelque peu de fruit, il y a à peu près les mêmes bestiaux qui sont parmi nous. L'air y est sain, le climat assez chaud en été et médiocrement froid en hiver, le temps y est fort changeant ; dès aussitôt qu'il y est tombé de la pluie on y ressent un air froid ; les habitants de ce pays sont de la descendance des anglais, mais la plupart sont des allemands ou fils ou petits-fils de cette nation dont leurs ancêtres étaient venus s'établir comme plusieurs n'avaient pas le moyen de payer leur passage, sont été vendus pour servir un certain temps ; le monde y est assez ambitieux pour les richesses, chacun tâche d'en amasser, les uns par des voies plus légitimes que les autres, et selon leur capacité, ils sont industriels et en même temps un peu chicaneurs. Les différentes religions et sectes y sont tolérées, il y a

⁴ Autrefois la Pennsylvanie et le Nouveau-Jersey portaient le nom de Nouvelle-Suède.

des réformés de l'église anglicane, ils ne diffèrent de nous que pour quelques petites cérémonies, et altération de la liturgie, telles sont les litanies auxquelles le peuple répond après le ministre, sans rien déroger des articles fondamentaux de la foi. Les presbytériens sont aussi des réformés fort approchant de nous, les luthériens nous savons qu'ils ne diffèrent des calvinistes que pour l'eucharistie, entr'autre il y a des romains, des anabaptistes qui ne font baptiser leurs enfants qu'à un certain âge, les quakers qui n'admettent aucun sacrement, les quiétistes y sont en petit nombre, ceux-ci n'admettent aucune assemblée religieuse, les moraves sont une autre secte qui après avoir assisté sept années consécutives tous les dimanches à la dévotion publique en donnant des preuves certaines de leurs bonnes mœurs ils sont reçus impeccables et depuis ce temps-là leurs fautes ne leur sont plus imputées pour péchés, ceux-ci ont une église à Lancaster.

Ce pays qui est dans un continent bien plus avancé à l'ouest que le nôtre, il n'est pas surprenant que le soleil s'y lève et s'y couche cinq heures plus tard qu'en France, ce qui est très probable, à cause de la différence d'horizon causée par l'éloignement selon le cours des degrés de longitude. Le changement y paraît même jusqu'aux

animaux qui paraissent y avoir plus de connaissance que ceux que nous avons en Europe. Il y croît un arbre nommé érable qui produit une eau qui en sort par une incision qu'on y fait, se durcit et on en fait du sucre en la bouillissant sur le feu, mais cet arbre ne coule qu'en une certaine saison. J'aurai peut-être occasion d'en parler encore dans un autre endroit.

Depuis la ville de York je prenais une autre route pour entrer dans le Maryland, passant à Baltimore, ville située sur la rivière nommée Sousquehana, elle est plus grande que Lancaster et elle est assez jolie, les bâtiments y abordent, étant à 60 milles d'York, elle est dans le Maryland. De là je gagnais Annapolis, ville médiocrement grande, assez belle, elle est la capitale du Maryland, située sur une baie, elle est la résidence de plusieurs gentilshommes et de monseigneur le gouverneur de cette province à qui j'eus l'honneur de parler, elle est à 50 milles de la précédente ; je continuais ma route à Malborough, bourg du Maryland à 22 milles de la dernière. Port-tabac, très petite ville avec une chapelle, c'est la dernière ville de ce gouvernement, elle est à 30 milles du bourg ci-dessus, et à 10 milles l'on trouve le partage nommé en anglais Hoesferry où l'on passe une grande rivière appelée par les sauvages Petowmack, qui sépare le

Maryland de la Virginie, qui est un autre gouvernement appartenant aussi aux Anglais comme les deux précédents.

Le Maryland confine la Virginie au couchant, la mer environ au levant, la Pennsylvanie au nord-ouest, selon ce que j'ai pu remarquer, il est séparé du Nouveau-Jersey par le fleuve Delvar. Ce pays a un terroir fertile en blé d'Europe, en tabac et il est nouvellement établi, il y a des hommes d'une très grande taille, parmi ces protestants il y a des romains qui y ont quelque chapelle, les uns sont des Irlandais ou des Acadiens – les protestants qui se marient avec les romains, la règle y est que les enfants mâles suivent la religion du père et les filles celle de la mère. Le terrain n'y est pas si uni comme dans les pays précédents, en beaucoup d'endroits il est par montagnes plus ou moins grandes, la première fois que je passais en ce pays, l'eau avait inondé les fonds et vallons qui séparent les montagnes, l'eau y ayant entraîné des maisons, quelque pont en faisant périr des animaux, à un endroit qu'un pont avait été entraîné par ce ravage, en sorte que je fus obligé de passer une petite rivière à la nage, et de traverser la forêt en marchant dans l'eau, sans voir mon chemin, heureusement qu'en ce pays il n'y a pas de caïman, car je me serais exposé en faisant cette traverse. Je

n'ai pas d'autres particularités à rapporter sur ce pays qui méritent d'être mises en écrit.

CHAPITRE XV.

De la Virginie, des villes que j'y ai vues en y passant, des mœurs des habitants et du produit du pays.

Comme j'allais toujours du nord au sud, je passais à Port-Royal, très petite ville située sur la rivière Rap-hannack, elle est dans la Virginie à 16 milles de Hoesferry nommé dans le chapitre précédent, de cette ville j'arrivais à Williamsbourg assez grande ville, capitale de la Virginie elle est la résidence du gouverneur de cette province, y ayant un collègue, elle est à 80 milles de la dernière. Yorktown, petite ville mais assez agréable et jolie, elle est aussi dans cette contrée à 12 milles de la capitale, elle est sur le bord de la rivière nommée en anglais York river, ayant pris cette route pour me rendre au port de mer qui sera ci-après nommé, de là je passais à Hampton, petite ville aussi en Virginie sur la rivière de même nom étant à 25 milles de la dernière. J'arrivais ensuite à Norfolk, sur la rivière nommée en langue anglaise James river, qui rend cette ville commerçante, par un as-

sez bon nombre de vaisseaux qui viennent dans ce port de mer, la ville est grande et assez bien bâtie, elle est aussi en Virginie à 15 milles de la précédente, d'où l'on y vient par eau. Ce fut en ce port de mer en y entrant qu'une Anglaise qui était sur sa porte, en me voyant passer par la rue, se mit à dire en anglais « il est bien surprenant de ce que mon amant passe devant moi sans me rien dire » je continuais mon chemin en me souriant. Je tâchais de trouver en cette ville quelque occasion favorable pour m'embarquer afin de passer dans les îles Antilles, après y avoir séjourné quelques jours dans cette espérance ; mais ce fut inutilement, de sorte que je continuais ma route par terre en allant toujours à peu près du nord au sud, quand j'eus traversé le James river, je trouvais sur l'autre bord une petite ville nommée Portsmouth qui peut être environ à un mille et demi de Norfolk. Je passais ensuite à Suffolk petite ville d'environ 80 maisons y compris les baraques des nègres, elle est la dernière ville de la Virginie à 30 milles de la précédente.

La Virginie confine la Pennsylvanie, l'océan Atlantique, le Maryland, la Caroline du nord, et les sauvages dans la profondeur des terres. Ce pays est à peu près riche comme le précédent, son principal revenu c'est le tabac qui y croît d'une qualité

supérieure à plusieurs autres, il y croît aussi du maïs, quelque peu de coton produit par une plante ; outre la plupart des arbres que nous avons en Europe, il y en croît quelques-uns qui nous sont inconnus, il n'y croît fort peu d'arbres fruitiers, à l'exception des pêchers dont on en fait une liqueur avec son fruit. L'argent de ce gouvernement est en partie en papier, dont chaque morceau est marqué en caractères imprimés, qui expriment leur valeur ; leur moindre pièce c'est une demi-pite qui est le quart d'une pistrine coupée en quatre morceaux, ils ont aussi des piastres en argent qu'ils coupent en deux ou en quatre, les copers n'y ont pas cours, comme dans les autres colonies. Outre les animaux que nous avons en notre continent, il y a dans cette province des oiseaux mouches qui sont extraordinairement petits, j'y en ai vu un autre mais plus grand que celui-ci, duquel le cri imite parfaitement bien le miaulement d'un jeune chat, on y voit quantité de fireflys qui sont une forte de mouches qui en volant la nuit font paraître comme une étincelle de feu, sans qu'on aperçoive la mouche, cette étincelle paraît et disparaît de temps en temps par le mouvement des ailes. Quant aux gens de ce pays, je vous assure que ce sont des personnes bienfaisantes et polies envers les passants et les étrangers. Le sexe y est

chargé d'embonpoint, la plupart y sont assez jolies, et ne manquent pas d'être assez insinuantes quand vous l'êtes aussi, quand vous leur demandez, si elles voudraient avoir un mari, elles vous répondent de fort bonne grâce que c'est directement ce qu'elles désirent, je crois bien que c'est là leur plus grande ambition, car dans ces pays il n'est pas rare d'y voir de jeunes filles de quinze ou seize ans qui se marient avec des vieillards : les femmes dans les campagnes vous tiennent conversation en fumant leur pipe ; mais je ne me souviens pas d'y avoir vu d'homme y fumer, mais ils chiquent et surtout dans les villes maritimes. On vit assez bien en ce pays-là, le lard y est l'aliment le plus commun, ils ont soin de faire lever la peau des jambons avant de les servir sur table ; pour faire leur pain ils mettent au feu une vieille pioche démanchée où ils étendent leur pâte dessus ; ils font moudre leur blé d'Inde par un nègre qui le moud avec un moulin à bras. Pour battre le peu de froment qui y croît, ils le font fouler par des chevaux qu'ils montent en les faisant marcher circulairement sur leur mise de blé, et pour le vanner ils montent sur un échafaud élevé sur quatre piliers d'où ils renversent ce blé tout doucement par terre, et en tombant le vent en emporte la criblure et tout ce qui se trouve léger.

CHAPITRE XVI.

De la Caroline du nord, des villes que j'y ai vues. Le produit de ce pays et le caractère de ses habitants.

Je continuais ma route en passant à Edenton, première ville que l'on trouve dans la Caroline du nord, cette ville maritime n'est pas grande et les maisons sont toutes bâties en planches vernies, elle est située sur la rivière nommée Abermarlesound à une distance du confluent d'une autre rivière nommée Chown, il n'aborde pas grand nombre de vaisseaux en cette ville, n'y ayant vu que deux goulètes, six bateaux, et un brigantin, cette ville est à 4 milles de Suffolk ; de là j'arrivai à Bath, pauvre et petite ville, une des plus chétives que j'aie vues, toutes les maisons n'y sont bâties qu'en planches, elle est aussi dans la Caroline du nord, sur le bord de la rivière nommée en langue sauvage Pamplico à 50 milles de la dernière. Newbern, capitale de cette province à 30 milles de l'autre dernièrement nommée, elle est médiocre en grandeur, et qui m'a paru assez bien bâtie, si-

tuée sur le bord de deux rivières qui s'y joignent, l'une est nommée News-river, l'autre Trent-river, le château de mon seigneur le gouverneur est un beau bâtiment, l'ayant examiné lorsque j'y fus. Wailmaiton, c'est encore une ville de la même contrée, située au Cap-Fear sur la rivière du même nom, qui n'est pas si large que les autres dont nous avons parlé ci-dessus, il pouvait y avoir une douzaine de vaisseaux qui y mouillaient la rade lorsque j'y ai passé, cette ville est médiocrement grande et belle, elle est à environ 95 milles de la dernière et à 30 milles de la mer. Brunswick petite et chétive ville, c'est 30 ou 40 maisons bâties en planches, elle est aussi dans le même gouvernement à 14 milles de la dernière, située sur la rivière Cap-Fear, cette ville est sans régularité, c'est une maison ci et une là sans former des rues ; avant de passer dans un autre gouvernement, voici ce que j'ai remarqué sur celui-ci. La Caroline du nord confine la Virginie, la mer, et la Caroline du sud ; mais dans la profondeur des terres j'ignore quel pays et quelle nation. Ce pays en général est pauvre à cause que les terres y sont sablonneuses et par conséquent peu fertiles, on me dit cependant qu'en avançant in the back-country que les terres y sont meilleures, on y cueille peu d'indigo ; en place de cela ils y cultivent du maïs et des pa-

tates douces ; leurs troupeaux est ce qui les fait vivre ; on y plante aussi du coton que les femmes cardent, filent, et en font elles-mêmes l'étoffe qu'il leur faut pour habiller leur famille qui est souvent nombreuse ; les hommes y cultivent la terre, il n'y a pas beaucoup de nègres pour faire leurs ouvrages, et ceux qui en ont, n'en possèdent qu'un petit nombre de sept ou huit et quelquefois moins ; ils cueillent de la térébenthine en faisant une entaille aux pins qui y sont en grand nombre, le fond de cette entaille est creuse où se reçoit ce qui en suppure : quand cela a coulé un certain temps, ils la ramassent en y mettant le feu pour encore mieux en tirer la gomme ; le goderon se fait d'une autre façon, comme une partie de ces pins encochés des deux côtés viennent à casser par le vent, ce bois se rend gommeux par lui-même en restant couché par terre pendant plusieurs années, ils prennent ce bois gras qu'ils appellent en leur langue light-wood, après l'avoir haché menu ils en font de grand tas qui sont ronds en étant étroits au bas et large au haut en faisant pencher tous leurs éclats contre le centre, au fond il y a une fosse où le goderon coule lorsqu'on met le feu à ce bois. En passant en ce pays-ci je leur demandais pourquoi ils se qualifiaient tous de gentilshommes, en leur disant qu'en Europe le titre de gentilhomme

n'était donné qu'à des personnes qui étaient nobles d'extraction, là dessus un d'eux me répondit plaisamment, que les plus grands gentilshommes de son pays c'était ceux qui cueillaient le plus de térébenthine et de goudron parce que ce sont ceux qui ont le plus d'argent. Ils tirent encore un autre avantage des pins, ce sont les planches avec lesquelles ils commercent de même que les bardeaux qu'ils font en les conduisant à leurs villes maritimes où on en charge les vaisseaux qui partent de là pour les îles. Dans ce pays il s'y trouve aussi des châtaigniers sauvages, entr'autre une sorte de bois qu'on y attribue la propriété d'avortir le fruit de la femme; il y croît aussi des lauriers sauvages, mais il n'y a pas d'arbres fruitiers. Il y a des ours, des loups et des panthères qui détruisent les bestiaux ; si les chevaux échappent aux dents des panthères ils n'échappent pas toujours aux mains des voleurs, cependant les routes y sont assez sûres ; il y a aussi grand nombre de serpents, plusieurs sortes d'oiseaux aquatiques qui ont de longs becs et de longues jambes ; sur la route que je tenais l'air y est mal sain, mais dans la profondeur des terres l'air y est plus sain, le climat à peu près chaud comme dans les deux autres provinces. Les maisons de ce pays y sont construites fort pauvrement dans les campagnes : ce sont des pe-

tits pins d'une certaine longueur qu'ils entassent en carré les uns sur les autres, en y mettant de la terre glaise entre les jointures, en y laissant une ouverture sans y avoir de vitres, le fond de leurs cabanes n'est pas pavé ni garni de planchers, la plupart n'ont aucune séparation depuis le fond jusqu'à la couverture, tout le vide forme leur appartement, leur lit est fait de quatre pieux ou de quatre branches fourchues où ils posent deux bois de travers pour y mettre leurs ais ou bardeaux, voilà qui forme leur bois de lit où ils mettent dessus de la feuille de maïs avec quelques couvertes, j'y ai même vu une couenne d'arbre pourri, servir de berceau pour leurs enfants, les Calebasses leur servent de bassins, de seaux, d'écuelles, et de cuillères à pot, ou bien ils ont quelques vases de fer blanc, on m'y servait assez souvent d'une cuillère de corne. Ce qui a le plus attiré mon attention dans ce pays, c'est une sorte de plante d'un rouge pâle et d'autres qui sont jaunes, ayant une tige de quelques pouces de long ; au haut sont deux feuilles réunies sans avoir de queue, cette tige les joint ensemble, elles ont chacune à leur bord en-dehors cinq ou six barbes, et dès aussitôt que vous la touchez entre les deux feuilles, elles se ferment en croisant les barbes les unes dans les autres et elle se trouve changée de forme pour peu qu'on la

touche, comme si elle avait du sentiment pour se défendre, je n'ai pas tort de la nommer la modeste ; il y en a une autre qu'on appelle de l'herbe de serpent à sonnette, à cause que si vous en avez sur vous, vous ne courrez aucun danger d'en être mordu, c'est une feuille odoriférante qui a premièrement été connue des sauvages qui connaissaient mieux les propriétés des plantes que d'autres personnes, puisqu'ils ont été les premiers à habiter le nouveau monde. Ceux qui habitent à présent ce pays sont la plupart natifs de l'endroit, étant de la dépendance des Anglais et d'autres nations Européennes, on y parle la langue anglaise ; les lois et coutumes y sont comme dans les autres colonies, le pays est assez franc, chaque artisan peut s'ériger en maître sans payer aucun droit, comme cela se pratique dans les pays de ce continent. La religion dominante est la protestante, ils ont des chapelles le long des routes dans les campagnes où ils sont éloignés des villes, mais ce sont des maisons bâties en planches avec des bancs, n'y ayant point de clocher, elles sont sur le bord de la route dans le bois : et dans les endroits où il n'y a point de ministres établis, il y passe quelques prédicateurs qui de temps en temps vont dans les quartiers retirés y faire la dévotion publique dans la maison d'un particulier, mais on en avertit quelques jours au-

paravant tous ceux du voisinage pour s'y rendre. Entr'autre le monde y reçoit assez bien les voyageurs quoiqu'ils ne soient pas riches, cela n'empêche pas que plusieurs ne soient portés de très bonne volonté vis-à-vis des passants, quelques-uns reçoivent de l'argent pour vous avoir traité, d'autres n'en veulent recevoir aucunement ; ils sont contents de vivre sans ambitionner les richesses : quand ils n'ont plus de viande ils vont à la pêche ou à la chasse du cerf, ou bien les hommes se couchent sur une blanquette qu'ils étendent par terre, d'une telle façon qui marque une certaine nonchalance ; mais les femmes ont toujours ou trouvent de quoi s'occuper dans leur ménage. Ils s'habillent sans superflu, les filles observent encore une certaine délicatesse dans leurs habillements fort modestes, mais je crois que c'est plus la dépense qu'il faudrait faire qui les retient que l'humilité ; quoiqu'elles soient un peu farouches vis-à-vis des étrangers, quand on sait entrer en conversation de peu à peu elles ne laissent pas que d'être bientôt apprivoisées, moyennant qu'elles aient sujet de se croire en bonne compagnie, et il m'a paru qu'en ce pays comme dans le précédent, que l'on ne fait pas longue connaissance avant d'oser leur proposer le mariage, ou bien elles savent ingénieusement tourner le dis-

cours pour vous donner occasion d'en venir à parler. D'ailleurs les jeunes gens n'y sont pas dissimulés comme parmi nous, car l'on y est franc, sincère, et sans détours frauduleux dans les amitiés, leur façon de rire et de plaisanter est agréable : ils ne sont ni folâtres ni railleurs sans cause ; la calomnie et la médisance sont exclues de leur conversation. Les filles s'y marient fort jeunes même avant 14 ans ; je me rappelle d'y avoir vu une femme fort jeune à laquelle la curiosité m'excita de lui demander son âge, elle me répondit qu'elle avait quatorze ans, et était déjà mère de trois enfants, et l'aîné avait quatre ans, par conséquent, elle avait été mariée à neuf ans, si je ne l'avais vu et que je n'eusse parlé à elle-même, je tiendrais ceci pour une fable, l'ayant examinée aussi bien que son fils aîné, je vis bien, tant par leurs physionomies, et par la suite de son discours et d'autres circonstances que la chose était telle ; de ce pays je passais dans le suivant, sans me lasser de voyager, en faisant ma route *e regiona in regionem*.

CHAPITRE XVII.

De la Caroline du sud, des villes que je trouvais en passant cette colonie, des mœurs des habitants, et de la qualité du pays.

ALORS je passais à Georgetown, ville médiocrement grande, pas tant désagréable ; sur le bord de deux rivières qui se joignent en cet endroit, nommées par les gens de ce pays Pedee-river et Blackriver, cette ville est à 65 milles d'où se séparent les deux Carolines, et à 107 milles de Brunswick, cette ville est la première que l'on trouve dans la Caroline du sud, de celle-ci je passais à Charlestown, capitale de ce pays située sur une grande baie formée par deux rivières l'une nommée Vendo, une autre Cooper, et d'une troisième appelée Asheley, cette ville est grande, belle, riche, commerçante et le séjour agréable, elle a un portail qui des deux côtés a un mur, entr'autre cette ville est la résidence de son gouverneur établi sur la province, d'ailleurs cette ville est un port de mer où il peut y avoir 150 vaisseaux en rade tant

grands que petits, elle est à 60 milles de l'autre ci-dessus, et environ 9 milles de la mer ; de là je continuais ma route à Jacksonbourght, anciennement nommé par les sauvages Pompon, bourg dans la Caroline du sud à 35 milles de la capitale. Purisbourg, petite ville de la même contrée, située sur le bord de la rivière Savannah, c'est un petit endroit où les maisons sont parmi les plantations, n'y ayant aucune régularité pour les rues, ce pauvre endroit fut érigé par le Sr. Pury, natif de Neuchâtel en Suisse, qui commença à l'établir l'an 1732, il n'y a presque que des Suisses, y ayant connu les Srs. Meuron, Vaucher, David Giroud de St. Sulpis, Bueuche du Val St. Ymier, et plusieurs autres que j'ai oubliés. La plupart de ceux que j'y ai vus n'étaient que les descendants des premiers qui s'y étaient rendus pour l'établir, cette petite ville est à 61 milles du bourg précédent. Voici ce que j'ai observé sur ce pays en y faisant ma route.

C'est premièrement une contrée qui confine la Caroline du nord, la mer, la Nouvelle-Géorgie, et dans la profondeur des terres les sauvages. L'air y est mal sain, le climat fort chaud, les fièvres y règnent fréquemment ; malgré ces incommodités-là le pays est fort riche par la grande quantité de riz et d'indigo qu'on y cueille, ce qui est le principal revenu de cette province : il s'y fait jusqu'à trois

récoltes d'indigo par an, quoiqu'il ne soit semé qu'une fois, on y plante aussi des patates douces lesquelles sont fort bonnes et du maïs, mais il n'y croit pas de blé : dans les campagnes ils ne mangent que du pain de maïs, leurs nègres ou négresses font une pâte qu'ils étendent sur de petits ais en la faisant sécher devant le feu de leurs foyers, chaque fois qu'ils prennent leurs repas, du reste ils se nourrissent assez bien, la viande y est à profusion, principalement le lard ; le bœuf ni le mouton et la volaille n'y manquent pas ; ils font un grand usage d'une boisson appelée en anglais rhum qui est une sorte d'eau-de-vie très forte qui se tire du sucre, laquelle ils font venir des îles (cette boisson est fort commune dans tous les pays d'Amérique fréquentés par les chrétiens). Cette colonie se trouve arrosée de plusieurs rivières poissonneuses, où il s'y trouve un animal fort dangereux nommé en langue anglaise aléguéter ou en français caïman qui est une sorte de gros lézard, il s'y en est trouvé jusqu'à 17 et 18 pieds de long, cet animal amphibie n'attaque le monde que dans l'eau, il s'en est trouvé qui détruisaient même les vaches et les chevaux ; ces rivières de même que les étangs s'y trouvent remplis d'une sorte de grenouilles fort grandes, leur coassement imite le meuglement du taureau, c'est pour cette raison

que les gens de ce pays les appellent bull-frog, entr'autres dans les bois en saison d'été on y entend une sorte de grillons qui crient par douzaines de façon qu'ils vous percent les oreilles, on y est encore incommodé des moustiques ou maringouins, des tics qui sont fort petits quand ils montent le corps des personnes où ils s'attachent dans la peau, mais après y avoir été un certain temps, grossissent considérablement et ils vous causent la fièvre. Les forêts contiennent plusieurs sortes d'animaux, tels sont les cerfs, les daims y en ayant vu courir moi-même lorsque j'étais en route, il y a aussi des écureuils volants, des raccons dont le membre génital est un os véritable, des opossums, des polecats qui est un petit animal duquel l'urine est fort puante, puisqu'elle rend les chiens de chasse malades, et plusieurs autres animaux qui nous sont inconnus en Europe ; les serpents y sont en grande quantité, tels que les serpents à sonnette dont la morsure est mortelle s'ils vous atteignent sur une veine, la vipère qui n'est pas si dangereuse, les serpents à fouet : ceux-ci ne sont incommodés qu'à cause que s'ils sautent sur quelqu'un qu'ils le fouettent à coup de queue. J'y en ai tué d'une autre sorte de couleur roussâtre qui sont fort communs en cette contrée, et des noirs qu'on dit ne faire aucun mal. Un étranger qui

passé dans ce pays doit bien se garder d'y boire de l'eau, parce qu'elle n'y vaut rien, car on y en a vu qui pendant les grandes chaleurs en sont tombés mort sur la place même ; mais on y fait une sorte de petite bière à fort bon prix, laquelle est fort douce, on l'appelle du nom du bois avec lequel elle est faite, qui porte le nom de sassifax, il est contrebande en France. Les routes qu'ils appellent Kingsroad, sont distinguées des autres chemins, par une marque de trois coups de hache aux arbres qui sont des deux côtés du chemin de distance en distance. La plupart des maisons de la campagne sont bâties en planches vernies, il y en a de fort jolies, mais il s'en trouve aussi qui sont bâties assez grossièrement. Dans les villes il y en a beaucoup qui sont construites en briques, ayant une perche de fer électrisée qui surpasse la hauteur de la maison, laquelle par les épreuves physiques on a prouvé qu'elle avait le pouvoir d'attirer le tonnerre dessus sans endommager ailleurs. Parlons ici de ce que je remarquai en chemin faisant sur le bord de la mer, j'y trouvais de différentes sortes de petits coquillages, qui sont une petite sorte de moule, mais elles sont presque toutes égoussées, des pétrifications de blobes, qui est une sorte de petits poissons de mer, mais il n'a aucune figure, sinon celle d'une huître hors de son

écaille, les gens de ce pays me dirent qu'il était dangereux de le toucher, parce qu'il cause une douleur semblable à la brûlure, ceux que j'ai cru être pétrifiés, sont une sorte de pierre fort tendre et très fragile, d'une certaine largeur ayant cinq feuilles brunes peintes en forme de rose d'églantier, dont chaque feuille se trouve bordée tout autour de petits trous réguliers qui passent d'outre en outre avec un trou plus grand entre chaque feuille, tirés tous exactement de la même distance du centre et d'un même éloignement les uns des autres, lesquels selon mon idée étant poussés au bord par la marée se roulant dans le sable y périssent avant le retour du flux, à la longue se trouvent roulés par l'eau salée toutes les 12 heures et le soleil venant à échauffer cette matière qui s'y consume de peu à peu sur le sable, de façon que le sable pourrait remplir ce qui se consume de ce poisson, ce qui n'est pas une véritable pétrification, ce qui m'a fait juger ainsi, c'est le rapport que l'un a avec l'autre, si je n'en avais trouvé qu'un seul, je dirais que c'est un prodige construit par hasard : je laisse faire cette discussion aux physiiciens comme bon leur semblera, sans m'en rapporter trop à mon opinion. L'eau de la mer y amène aussi quelques autres animaux marins comme une sorte qui n'est ni tortue marine ni

écrevisse, il a une grande écaille rougeâtre sur le dos. Entr'autre j'y trouvai des œufs d'une sorte de poisson lesquels ont une peau dure, noire, et froide, ils sont plats et carrés en long, en ayant ouvert un du côté des deux barbes, il a un certain jaune, mais peu de blanc, ce jaune est à peu près liquide comme celui d'un œuf de poule, mais pas si gros, parce que ces œufs de poisson sont fort plats, en forme d'un petit sac noir. Comme c'était dans un temps fort chaud, quand j'y passai, ce qui m'occasionna à me baigner dans la mer, quand je fus avancé dedans à une certain distance du bord, j'entendis qu'on m'appelait, ayant rétrogradé, les ondes me précipitaient, en me recouvrant ; deux Anglais me disputèrent à cause de ma témérité, en me disant que c'était s'exposer à quelque péril que de se baigner en s'avancant ainsi dans la mer, où il y a plusieurs sortes de monstres, et particulièrement des cheurks lesquels dévorent les personnes, non seulement en étant dans l'eau, mais aussi dans les vaisseaux, comme je l'ai appris dans la suite par la gazette de ce pays disant « qu'un bateau partant de la Jamaïque, un chien de mer s'y lança sur le bord où était un matelot qu'il emporta. » Pour revenir à nos moutons, après avoir marché une petite journée de chemin le long du bord de la mer, je la quittai afin de gagner une maison

qui en était à une certaine distance, traversant un marais fort difficile, là je trouvai une petite rivière que je fus obligé de passer à la nage, en m'exposant aux caïmans ; portant mes habits sur mon dos où je les avais liés, retournant ensuite pour reprendre mon havresac que je passais aussi de l'autre bord de cette rivière, mais je n'en fus pas quitte pour cela, car j'eus une très grande peine de passer le marais qui était inondé par le flux de la mer, j'y enfonçais de manière que je crus y rester, ayant vu un écureuil, quoique léger, qui se trouvait dans le même embarras, à la fin j'arrivai dans la maison tout emboué et sous la figure la plus hideuse, on m'y servi d'eau pour me nettoyer, sans cela la coutume y est qu'un nègre par l'ordre de son maître vient vous laver les pieds le soir, ce qui est un usage assez commun dans ce pays-là, c'est pour la propreté et pour la santé. Le monde y est bien accueillant envers les voyageurs et les étrangers, ils vous honorent et vous portent un certain respect, surtout s'ils remarquent de la science à une personne ; ils sont assez curieux de s'informer des pays d'Europe, ils vous obligent quelquefois à rester des journées entières avec eux et même davantage en vous faisant boire du rhum ou du grog, en vous demandant duquel vous souhaitez. Le sexe féminin en général y est beau, d'une physio-

nomie qui annonce une naissance noble, de même que leur façon de s'habiller, elles ont la taille dégagée, la plupart sont blondes, elles ne mettent à l'ordinaire rien sur leur tête, elles arrangent leurs cheveux avec un peigne d'écaille orné d'un cercle d'argent où sont enchâssées de brillantes pierres de Bristol ; elles ont l'air majestueux et un peu fier ; dans la conversation elles raisonnent assez bien quoiqu'elles n'aient pas d'étude, en se donnant de certains airs et tons de voix accompagnés de gestes, et leur déclamation est d'autant plus éloquente lorsqu'elles sont en colère ; les femmes mariées y sont en quelque façon plus engageantes dans les discours que les filles ; la plupart des habitants de ce pays sont nés en Amérique, mais ils sont cependant de la descendance des Anglais ou des Ecossais, ou d'autres nations européennes. L'argent de cette contrée y est en partie en papiers imprimés qui expriment leur valeur en langue anglaise qui est le langage dominant de la province, une piastre d'Espagne y passe pour 32 schillings 6 sous en leur argent, les piastres espagnoles et françaises, les portugaises, les moindors, les doublons, les pistoles, les louis, les guinées, les pistrines, les schillings d'Angleterre et d'autres monnaies y ont cours. Ce pays m'a paru être le plus riche de ceux que j'ai vus dans la Terre-ferme

de l'Amérique Septentrionale : outre le riz et l'indigo dont nous avons parlé, ils ont un grand nombre de nègres ce qui ne contribue pas peu à leur revenu, car plusieurs fermiers y en ont jusqu'à 150 ou 200, dont quelques-uns ne les habillent pas, leur donnant à ceux qui commencent d'avoir honte de leur nudité deux chiffons qu'ils s'attachent, mais pour passer l'hiver quoiqu'il n'y soit pas rude, ils leur donnent quelques hardes à chacun et leur portion de vivre mesurée, sans leur distribuer de viande, en leur donnant leur tâche d'ouvrage qu'ils doivent faire chaque jour ; ces nègres sont esclaves, eux et les leurs à toujours, à moins que leur maître n'eût la générosité de leur donner leur liberté, s'ils manquent ils sont punis du fouet en leur faisant ôter leur chemise s'ils en ont : on les traite comme des bêtes sans les instruire des devoirs du christianisme : quand leurs maîtres en ont trop il vend les jeunes d'un prix considérable ; il leur fait faire à chaque famille leur baraque à part. Quoique les nègres soient regardés avec mépris et traités comme des animaux, cela n'empêche pas qu'il n'y ait des blancs qui cohabitent avec les négresses qui mettent au monde des mulâtres, par-là ils rendent leur propre sang esclave, si une mulâtresse a quelques familiarités avec un blanc, son enfant naîtra blanc, mais si elle en a

avec un noir, il naîtra noir. Ces nègres, à ce qu'il m'a paru, sont doués de la même intelligence que les blancs, c'est pourquoi il y a aussi des personnes vertueuses qui leur donnent quelque connaissance des devoirs de la religion chrétienne ; mais malheureusement que le nombre de ceux qui les instruisent est très petit.

CHAPITRE XVIII.

De la Nouvelle-Géorgie. De la manière qu'on me reçut dans une maison de campagne habitée par un meurtrier.

APRÈS avoir traversé la Caroline du sud, je passais la rivière Savannah, de l'autre bord je me trouvais dans la Nouvelle-Géorgie, et en même temps dans une forêt marécageuse où je me perdis étant obligé de me coucher au pied d'un arbre pour y passer la nuit, et le lendemain matin au lever du soleil, je traçai ma route selon mon idée pour rétrograder afin de retrouver le chemin que j'avais perdu, et qui était fort embarrassant, après l'avoir trouvé, je continuai mon chemin jusqu'à ce que je fus à Savannah, ville médiocrement grande, située sur le bord de la rivière de même nom, où il s'y trouve un certain nombre de vaisseaux, cette ville n'est pas tant désagréable par ses maisons, mais les rues y sont fort sablonneuses, de même que les environs de la ville. Le dedans de l'église anglicane est assez joli, l'hôtel de ville est encore un assez

beau bâtiment y ayant entré lorsque je fus de retour d'Oguichi. Cette ville est la capitale de la Nouvelle-Géorgie qui est encore un autre gouvernement appartenant aux Anglais, étant à 24 milles de Purisbourg. Selon la route que j'avais faite, j'ai cheminé 950 milles anglais depuis Philadelphie jusqu'à Savanah ce qui fait 316 lieues environ, ayant fait ce voyage à pied et sans compagnie, pendant que je ne savais pas encore la langue anglaise en allant du nord au sud. Dès lors que je fus arrivé à Savanah, je tombais malade de la fièvre tremblante que j'eus pendant cinq semaines, ayant resté environ trois semaines à Savanah et quelques semaines à Oguichi qui est un établissement situé sur la petite rivière de ce nom, environ 11 milles de la capitale ; dans ce temps-là je me rendis dans une maison de campagne chez un certain habitant d'un caractère bien différent de celui que je lui aurais donné, car je le croyais être véritablement un honnête homme, mais je me trompais bien.

J'ai cru qu'il était de ma prudence de ne pas nommer son nom ni l'endroit de sa demeure, afin de ne pas déshonorer sa parenté qui était assez nombreuse en ce pays-là, au cas que le hasard fît passer cette histoire dans cette province. Dès aussitôt que je fus entré chez lui, il me fit assez ac-

cueil, je lui dis que s'il avait quelque ouvrage d'horlogerie ou autre chose qui aurait du rapport à ma profession, je le ferais chez lui, il me dit puisque j'étais malade que je n'aurais qu'à rester chez lui quelque temps, je le remerciais avec les marques d'une vive reconnaissance ; en considération de cela je lui nettoyai son horloge d'une grande propreté, en marquant sa vaisselle d'argent de son nom, et y mettant tous mes soins dans les intervalles que je n'avais pas la fièvre; au bout de quelques jours, pendant une nuit obscure, j'entendis auprès de cette maison un bruit de coups de pierre, tout en entendant une voix mourante qui par deux fois dit, à ce que je crus, Pierre, Pierre, croyant que c'était le maître de la maison qui m'appelait à son secours, quoique je fusse fort faible à cause de ma maladie, cela ne m'empêcha pas de me lever en étant que la moitié habillé, jugeant qu'il était de mon devoir d'exposer ma vie pour tâcher de sauver la sienne en courant précipitamment dans la cour, en l'appelant à haute voix croyant qu'il avait été tué par ses nègres, puisque je n'entendais aucune réponse, et je ne vis personne, ayant bien trouvé un chapeau par terre, mais point de cadavre, alors j'entrai hardiment dans les baraques de quelques-uns des nègres, croyant d'y trouver le corps mort, mais point du

tout, en examinant cela je fus surpris de les trouver tranquilles : je m'imaginai qu'ils agissaient de la sorte afin de mieux couvrir le meurtre qu'ils venaient de commettre ; voilà comme je jugeais la chose, m'en étant retourné en mon lit en faisant réflexion de ce qu'il s'était passé, pendant ce temps-là quelqu'un vint me tâter les pieds, comme pour savoir si je dormais : je crus être une seconde victime ce qui me fit quitter mon lit pour me rendre à la maison de l'économe qui était à une petite distance de celle-ci, en l'avertissant de ce qui s'était passé, m'ayant couché auprès de lui où nous avons un fusil bien chargé. Le lendemain matin comme nous allions voir dans la maison de cet homme pour le chercher, je fus bien étonné de le voir dans son lit sain et sauf, qui me répondit durement et de mauvaise grâce pourquoi je m'étais levé de si bon matin : je fus tout étonné de son discours, il ne m'en dit pas davantage, sans me donner aucune explication du bruit et de ce qui s'était passé la nuit précédente, ce qui me donna occasion de mal penser de lui, sans trop m'opiniâtrer ; au bout d'une couple d'heures, qu'il fut levé, il sortit sur la porte en se tournant en face des baraques de ses nègres en portant un cornet à sa bouche, ce qui affermit mes soupçons, c'était là le signal qu'il donnait à ses nègres pour me venir

tuer par surprise. Alors je le demandai dehors afin de lui parler, il ne voulut pas sortir me disant que je pouvais lui parler en sa chambre comme ailleurs, je lui dis que je voulais sortir de sa maison, m'apercevant bien que son intention était de m'ôter la vie, il me dit que je me trompais, et que j'avais l'esprit dérangé de croire telle chose, que je devais rester tranquille que j'étais le bienvenu de rester en sa maison. Je fis inutilement mes efforts pour sortir, même en récidivant mes instances en promettant de ne le jamais accuser, il ne voulut pas y consentir en me disant en colère que je ne sortirais pas de chez lui, il ajoutait qu'il ne me manquait rien, effectivement, car il me procurait toutes les douceurs d'une vie délicieuse, en me faisant plusieurs petits contes pour m'amuser agréablement, il me régalaît avec sa bonne chère, il me donnait des livres curieux à lire auxquels je m'étais appliqué jusqu'à ce temps-là, que je m'aperçus que la lecture de mes livres de dévotion m'était plus avantageuse que celle des livres d'histoire, de géographie ou de dictionnaire. Je prévoyais bien qu'en étant en une maison dans un bois, éloignée des autres, qu'il ne m'était guère possible, sans la Providence, d'en échapper, quoique je m'étudiais à trouver les moyens d'en sortir. Mais j'étais gardé de près. La nuit suivante

je voulus laisser le contrevent ouvert ce qu'on ne me permit pas, en sorte que je couchai seul dans une chambre à l'obscurité, quand je fus dans mon lit on commença à me soulever doucement par des trous qui étaient au plancher, comme pour savoir si je reposais directement mon corps sur les trous, alors je me tirai sur le côté, tout cela fut suivi d'autres circonstances que je ne rapporte pas ici, ce qui ferait plutôt juger ce récit être une fable qu'une histoire véritable, puisque moi-même je ne l'ai pas pu comprendre, croyant plutôt être enchanté, que croire la chose naturelle ; dans ces entrefaites je me disposais à perdre la vie ; cette nuit-là ou la suivante, j'entendis que cet homme-là, disait ces paroles en anglais à un de ses nègres « prenez cette hache et m'apportez sa tête ici » sur quoi j'entendis « non mon maître », sur cette réponse négative il ajouta « si vous ne le faites pas je vous donnerai le fouet », en effet il lui donna plusieurs coups que j'entendis fort bien, ensuite il lui dit derechef « vas-y à présent », le nègre lui répondit en jurant contre ce scélérat, « je ne saurais faire telle chose », lui en colère contre son esclave, dit « comment ? vous maudissez votre maître », il le fouetta derechef, d'une manière impitoyable, quoique je ne fusse pas présent, je ne laissais pas que d'entendre les coups et les paroles qui se pro-

noncèrent de part et d'autre, cette nuit-là se passa ainsi ; le lendemain matin j'entendis parler de poison, ce qui me fit penser à observer de quelle manière je l'éviterais, ce malheureux m'apporta une tasse remplie de quinquina mêlé de poison, en me disant que c'était un spécifique pour guérir la fièvre, le quinquina est un véritable fébrifuge, mais s'il est empoisonné ce n'est plus un remède ; comme je prévoyais cela, je ne voulus pas le prendre, mais il m'y forçait en me menaçant de me battre avec son fouet pendant que son beau-fils me le versait dans la bouche en me tenant les mains, en ayant rendu une partie, et au bout d'environ une demi-heure après le poison commença à produire son effet, m'ayant monté au cerveau de façon qu'il m'obscurcit la vue en m'étourdissant, je sortis pour prendre un peu l'air en me rendant au jardin qui n'en était qu'à quatre ou cinq pas, je n'eus pas le temps de le traverser, que je tombai à terre à trois différentes fois, des envies inutiles de vomir, les forces qui me manquaient ; en étant couché je n'en souffrais pas tant, mais dès aussitôt que j'étais debout, fût-ce seulement deux ou trois minutes, je tombais en sentant mes forces qui s'en allaient ; heureusement pour moi de ce que la dose n'avait pas été complète, j'en fus quitte pour un jour de souffrance, comme

l'intention de cet homme était toujours de m'ôter la vie par surprise sous la fausse apparence de m'être favorable, il changea aussi son signal qu'il s'était servi jusqu'alors, en se servant d'autres signifiées comme de frapper doucement de son pied deux coups sur le plancher, ou de siffler contre ses nègres. Un jour que ses négresses travaillaient dans une des chambres de la maison de cet homme, je les entendis qui sortaient toutes précipitamment comme des épouvantées, je quittai aussi la maison en me rendant à la cour, croyant qu'il serait rentré avec ses esclaves en ayant les armes en main pour m'y surprendre à l'impromptu ; mais la chose en resta là sans que je reçus d'attaque pour le moment ; malgré la frayeur dans laquelle j'étais, cela ne m'empêchait pas d'observer de sang-froid tout ce qui s'y passait, j'aperçus alors un coup de balle au plancher, ce qui me donna à présumer qu'il y avait peut-être déjà eu quelqu'un de tué auparavant. En ce temps-là une femme entra chez lui en lui disant en ces termes, selon ce que la mémoire peut me fournir : « Comment tu vis encore ? il y a bien des nouvelles dans la ville, un de tes nègres y fut hier lequel fut prit par la garde, on l'a renfermé dans la Workhouse, là il a été interrogé, et il a tout accusé, mais jamais je n'aurais cru telles choses de toi.

D'ailleurs qu'est-ce que c'est cet homme tué qui est couché à côté de ta gate, on dit que c'est *Mr. un tel en le nommant par son nom*, encore dit-on que c'est un de tes pays. » Alors ce malfaiteur lui répondit, ce n'est pas un homme, mais c'est un veau, la femme reprenant la parole en lui disant : « il est bien aisé de voir que c'est un homme, à quoi elle ajouta ces paroles : *Mr. un tel te mande que tu te rendes incessamment demain en ville, car voici un certain temps que tu n'y vas plus, m'ayant commandé de te dire que si tu n'y veux pas aller, il viendra t'étrangler chez toi ;* » cette femme intrépide en finissant ce discours le quitta pour s'en retourner chez elle, dans ce moment-là ce méchant homme porta son cornet à la bouche en y soufflant, la femme s'écria à haute voix : « hélas ! mon Dieu, vous donnez signal à vos nègres de me venir tuer sur mon chemin. » Quant à moi j'étais alors assez occupé de ce que je devais faire pour éviter ma mort future, cependant en me soumettant à la volonté de Dieu. Ce malheureux qui me voyait souvent lire mes livres de dévotion, se fâchait contre moi, voyant bien que le Seigneur me protégeait, ce qui lui ôtait son courage, puisque je l'ai vu quelquefois si rêveur comme s'il eût été en perplexité ; il me fit défense de lire davantage ces

bons livres, il m'en présenta de frivoles dont je n'en fis aucun cas.

CHAPITRE XIX.

De la manière que je sortis de la maison du meurtrier, de mon retour à Savannah, et de mon voyage à Augusta.

JE persistais donc à vouloir sortir de chez cet homme-là, mais ce fut inutilement : l'idée me vint assez souvent de m'échapper la nuit en courant dans le bois, mais je n'aurais pas eu plus de succès, parce que les esclaves du susdit y tracassaient toute la nuit : je me proposais aussi de passer une petite rivière à la nage sur le bord de laquelle était située cette maison-là, mais un autre obstacle s'opposait à cette exécution, c'était les canots que cet homme avait en cet endroit-là avec lesquels il aurait pu me faire poursuivre ; après réflexions faites je me disposais à lui ôter sa vie avant qu'il pût m'ôter la mienne, prenant donc un fusil qui se trouvait chargé de deux balles lequel était derrière la porte de l'antichambre, je le pris brusquement tout en le mettant en joue en me présentant à lui qui était alors assis sur son fauteuil, comme je

voyais qu'il me fallait faire cela si promptement, je pensais lâcher mon coup dans l'instant qu'il se levait, mais mon fusil ne partit pas, ce qui en fut la cause, c'était la grande émotion dans laquelle je me trouvais qui me fit oublier d'armer mon fusil, lui sortit en courant dehors comme un épouvanté, je le poursuivis autour de sa maison où il rentra le premier et moi après lui, mais il se renferma dans une chambre, je fis alors quelque effort pour rompre la porte afin de mieux poursuivre mon gibier, mais il appelait ses nègres à son secours, craignant qu'ils n'entrassent dans ces entrefaites pour se jeter sur moi, ce qui me fit quitter la maison en me rendant à la cour où les esclaves m'entourèrent, comme j'étais au milieu, je portais mon fusil en joue en visant sur chacun d'eux, en me tournant de tous côtés, comme ils ne savaient pas sur lequel j'allais tirer, se mirent à crier et s'enfuirent, alors je pris le parti de quitter cet endroit, pensant d'ouvrir le clédard qui était fermé, dans le moment que j'escaladais la clôture, ils vinrent m'arrêter en m'ôtant l'arme que j'avais entre les mains, à la force je fus obligé de céder, et leur maître s'approcha de moi, loin de reculer je l'attendais, croyant qu'il se serait servi de la même arme pour me tuer, non il se contenta de me dire d'un air menaçant « va c'est aujourd'hui qu'on te

saignera », ce que je croyais qu'il allait faire sur le champ ; je continuai à lui faire voir quelle était la grandeur d'un tel crime, et ce qui l'aggravait davantage, c'était les circonstances qui l'accompagnaient, d'autant que c'était de propos délibéré, et qu'en persistant dans la même idée, voilà qui prouvait la dureté de son cœur et une entière impénitence, lui ayant fréquemment réitéré mes exhortations pathétiques. Je commençais à prendre une certaine autorité sur lui, je ne manquai pas non plus de dire aux nègres qu'ils ne devaient pas écouter leur maître lorsqu'il leur commanderait de faire des choses injustes. Cet homme-là se voyant en quelque façon méprisé de ma part, craignant peut-être que je n'eusse gagné les nègres de mon côté, il me laissa donc partir de chez lui en continuant de me trahir par ses fausses insinuations, il me dit que pour me donner des marques de sa bonne volonté, qu'il voulait me prêter un cheval et un de ses nègres pour m'escorter ; je le refusais en disant que je préférais d'être seul, crainte d'être mal accompagné, il m'obligea à le recevoir ; ayant monté sur le cheval qu'il me prêtait, je partis de là avec une certaine crainte de passer le bois où j'allais entrer avec le nègre que j'avais soin de faire passer devant moi, me doutant que son maître ne lui eût donné un pistolet, quand nous fûmes hors

de la plantation, nous entendîmes un coup de fusil lequel s'était tiré auprès de la maison que nous venions de quitter, ce qui me donna à penser de nouveau à prendre mes précautions sur ce signal, qui se donna dans le moment que nous entrions dans le bois en passant devant une cabane où le nègre voulut me faire arrêter, au lieu de l'écouter je passai plus loin craignant qu'il n'y eût de la canaille, après avoir fait marcher mon cheval de toute sa force pendant un bout de chemin, en me retournant en arrière j'aperçus que j'étais poursuivi, alors j'attachai mon cheval à une clôture pour passer outre afin de gagner une maison que je voyais, je rencontrai un marais où j'enfonçai dans l'eau et la boue à moitié jambe, où je perdis mes souliers, ce qui me fit encore perdre du temps, enfin j'y arrivai en m'adressant à l'économe de cette plantation, en lui contant en abrégé mon histoire, le priant de me recevoir chez lui jusqu'à ce qu'il eût mandé du monde pour me faire conduire à la ville : mais ce pauvre allemand qui était moitié sourd, n'entendait qu'en partie ce que je lui disais, en ces moments-là voici deux noirs qui y entrèrent en me disant de m'en aller avec eux, avec de fortes instances, le bon vieux se trouva en quelque façon épouvanté, en voyant ces impertinents-là qui se prévalaient d'une certaine autorité chez lui, il me

dit de partir, reprenant mon cheval pour passer plus loin, gagnant enfin Savanah ; le noir qu'on me disait être mon escorte, tâcha bien de me mener dans quelques endroits où on m'y attendait, mais je n'eus garde de l'écouter, quand je fus dans la ville, il me voulut conduire chez le beau-fils de celui que je venais de quitter, mais je ne l'écoutai pas ; ayant entré dans une grande maison où je demandai où était le domicile de monseigneur le gouverneur, où on ne me rendit aucune réponse, de là j'entrai dans une autre maison pour demander la demeure du précédent ou de quelque juge, dans ce moment-là voici un des amis de celui que je venais de quitter qui vint me faire taire en me faisant le poing devant la bouche, voilà qui me rendit muet. De là je me rendis chez un juge qu'on m'enseigna, qui avant de lui réciter mon aventure, me dit, « je sais bien ce que vous voulez me dire, ne croyez pas telle chose ce ne sont que des imaginations », ce qui me fit penser que le meurtrier l'avait prévenu par quelqu'un de ses parents ou amis qui étaient en grand nombre, je me rendis donc à l'hôtel-de-ville un jour qu'on y tenait audience dans l'intention d'y faire ma déclaration, mais je fus bien étonné d'y trouver les amis de celui contre qui j'allais porter l'accusation, ce qui me donna lieu de tenir le silence, et de m'en aller,

voyant bien qu'il n'aurait guère été facile à un étranger de l'accuser en leur présence. Comme je ne me plaisais guère en cette ville craignant d'y être attaqué, je me disposais donc à la quitter volontiers, tout en rendant grâces à Dieu de m'avoir tiré d'un péril aussi menaçant et qui paraissait même inévitable, car on a qu'à examiner attentivement toutes les circonstances de cette fâcheuse rencontre pour reconnaître le prodige miraculeux que le Tout-Puissant fit en ma faveur pour m'en délivrer, car mes soins et toutes mes précautions auraient bien été inutiles, sans la présence de son secours. J'omets ici plusieurs autres particularités que j'aurais pu rapporter dans ce récit, ce qui le rendrait trop prolix, selon la brièveté que je me suis proposée dans ce petit ouvrage. Par un soir je quittai donc la ville de Savannah pour me mettre en route sans en donner avis à personne, je pris le premier chemin sans savoir où il me conduirait, ne cherchant qu'à m'éloigner de là, après avoir fait quelques lieues je me trouvai dans un bois où j'aperçus du monde qui y était, y ayant de distance en distance une famille avec un feu autour duquel ils mangeaient et se chauffaient, où ils avaient leurs petits instruments de ménages, chaudières, marmites, vivres, troupeaux et fusils, passant plus loin j'en trouvais presque pendant une lieue de

chemin, à la fin je m'hasardai de passer la nuit auprès de quelqu'un d'eux, leur ayant demandé s'ils voulaient me recevoir pour y prendre gîte, ils me dirent qu'oui, ils m'offrirent gracieusement de leurs vivres en me faisant place auprès de leur feu. Je ne leur demandai pas la cause de leur demeure champêtre quoique ma curiosité m'y excitait, parce que ces sortes d'affaires en ce temps-là me paraissaient délicates, croyant que c'était déjà à cause que je m'étais informé de plusieurs choses que j'avais écrites, qu'on m'avait voulu ôter la vie, comme je l'ai dit précédemment, en sorte que je ne m'informai de rien, et je ne leur parlais que de choses indifférentes. Le lendemain continuant ma route assez tranquillement, j'arrivais à Ebénezer, pauvre petite ville habitée par des Allemands, elle est située sur le bord de la rivière Savannah elle est aussi dans la Nouvelle-Géorgie à 16 milles de la capitale, au bout de quelques jours je fus encore obligé de coucher une nuit dans le bois faute de trouver des maisons, m'ayant arrêté à un endroit où j'aperçus un arbre enflammé, je profitai de ce feu-là, puisque c'était en hiver, sur la fin du mois de Décembre 1771 et au commencement de Janvier 1772 ; d'ici en continuant ma route, je rencontrai par hasard, lorsqu'il fut nuit, un homme à cheval dans le bois en-delà d'un endroit où le

chemin fourchait, il me dit que je n'étais pas dans la route d'Augusta qui était l'endroit où je me disposais de passer, il me fit monter derrière lui sur son cheval pour rétrograder sur mes pas en me disant de prendre l'autre chemin que j'avais laissé à ma droite, lequel était nouvellement fait, il me quitta là, après que j'eus marché un certain bout, je m'aperçus qu'il allait en rond d'une manière spirale, chaque tour se rétrécissait à mesure que j'approchais le centre où il s'y trouva quelques baraques desquelles je n'osais approcher, ne sachant pas ce que cela signifiait, m'en étant retourné sur mes pas pour sortir de ce labyrinthe, en reprenant mon premier chemin duquel ce passant m'avait détourné, continuant donc de m'avancer dans la profondeur des terres, de là j'arrivai à Augusta qui est un établissement de la Nouvelle-Géorgie, c'est une longue rangée de maisons avec leurs plantations comme sont la plupart des vallons de notre pays, cet endroit est à 150 milles de la capitale, ou à 134 d'Ebénézer, et au bout de quelques jours après je ne continuai pas de m'avancer dans les terres, puisque j'étais aux dernières habitations des chrétiens, alors je quittai la route des Cherukis que je laissais à ma gauche. Ce fut en ce temps-là que je perdis le chemin dans l'obscurité de la nuit, ce qui fut cause que je couchai encore cette fois-là

dans la forêt. D'ici je rentrais dans la province voisine. Mais auparavant de parler de mon retour à Philadelphie, voici ce que j'ai observé sur la Nouvelle-Géorgie.

Ce gouvernement est borné au sud par la Floride, au nord par la Caroline du sud, à l'est par l'océan Atlantique et dans la profondeur des terres par les sauvages nommés Cherukis. Comme ce pays est avancé au sud, il n'est pas étonnant que le climat y soit fort chaud, l'air y est mal sain, les fièvres tremblantes y sont fort communes, et selon mon idée ce sont les marais qui y contribuent, en des endroits on y voit des forêts arrosées d'eau. D'ailleurs il n'y a presque point d'hiver, sinon quelques petites gelées. Le terroir y produit du blé d'Inde, des patates douces, du riz et de l'indigo, qui sont cultivés par les nègres qui travaillent aux plantations, lesquels sont commandés par un blanc qui est l'économe ; qu'ils appellent overseer. Dans cette province chaque fermier peut avoir 60 ou 70 esclaves, un troupeau de cent vaches, autant de bœufs, quelques cents moutons, des troupeaux de pourceaux dont ils n'en savent pas le nombre, ils marquent ces animaux avec une marque à feu, en leur coupant un morceau d'oreille, différemment chacun à la manière afin de reconnaître leurs troupeaux qu'ils appellent avec une corne de

berger, pour les faire sortir du bois où ils paissent, les faisant venir auprès de leur demeure, afin que ces animaux ne deviennent sauvages, ou qu'ils ne se perdent dans les forêts, comme cela arrive encore assez souvent. En ce pays il y croît différentes sortes de bois durs, tels que sont les noyers sauvages, le chêne de deux ou trois espèces ; mais dans la plus grande partie de cette province c'est le cèdre et le pin qui y est le plus commun ; mais où sont ces bois tendres, c'est toujours marque d'un mauvais terrain, par conséquent, tant que je ne trouvais que des pins sur ma route, je n'avais point d'espérance de trouver de maisons : comme ce pays n'est pas encore bien peuplé, l'on ne s'établit que sur les meilleures terres qu'on y a à fort bon prix, lesquelles on défriche. Ce gouvernement ne paie qu'un certain droit par tête pour leurs nègres, avec la cense foncière, mais les nouveaux établis sont un temps qu'ils ne paient rien. Cette contrée est habitée par plusieurs nations européennes, ou par ceux qui en sont défendus. Les lois y sont à peu près comme en Angleterre, il n'y a que quelques exceptions, selon qu'il convient à ce pays. Le principal revenu et commerce qu'ils y ont, c'est celui du riz et de l'indigo que les vaisseaux marchands y viennent charger en leur donnant en échange du rhum et de la mélasse qu'ils tirent des

îles. Je n'ai pas d'autres choses à ajouter ici sur cette colonie, sinon deux mots sur les mœurs de ses habitants. Quoique j'y ai eu quelques fâcheuses rencontres, je n'ai pourtant pas trouvé partout des gens nuisibles, car j'y en ai aussi vu de très honnêtes, lesquels reçoivent bien les étrangers et les voyageurs d'une manière affable et gratis. D'ailleurs ces gens-là ont quelques usages différents de ceux des Européens, au moins pour enterrer leurs morts, ceux qui sont éloignés des cimetières les enterrent sur leurs plantations, quoique ce soit un pays chaud, je n'y ai pas entendu parler de peste ; la maladie qui y est la plus ordinaire c'est la fièvre, la pluie même en cet endroit la donne à ceux qui en sont mouillés, mais on a soin de se mettre à couvert. Enfin l'argent y est en papier et s'y compte par pence, schillings et livres sterlings. Lorsque je fus arrivé dans cette colonie, mon intention était de passer plus loin au sud ou au sud-ouest, mais on me dit que je ne trouverais plus de chemin de ce côté-là, ni de maisons pendant passé 150 lieues, et que ceux qui y passaient, prenaient un guide pour les conduire dans ces endroits inhabités en se munissant de fusils, de plomb et de poudre, afin de tuer le gibier qu'il leur fallait pour vivre en route, voilà qui me fit prendre le parti de

m'en retourner sur mes pas, ce qui sera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

De mon retour à Philadelphie, de ce qu'il m'arriva en divers endroits en faisant cette route. De la manière qu'on voulu m'épouvanter, et d'un nouvel attentat contre ma vie.

Je quittai alors la Nouvelle-Géorgie pour rentrer dans la Caroline du sud et dans les autres gouvernements que j'avais déjà traversés ; comme j'en ai fait la description depuis le chapitre XIV jusqu'à celui-ci avec une entière impartialité : maintenant je ne parlerai donc que de quelques endroits qui sont situés dans les mêmes colonies, mais que je n'avais pas vus auparavant.

Je passais donc en ce temps-là à la Nouvelle-Bourdeaux, qui est un établissement habité par des protestants français, la terre y est fort bonne, on y faisait des préparations pour y cultiver la vigne qu'ils ont intention d'y établir par le canal d'un Français nommé St. Pierre qui fit alors un voyage à Londres pour ce sujet, cet établissement est dans la Caroline du sud. De là je traversai un

autre endroit nommé Lanquêne qui est à une petite distance de la Nouvelle-Bourdeaux, il est aussi dans la même province, environ à 60 milles d'Augusta ; passant ensuite au Nonante-six, qui n'est autre chose que 4 ou 5 maisons, on me dit que cet endroit s'appelait de même à cause qu'il est à 96 milles des sauvages nommés Cherukis, cet endroit est environ à 30 milles de Lanquêne. Cangris est un grand établissement habité par des Allemands ou fils d'Allemands, il est à 70 milles du précédent étant aussi dans la Caroline du sud ; ce fut aux environs dudit Cangris que je fus logé dans une maison de gens assez bouffons, ils s'étaient proposés dans cette nuit obscure de m'effrayer ; pour mieux jouer leur tour, ils commencèrent à me parler d'un feu qu'on voyait au-dessus d'une maison qui n'était pas éloignée de là, et que ce feu voltigeait au-dessus d'une manière épouvantable sans l'endommager, et cela pendant plusieurs nuits sans qu'on pût savoir d'où il provenait, dans le moment qu'ils achevaient de me raconter cette histoire supposée, ils se mirent à crier hélas ! le voici qui tourne autour de notre maison en étant tous épouvantés, sans savoir de quel côté ils devaient sortir pour l'éviter, quoiqu'étranger que je fus en cette maison-là, je n'avais pas si peur qu'eux, selon qu'ils le faisaient paraître, je sortis

dehors en prenant deux briques en mes mains pour m'avancer contre une figure assez effrayante, laquelle avait les yeux, le nez et la bouche en feu en courant dans les airs, je fixais plutôt mes yeux près de terre que de les arrêter contre l'air, en même temps j'aperçus en approchant, une personne qui tenait en ses mains une perche au haut de laquelle il y avait cette figure ; dans le moment que je levais le bras pour jeter mes briques, les autres vinrent arrêter le coup que je portais dessus, en me disant qu'il était dangereux de se battre avec les spectres, eux virent bien que mon courage m'aurait porté à quelque extravagance, pendant que leur badinage en aurait été la cause ; dans ce moment-là cette tête ayant descendu, je l'examinai en apercevant que c'était une sorte de gourde ronde creusée en-dedans, où était une chandelle qui faisait paraître cette figure si hideuse. Le jour suivant je passais à Monx-corner, qui n'est que 4 ou 5 maisons qui dépendent aussi de la Caroline du sud, environ à 110 milles de Cangris. J'arrivai ensuite à Charlestown dont il a déjà été parlé, cette capitale est à 30 milles du dernier établissement; ce fut en cette ville où j'ai travaillé 6 ou 7 jours chez un orfèvre nommé Haris pour lequel je lui fis cinq paires de boucles d'argent, alors j'eus quelques sols de plus pour acheter les outils qui

me manquaient afin de travailler plus aisément au rhabillage des montres et horloges. Depuis cette ville je reprenais la route par laquelle j'avais passé en allant au sud, alors je m'en retournai au nord ; en chemin faisant je m'occupais à raccommoder tout ce qui avait du rapport à l'horlogerie, dans les villes comme dans les campagnes, il y avait de certains jours que je gagnais passé un louis, et lorsque je n'avais plus d'ouvrage je continuais mon chemin, je me vis d'abord en état d'acheter un cheval que je n'eus pas longtemps ; lorsque je fus à Newbern où je m'arrêtai pour y travailler, j'avais par économie laissé aller mon cheval paître dans le bois, ce fut là qu'il fut volé, ou dévoré par quelque panthère ; faute de trouver occasion pour vendre ma selle, je la donnai à un de mes pays qui était pauvre ; alors je traversais la Virginie en laissant la route de la capitale sur la gauche, en prenant un chemin par lequel je n'avais pas encore été, passant donc à Uribanna, fort petite ville, et plus avant à Hobsholl qui est aussi une petite ville guère plus considérable que la précédente, elles sont entre Yorck-town et Port-royal en Virginie, ensuite je rentrai dans le Maryland. Depuis Port-tabac je pris une autre route que celle que j'avais passée en allant au sud, car j'arrivai à Georgetown, ville dans le Maryland habitée par des Allemands,

des Anglais, et des Bokskins, ou natifs du pays descendus des Européens : cette petite ville est sur le bord du Petowmackriver à environ 20 milles de Piscatway, j'y eus pour 15 jours d'ouvrage, de là je continuai ma route à Frederictown, ville du Maryland à 45 milles de l'autre ci-dessus. Pour une ville d'Amérique elle est assez jolie et grande, elle est habitée par des Allemands, c'était à 14 milles de cette ville que je fus à un endroit à 6 milles de la grande route, que je quittai pour aller chez un certain John Bery demeurant sur une montagne nommée en anglais Sugarlof-montain, qui avait une mine en sa plantation, d'un métal rougeâtre, de laquelle il n'en tirait aucun profit, m'ayant informé des lois, qui ne permettent pas de faire ouverture des mines d'or ou d'argent, sous peine de perdre la vie à cause qu'elles appartiennent au souverain. De là je passais à Tauneytown, petite chétive ville d'environ 20 et quelques maisons, habitées par des Allemands, à 25 milles de la précédente, elle est encore dans le Maryland. Ensuite je passais à Pétersbourg, petite ville comme la dernière, elle en est à 9 milles, mais celle-ci est la première ville de la Pennsylvanie que l'on trouve sur cette route, elle est aussi habitée par des Allemands ou fils d'Allemands, qu'on nomme aussi Bokskins d'autant qu'ils sont natifs du pays. Je

passai ensuite à Mécalister-town, petite ville qui est aussi habitée par beaucoup de gens venant d'Allemagne, elle est plus jolie et plus grande que celle que nous venons de parler, et elle en est à 7 milles ; elle se trouve aussi située dans la Pennsylvanie. De là je rejoignis York où j'avais déjà passé, située à 18 milles de l'autre dernièrement nommée, elle est aussi dans la même contrée. Ce fut en cette ville que la fièvre me saisit de nouveau, ce qui me donna occasion de faire marché avec trois charretiers pour me mener à Philadelphie sur une de leurs voitures, je leur offris l'argent comptant, en leur demandant s'ils avaient de la monnaie pour me changer un louis, ils me demandèrent une plus petite pièce, mais je ne pus la leur donner, alors ils observèrent que je le tirais hors d'une bourse assez bien garnie ; ce qui était une chose assez rare pour moi, d'où ils conjecturèrent qu'elle en était remplie, après qu'un d'eux l'eut changée à l'auberge, il me rendit le reste en me faisant monter sur la voiture pour partir ; comme je croyais que c'était des Allemands, je leur parlai en cette langue-là ; mais après avoir fait un bout de chemin, ils s'entretinrent de moi en parlant anglais, en se disant les uns aux autres à peu près en ces termes : « cet horloger qui vient de traverser toutes les colonies anglaises en travaillant en sa

route dans les villes et campagnes, il n'est pas sans avoir beaucoup gagné, sa bourse m'a paru bien remplie ; » le discours en resta là pour un peu de temps, il arriva que l'accès de fièvre me saisit ce jour-là comme je l'avais déjà eu dans les pays du sud, ce qui donna lieu à l'un d'eux de poursuivre le discours en cette manière : « ce pauvre homme qui est malade, il nous faudrait lui ôter la vie afin de le délivrer de ses maux. Et nous aurions en même temps son argent, nous qui avons tant de peine à en gagner, » un des trois charretiers le reprit en disant aux autres : « je trouve que c'est un grand péché de tuer quelqu'un pour son argent ». Quoique j'entendis bien l'anglais, je faisais semblant de n'entendre mot, afin de pouvoir les mieux surprendre, comme il se faisait déjà tard, et que le soleil n'était plus guère loin de se coucher, l'un dit à l'autre, sans que le troisième fût de leur sentiment : « dans une heure et demie ou deux, nous entrerons dans le bois où il y a un précipice où nous pourrions le mettre, si seulement nous avons une arme à feu ; » en entendant ces dernières paroles, sans leur faire paraître la moindre chose de ce qui s'était dit à mon sujet, je leur commandai d'arrêter la voiture pour descendre, afin de m'arrêter un moment, en leur disant de n'aller pas trop vite afin que je pusse les rejoindre, comme la

route prenait un détour en une descente, selon ce que la mémoire peut me fournir, de sorte qu'ils me perdirent bien vite de vue, bien loin de faire mes efforts pour les rejoindre, je gagnais la première maison que j'aperçus afin d'y loger, le lendemain je ne fis que peu de chemin, et il arriva qu'au bout de quelques jours je rencontrai ces gens-là auprès d'une auberge, qui s'en revenaient déjà de Philadelphie, tandis que je n'y étais pas encore, après les avoir salués en anglais ; la première parole qu'ils me dirent, quand même qu'ils avaient parlé de me tuer que ce n'était que pour plaisanter et rire, sans avoir dessein de le faire mais je ne les crus pas aisément sur cette excuse. Enfin étant de retour à Philadelphie mes premiers soins furent d'aller payer le reste de mon passage au S^r. Garaud dont il en a été parlé au chapitre XIII, lequel me remit mon indenture ou convention imprimée en anglais pour servir de quittance, en me faisant accueil et bonne réception chez lui, ce qui est assez ordinaire vis-à-vis de ceux qui nous apportent de l'argent : mais celui-ci agissait de la sorte plutôt par un effet de sa bonté que par une reconnaissance intéressée, et en même temps pour me témoigner la satisfaction qu'il avait eu en recevant de ma part les preuves qui caractérisent un honnête homme. Après avoir resté quelques jours chez

lui en qualité d'ami ; je réfléchissais à ce que je voulais entreprendre, comme l'envie insatiable de voyager ne m'avait pas encore quitté, malgré les rencontres sinistres qui m'avaient toujours menacé. Je me proposais donc par mon intrépidité à voir d'autres pays que ceux que j'ai rapportés jusqu'ici.

CHAPITRE XXI.

De mon départ de Philadelphie pour passer en Canada, des villes que j'ai trouvées sur cette route. Et des endroits et paroisses que j'ai passés en Canada depuis Montréal à Québec.

LE 13 octobre 1772 je quittai Philadelphie où j'avais débarqué quand je passais en Amérique, pour entreprendre le voyage du Canada, quoique je fusse toujours malade ; de sorte que je passais à Barlington par eau, c'est une ville du Nouveau-Jersey qui n'est pas tant désagréable, elle est médiocrement grande à 20 milles de Philadelphie, sur l'autre bord du Delvar⁵, c'est cette rivière qui sépare la Pennsylvanie et le Nouveau-Jersey. Ce fut en cette ville que je pris le stage ou coche pour me conduire à Amboy qui n'est autre chose qu'une grande auberge dans le Nouveau-Jersey à 10 milles de la ville précédente. Il est maintenant en place de dire deux mots sur le Nouveau-Jersey

⁵ Cette rivière est aussi nommée rivière de Ware.

avant de passer dans le pays suivant. C'est une province bornée au sud par le Delvar, au nord il est contigu à la Nouvelle-York, à l'orient de même qu'à l'occident, j'ignore les pays qui y sont limitrophes. Je n'ai pas grande chose à rapporter sur cette contrée, car je n'ai fais que de la traverser en étant dans le coche, et ma maladie m'occupait assez : j'ai cependant observé que le monde n'y est pas si bienfaisant comme dans la plupart des autres colonies, il m'a paru que ce pays est médiocrement riche ; j'y ai remarqué qu'il y a des pins à des endroits ce qui n'annonce pas un terrain également bon partout.

À Amboy j'entrai dans un bateau pour naviguer sur le New-york-fund, et étant arrivé à la Nouvelle-York qui est une très belle ville située sur le North-river, rivière appelée de même par les Anglais, cette ville est la capitale de la province de ce nom, guère ne s'en manque qu'elle ne soit aussi grande que Philadelphie, c'est un port de mer où abordent les vaisseaux marchands assez en grand nombre, elle est riche et commerçante, étant à 80 milles de Barlington et à 30 d'Amboy ; j'y arrivai le mardi 15 septembre 1772, y ayant travaillé au rhabillage chez un horloger nommé Isaac Heron, à raison de deux piastres d'Espagne, pension et logement par semaine, mais comme je continuais

d'avoir la fièvre, et que je ne pouvais travailler que par intervalle, le lundi 28 Septembre je quittais la Nouvelle-York pour me rendre à Albanie par eau pour le prix d'une demi-piastre : Albanie est assez considérable dans la province de la Nouvelle-York⁶, quelques bâtiments y viennent, elle est à 160 milles de la capitale, de là je passais auprès de quelques forts de peu de conséquence, construits de bois en forme de maison avec des planches d'une bonne épaisseur, qui sont entourés d'une rangée de pieux d'environ vingt pieds de haut : le plus considérable de ces forts, c'est le fort-George sur le bord du lac-George à cause qu'il est de pierre, là il y a aussi à une distance de ce fort une enceinte de pieux où il peut y contenir quelques cent hommes, à l'abri des balles, y ayant entré pour satisfaire ma curiosité, ce fort est à 62 milles de la dernière ville : ici je continuais de m'avancer au nord en passant le lac dans un canot à rames et à voiles, il a 36 milles en longueur, en état d'être navigable, il est aussi dans la même province : à 9 milles de ce lac l'on trouve un fort nommé le Carillon qui appartenait aux Français, mais il a été pris

⁶ Ce pays portait anciennement le nom de Nouvelle-Hollande.

par les Anglais où il s'y est donné autrefois de sanglantes batailles ; depuis qu'il appartient aux Anglais, ce fort est situé dans la Nouvelle-York qui a étendu ses limites : ce fort est construit de pierre situé sur une petite éminence, à 39 milles du fort-George. Ce fut à Carillon que je m'embarquai pour passer un autre lac nommé Champlain, sur le bord duquel il y a un autre fort nommé Grand-pointe qui est fortifié de terrasses, le quartier des casernes est assez joli pour un bâtiment d'Amérique, mais il n'est pas grand, ce fort est à 15 milles de Carillon, il est encore dans la même province. Auparavant de passer dans une autre contrée il me convient de joindre ici mes réflexions générales sur ce gouvernement.

Il confine le précédent au sud, au nord c'est le Canada. Ce pays a la renommée d'être riche, mais c'est plus par le commerce de sa capitale que par la production de son terroir, selon ce qu'il m'a paru. Il y croit du maïs, du blé ordinaire et du jardinage, des arbres fruitiers, et principalement des pêchers, des ceps de vigne sauvage qui produisent des raisins d'un goût aigre, car dans toutes ces colonies d'Amérique qui appartiennent aux Anglais, il n'y croît pas de vin ; du côté du nord ce gouvernement n'est pas peuplé, on n'y trouve que quelques habitations dont les possesseurs vivent

médiocrement bien, en cultivant eux-mêmes leurs terres, car les nègres n'y sont pas communs, ils n'ont pas non plus de grands troupeaux comme ceux des contrées du sud, la viande n'y est pas non plus si abondante, mais le laitage y supplée.

Depuis le fort Grand-pointe je passais un autre nommé St. Jean qui est environ l'entrée du Canada, il est environ à 20 milles du lac Champlain situé sur la rivière Sorelle, ledit St. Jean est à 120 milles de Grand-pointe. De là je passais à la prairie de la Madelaine qui est un grand village avec une communauté de religieuses, il est à environ 23 milles du fort dernièrement nommé ; là je traversais le fleuve St. Laurent pour me rendre à Montréal, grande ville, assez agréable, elle est dans le Canada, environ à 2 lieues et demie ou 3 de la prairie de la Madelaine : cette ville autre fois avait été en partie brûlée, on l'a rebâtie depuis, elle est fort sujette aux incendies, puisque pendant environ un mois que j'y ai été le feu y prit trois fois. Il y a un séminaire, un couvent de récollets, un de sœurs grises et un des sœurs de la congrégation. Les bâtiment et navires y viennent chargés de marchandises en navigant sur le fleuve St. Laurent. Quinze jours après que je fus arrivé en cette ville, je fus radicalement guéri de ma fièvre que j'eus pendant quinze semaines, sans avoir recours

aux enfants d'Esculape ou à leurs spécifiques ni à leurs fébrifuges et potio medica, car ils m'ont toujours fait voir plus d'habileté dans leur façon de s'exprimer que de succès dans leurs cures prétendues, bien souvent que toute la science de ces Hypocrates de nom consiste à bien clystériser la bourse. Après que l'air salubre de cette ville m'eut bien rétabli je pris le parti de me rendre à Québec, je quittai donc Montréal le 4 Décembre 1772 en allant au nord-est, en passant avec mes outils d'horloger dans les paroisses suivantes qui sont toutes dans le Canada, savoir à la Long-Pointe, à la Pointe au Tremble de Montréal, de là je quittai cette route, partant à Terre-bonne dans l'Île Jésus, où j'eus l'avantage de faire connaissance avec un François qui y demeurait alors, nommé M^r. Foucher, natif de Bourges qui était un homme de lettres revêtu des sentiments d'honneur et de probité avec lequel j'ai eu dans la suite plusieurs entretiens, en étant favorisé de sa bienveillance. Il me dit qu'en un endroit de l'Île Jésus qu'il s'y était trouvé une longue arcade souterraine où il y avait une statue, la chose fut trouvée au hasard par un habitant de la campagne en abattant un arbre, et sa chute fit une petite ouverture qui excita la curiosité du bûcheron à la fonder, il aperçut une profondeur prodigieuse, il n'en resta pas là, il s'en fut

chercher pelle, pioche et d'autres instruments d'agriculture qu'il apporta dans cette forêt pour y faire l'ouverture plus grande de façon qu'il y descendit, et y trouva ce que je viens de dire. Nous savons que l'usage de la sculpture n'a jamais été connu des sauvages ce qui me donne à présumer que l'Amérique a été habitée avant le déluge universel et qu'en ce temps-là les eaux avaient couvert cette arcade de terre, où il y a maintenant de grands arbres qui ont crû dessus. De Terre-bonne je passais à la Chenaye, ensuite à l'Assomption, à St. Sulpis, à la Valterie, à la Norai, à Sorel, à Barthier, à Masquinongé, à la Rivière du loup, à Machiche, à la Pointe-du-lac, je laissais ici à ma droite un lac formé par le fleuve St. Laurent, nommé le lac St. Pierre. De là je passais à Trois-rivières, qui est une petite ville du Canada environ à 30 lieues de Montréal, où il y a garnison. D'ailleurs un couvent d'ursulines qui joint à l'hôpital, un couvent de récollets où je fus pour raccommoder deux montres au père supérieur ; passant ensuite à Champlain, à Batisquan, à Ste. Anne, aux Grondines, à Déchambeaux, aux Écu-reux, à la Pointe-au-tremble, à St. Augustin, à Ste. Foi, et à Québec, ville capitale du Canada, elle est au 306 degrés et 30 minutes de longitude, sur les 46 degrés et 55 minutes de latitude septentrionale,

située à 30 lieues de Trois-rivières ; cette ville est belle, grande, et bâtie en pierre, sur le bord du fleuve St. Laurent, elle se divise en haute et basse ville, la haute ville est située sur une montagne, et la basse au pied de ce coteau, l'assiette de cette ville est assez particulière lorsqu'on en fait le circuit sur le rempart, l'on voit une partie des maisons sur un terrain élevé, pendant que les autres sont au bas d'un précipice, trois ou quatre fois aussi profond que la hauteur des maisons qui y sont, il y a trois faubourgs, savoir : celui de Saint Jean, de St. Roc, et de St. Louis ; y ayant plusieurs églises, savoir : l'évêché servant aux réformés, c'était là où je me rendais pour assister aux saintes assemblées. La paroisse générale c'est pour les romains, de même que la cathédrale joignant au séminaire. Les ursulines où il y a le couvent ; les récollets, c'est une église et un couvent, y ayant aussi un couvent de jésuites. Ste. Geneviève c'est l'église paroissiale de la basse ville, entr'autres il y a aussi un hôpital, un séminaire où se tient le collège, une garnison, trois places publiques, et une imprimerie. Plusieurs vaisseaux marchands y viennent, ce qui favorise son commerce, d'ailleurs elle est la résidence d'un gouverneur : dans le temps que j'y étais, Mr. Carleton tenait alors les rênes du gouvernement.

CHAPITRE XXII.

Qui contient différents autres endroits du Canada où j'ai été. Le récit d'un meurtre commis dans un endroit où je risquais aussi d'y perdre la vie.

Après avoir resté quelque temps à Québec en y travaillant, je quittais cette ville pour me rendre dans les campagnes, en suivant le fleuve St. Laurent ; je passais donc aux villages suivants : à la Pointe levis, à Baumont, à St. Michel, à St. Valier, à Barquier, à la Pointe-à-la-caille, au Cap St. Ignace, à Lillete, à St. Jean, à St. Roc où je fus voir une femme nommée la Dubez, laquelle fut pour moi un sujet d'étonnement. Depuis 20 ans cette femme se trouve alitée et n'ayant plus aucun mouvement de son corps, la bouche toujours ouverte et ne respire que fort peu, elle ne donne presque plus aucun signe de vie, elle ne parle point, à moins qu'on ne la saigne, on ne lui donne pour toute subsistance qu'un pot de vin par mois, elle ne se couche que comme on la met, après avoir resté 7 ou 8 jours sur un côté on la remet sur l'autre sens,

elle n'est couchée sur rien que sur les planches de son bois de lit, elle ne veut rien sous elle, quelques-uns croient que c'est afin de faire pénitence. Tant les médecins que plusieurs savants ignorent les causes d'un tel genre de maladie. Après l'avoir examinée je continuai mon chemin en passant à Ste. Anne, où je vis un sauvage âgé de passé cent ans, m'ayant dit en avoir 110, après avoir quitté sa cabane, je me rendis à la Rivière-rouelle, et à Camouraska qui est à 30 lieues de la capitale, et c'est la dernière paroisse que l'on trouve de ce côté-là. Malgré l'envie que j'avais de passer plus loin, on me dit que je ne le pourrais pas, de sorte que je m'en retournai sur mes pas à Québec, et quand j'y fus, je partis de là pour monter le fleuve St. Laurent du côté du sud, le 17 Juin 1773 en marchant aux paroisses suivantes, à St. Nicolas, à St. Antoine, à Ste. Croix, à Laubiniere, à St Jean de Chaillon, à St. Pierre Lébequets, à Becancourt, à Nicolet, à la Baie St. Antoine, à St. François du lac St. Pierre où j'entendis le prône du curé, qui par ses comparaisons trop familières me donna plutôt occasion de rire que de m'édifier. De cette paroisse je fus à un village de sauvages de la nation des Abanakis, où ils ont une chapelle pour s'y acquitter des devoirs de l'église romaine ; je fus dans quelques-unes de leurs baraques, ayant eu assez

de plaisir à les voir jouer à la crosse qui est un jeu usité parmi eux, ils chassent une petite boule avec une massue en se la renvoyant les uns aux autres en courant d'une grande vitesse. Il s'y trouva aussi une sauvagesse qui savait la langue française, laquelle j'interrogeais sur plusieurs choses qui regardaient les gens de sa nation, je lui fis aussi plusieurs questions sur la religion auxquelles elle me répondit assez bien sur les principaux articles, en ayant un bon discernement entre le bien et le mal, mais cela ne doit pas être étonnant, parce qu'elle avait été élevée parmi les Canadiens. Quant à ceux qui n'ont pas eu de missionnaires et qui n'ont reçu aucune instruction, ceux qui ont été avec eux m'ont dit que leur façon de croire était de reconnaître l'Être suprême, qu'ils appellent communément le Maître de la vie, pour un Être très bon ; en admettant un esprit malin qu'ils croient leur être nuisible à leur corps, en croyant aussi l'immortalité de l'âme, plusieurs de ces nations s'imaginent que toutes les choses créées et même les inanimées ont une âme, c'est pourquoi il n'est pas rare de leur entendre parler de l'âme de leurs fusils, ou de quelques-uns de leurs instruments, d'ailleurs ils ne rendent aucun culte à Dieu, sinon une sorte de sacrifice ou de don à leur volonté, comme de pendre à une branche d'arbre une paire

de mitasse, ou un bout de tabac, ou quelque instrument, et le premier d'entr'eux qui a besoin de quelqu'un de ces effets-là, il en prend un en y mettant autre chose pour remplacer ce qu'il a prit en continuant son chemin. Entre autre ces gens-là sont superstitieux, ils consultent leurs devins avant que d'aller à la chasse ou à la guerre. Leur manière d'enterrer leurs morts est encore assez singulière, les parents et les amis viennent se rendre à la cabane du défunt en s'adressant au plus proche parent en lui donnant chacun quelque chose pour le consoler, ils chantent ensuite la chanson des morts, et ils portent le corps en terre en y mettant à côté un fusil, plomb et poudre, du rhum, du tabac, et ce qui lui est nécessaire, disent-ils, pour faire son voyage. La principale occupation de ces nations-là, c'est la chasse, qui les fait vivre, ils ne cultivent point la terre ou que fort peu pour seulement cueillir une petite quantité de maïs, tandis qu'ils possèdent le meilleur terrain. Ces gens-là ont encore une coutume assez singulière, si un chrétien tue un des leurs, quelques-uns de la nation viennent trouver ou les Anglais ou les Canadiens pour leur demander un dédommagement en marchandises ou en choses nécessaires à la vie, parce qu'on leur a ôté un homme qu'ils disent leur avoir été utile parmi eux, quand même qu'on

l'aurait tué à son corps défendant, j'en ai vu un exemple de ceux qui vinrent à Montréal dans le temps que j'y demeurais. Il arrive aussi que quand les sauvages tuent ceux qui vont commercer avec eux, qu'on a recours à leur chef de la nation qui quelquefois rend justice aux chrétiens en punissant de mort le coupable ; en cela faisant ils nous montrent encore une certaine justice de la loi naturelle ; ils punissent le meurtre et non pas l'infanticide commis par le père ou la mère de l'enfant, parce qu'il est à eux et qu'ils sont maîtres de faire ce qu'ils veulent de ce qui leur appartient. L'inceste passe aussi parmi eux pour une chose infâme, mais la polygamie y est reçue. C'est pourquoi ils se plaignaient du christianisme, lorsque les missionnaires leur défendaient de prendre une autre femme, tandis que la première vivait encore, mais afin de ne les rebuter, ils passaient un peu légèrement sur cet article qui les touchait fort au cœur. Voilà ce que j'avais à dire sur les sauvages pour le présent. De St. François je passais à Masca qui est une autre paroisse située sur la rivière de ce nom. Sorel c'est un autre village situé sur la rivière de Chambli, où il y avait autrefois un fort ; St. Tour est aussi sur la rivière de Chambli autrement dite de Richelieu ; St. Denis est aussi situé sur la même rivière ; St. Charles est encore un

autre village sur la même rivière. De là je continuais ma route à Bel-œil ; à St. Joseph fut le bassin de ladite rivière de Richelieu, de ce dernier endroit je fus au fort de Chambli, situé sur la même rivière, ce fort est construit de pierre, où il y a une garnison anglaise, y étant entré pour tâcher d'y avoir en passant quelque ouvrage où j'eus occasion d'y vendre une montre, passant à Longueuil où je rejoignis le fleuve St. Laurent, ce village n'est qu'à une lieue de Montréal. De cet endroit je m'en retournais sur mes pas en passant à Boucherville, bourg situé sur ledit fleuve St. Laurent, y ayant vu un Français nommé Recico âgé de passé 100 ans, avec lequel j'ai parlé, il jouissait de tous ses sens. La plupart des Européens vivent longtemps en Amérique, pendant qu'on y voit ceux qui en sont natifs, vivre moins longtemps qu'eux. De ce bourg je passais à Varenne ; enfin étant de retour à Québec dans l'intention de m'y fixer pour quelque temps ; mais une nouvelle attaque me fit changer ma résolution : comme j'entrais en une auberge dans la rue St. Jean où il s'y trouva un homme qui me connaissait sans que je le connus, après que j'eus demandé à y loger aux gens de la maison, il me salua en me demandant pourquoi je n'étais pas entré chez quelque horloger pour y travailler, en me parlant sur une autre thèse qui n'avait plus de

liaison à celle-là, son discours à propos rompus et sans suite avec un certain ton de voix méprisant, me surprit, reprenant la parole en lui disant en anglais, vous me connaissez donc, il me répondit en sa langue « I know you very well » en finissant ces paroles, il mit sa main sous son habit en m'approchant, à l'instant le fourreau de son coute-las ou de quelque arme semblable tomba par terre, je partis de là sans attendre de voir si son intention était de me tuer ou non. Huit ou dix jours auparavant une femme fut tuée en sortant d'une de ces auberges du même quartier à une petite distance de la porte St. Jean sans que les malfaiteurs soient été connus, quoique la justice ou le gouvernement promît une récompense au délateur. Voilà qui m'occasionna d'avoir un certain dédain pour Québec, de sorte que je quittai cette ville le 3 Août 1773 en ayant dessein de me rendre à Baston, je montai le fleuve St. Laurent dans la goélette de M^r. Pélissier, pour me rendre aux Trois-Rivières où j'attendais une occasion pour continuer de monter le fleuve par eau afin de faire mener mon butin que je n'étais pas en état de porter, quand je fus à Montréal je trouvais que le voyage que j'entreprenais alors, m'aurait beaucoup coûté, je me rendis à la Chine qui est une paroisse qui n'est qu'à 3 lieues de la ville de Montréal chez un nommé

François Chenier où j'étais nourri et logé en considération d'un peu de temps que j'employais chaque jour à l'éducation de ses enfants, en travaillant le reste de mon temps à mes ouvrages particuliers, j'eus l'avantage en étant dans cette maison-là, d'être avec de très honnêtes gens qui m'estimaient autant que si j'eusse été connu dès longtemps. Je fis connaissance avec le curé de cette paroisse qui était assez savant et bien versé dans les matières de controverse, il ne manqua pas de me parler de la religion, dès aussitôt qu'il sut que j'étais protestant : on peut aisément juger que nous n'étions pas d'accord ni dans la façon de croire ni dans celle de parler, c'est pourquoi il me demanda de mettre par écrit les raisons qui me faisaient préférer la religion protestante à la romaine, et qu'il se disposait à y faire ses objections, après avoir rédigé par chefs les points contestés, et donné des preuves suffisantes de la vérité de notre foi orthodoxe en citant les passages de l'Écriture Sainte qui nous servent de base. Lui de son côté commença à y répondre, mais lorsqu'il ne trouvait pas dans l'Écriture ce qu'il lui fallait pour assortir son raisonnement, il avait recours à la tradition ; il ne manquait pas non plus de me répéter assez souvent qu'il n'y avait que la religion romaine dans laquelle on pût se sauver et en y étant ils

croient avoir *vera et catholica fides extra quam nemo salvus esse potest*, tandis que ce serait à la religion réformée à prendre ce titre, puisqu'elle n'admet que les dogmes reçus dans l'église primitive, et retranchant les abus qui s'étaient glissés par un laps de temps assez considérable. Cet ecclésiastique cherchait inutilement à me rendre romain, tout comme mes raisons furent aussi inutiles à le rendre protestant, après avoir eu plusieurs conférences avec lui, nous nous quittâmes les deux. Après avoir demeuré environ quatre mois chez le susdit Chenier qui était canadien, je me rendis chez un nommé Jean-Marie Du Charme, demeurant aussi à la Chine, où j'avais un louis par mois en étant nourri et logé pour une heure de temps par jour que je mettais à instruire ses enfants, et au bout de deux mois il se dédit de la convention que nous avons contractée par ensemble, contre lequel j'ai plaidé ma cause à Montréal que je perdis en payant les frais, parce que notre marché n'était pas réciproque ; de là je me rendis à Montréal où je dressai ma boutique d'horloger chez un Français nommé Délisque, où je payais cinq piastres par mois pour ma pension et logement, ce qui fait environ 27 liv. argent de France. Je me croyais alors fixé pour un temps, mais un nouveau obstacle s'opposait toujours à une de-

meure fiable, il y avait un horloger qui était venu nouvellement s'y établir, et qui avait presque toutes les pratiques de la ville, pendant que les autres n'avaient que très peu d'ouvrage : après avoir resté deux mois à Montréal, le 24 Mai 1774, je quittai encore cette ville pour aller au Sault du recolet qui n'en est qu'à 3 lieues, chez un nommé Joseph Joannette où je montrais à lire et à écrire à ses enfants en continuant de raccommo-der les montres et horloges lorsqu'on m'en envoyait, ou bien je travaillais à une pièce mécanique que j'avais inventée, je dirai ci-après à quel usage je l'avais dédiée. Durant le temps que j'ai été chez le susnommé il ne m'est rien arrivé qui puisse mériter d'être cité ici, sinon que je reçus en ce temps-là des nouvelles de mon père et de ma mère qui me furent si sensibles que l'insuffisance d'énergie en notre langue s'oppose au dessein que j'ai d'exprimer la joie que j'eus alors en les recevant, puisqu'elles venaient d'un père et d'une mère si chéris de ma part, tandis que je croyais qu'ils m'avaient enseveli dans l'oubli, puisqu'ils ne répondaient à mes lettres que par le silence ; mais tout le contraire jamais je ne fus mieux dans leur estime en se donnant plusieurs peines à me répondre à toutes, mais inutilement comme je l'appris en les lisant. Quelle fut la joie indicible

d'un fils ? en recevant une lettre de ses parents après en avoir été privé pendant près de quatre ans. Mes chers lecteurs avant que de l'ouvrir, vous pouvez mieux juger vous-mêmes qu'il ne m'est facile de le réciter, quel fut mon empressement en balançant entre la crainte et l'espérance comme un joueur téméraire, qui dans le moment qu'il hasarde, craint et s'empresse de voir le sort de son jeu : ouvrant la première écrite à Londres d'une main qui ne m'était pas absolument connue, tout en apercevant son incluse qui émeut tout ce que les sentiments d'un fils peuvent inspirer de plus tendre à l'aspect d'une écriture qui paraissait offrir à mes yeux la présence locale de ce vénérable père ; mon âme dans ces agitations-là prévoyait déjà sa façon de penser en m'écriant réciproquement encore d'une voix plus forte, grâces au ciel, mon père vit encore ! Mais dans l'incertitude où j'étais de l'existence du reste de mes parents, modérais ma joie jusqu'à ce que je l'eusse décachetée, où en lisant j'eus le bonheur de les retrouver en bonne santé et en même nombre, comme lorsque je les avais quittés ; pour alors en continuant de bénir Dieu, j'aurais souhaité de jeter un torrent de larmes pour me soulager des fortes impressions produites par la satisfaction qui se réunissait avec la sensibilité, ce n'est plus ma plume qui vous en

fait actuellement le rapport, c'est mon cœur même, ce fidèle pinceau qui vous trace naïvement et sans fard ce portrait. Ce qui excitait d'autant plus mes émotions reconnaissantes, c'est que leur lettre respectable était revêtue de toutes les qualités propres à causer une telle révolution, les sentiments paternels y étaient des plus tendres, la morale la plus pure, avec une prévoyance admirable sur ce que j'avais gardé le silence.

Avant de passer plus loin, il n'est pas mal en place de dire ici deux mots à l'occasion d'une singularité arrivée chez le S^r. Joannette dans le temps que j'y demeurais.

Le 24 Novembre 1774, en étant à travailler sur mon établi dans ma chambre : la bourgeoise de la maison m'appela d'une voix alarmée à son secours pour un de ses enfants qui, à force de crier, venait de s'étouffer, je le pris subitement entre mes bras, l'idée vint de lui souffler dans la bouche, ce qui ne produisit aucun effet, et aussitôt je lui raréfiai l'air, et dans le moment il prit respiration ; la chose fut encore assez prompte pour lui sauver la vie quoiqu'il eût déjà acquis tous les symptômes d'un enfant mort, car il ne respirait plus en tout ; ses muscles étaient tendus, en ayant une couleur bleue, et il était déjà entièrement privé du mou-

vement ; voilà comme on pourrait de la manière la plus aisée donner du soulagement à ceux qui pourraient se trouver dans le même état ; c'est ce motif-là qui m'a fait insérer ici cette aventure.

Quelque temps après il arriva de certains changements dans la maison où j'étais alors, ce qui me donna lieu d'être ambulante contre ma volonté, étant parti de là pour rentrer chez un autre habitant de la même paroisse, où je fus 8 ou 9 semaines pour finir ma pièce, après que je l'eus achevée, je fus à Montréal pour la faire voir au public avec des récréations physiques, cette pièce était un petit carrosse qui marchait seul par le moyen d'un moteur élastique, quand je lui disais de s'ouvrir il s'ouvrait, alors on y voyait deux forgerons qui forgeaient, deux enfants qui se balançaient, le mathématicien qui était une petite figure qui apportait un calcul juste de la grandeur de la terre, dès aussitôt que je l'appelais, et un petit moment après il disparaissait ; il y avait aussi un homme qui dansait dans l'instant que je lui ordonnais de danser, et qui finissait pareillement quand je le lui commandais ; à côté de cette petite figure il y avait un oiseau de cuivre qui chantait. Quoique cette pièce fut grossièrement faite, elle ne laissa pas que de me faire gagner passé 15 louis après toutes dépenses faites dans un mois de

temps. Ce fut alors qu'on commençait à parler des altercations survenues entre l'Angleterre et les Bostonois, d'une manière assez sérieuse pour le Canada. Les Bostonois avaient déjà auparavant écrit des lettres circulaires qu'ils envoyèrent aux Canadiens pour les exciter de se joindre à eux ; mais ils préférèrent de tenir la neutralité. Ce fut alors qu'il y eut à Montréal des gens qui osèrent faire insulte au buste du roi, il y eut une publication faite à ce sujet qui fut lue dans les rues, où on promettait une récompense aux accusateurs. Un peu de temps après, les nouvelles vinrent que les Bostonois s'étaient avancés jusqu'au fort St. Jean qui est à environ 10 lieues de Montréal, où ils se saisirent des effets du roi qui étaient dans ce fort, de même que la barque. Aussitôt qu'on le sut dans la ville, un marchand s'y rendit pour les prier de ne pas piller son magasin, il fut fort insinuant auprès d'eux en buvant à leur compagnie, quand il fut de retour à Montréal, on sut d'abord que par ses manières gracieuses, il avait mit son magasin à l'abri des Bostonois, ce qui occasionna qu'un parti de soldats par un zèle inconsidéré pour leur souverain, saisirent sans l'aveu des supérieurs ce marchand en le voulant pendre sur le champ au poteau du pilori qui est sur la place du marché, sans suivre aucune formalité : heureusement pour

lui que Mr. le capitaine William, commandant de la citadelle de cette ville, s'y trouva encore assez tôt pour leur faire lâcher prise avec son épée nue à la main. Ce capitaine d'artillerie est autant recommandable par son caractère bienfaisant et généreux que par son courage et sa science. J'ai eu l'honneur de converser assez souvent avec lui, pour apprendre à connaître ses qualités. Le jour suivant les officiers anglais firent faire une publication accompagnée du tambour, où on invitait les Canadiens à donner secours aux Anglais pour aller repousser les Bostonois, mais il n'y en eut point qui se présentassent à l'endroit qu'on leur avait dit de s'assembler, mais les Bostonois s'en retournèrent dans leur province.

Le lundi 22 Mai 1775 j'entrai à bord d'un bateau pour me rendre à Québec, où j'avais déjà été deux ou trois fois auparavant, afin d'y faire voir aussi mes récréations physiques et mécaniques, j'y arrivai le 28 Mai, notre trajet fut de 7 jours à cause des vents contraires, car on fait ce chemin-là par eau en deux jours. Dès aussitôt que j'eus mis mes effets à terre, j'eus soin de trouver une maison où je pourrais y avoir une chambre à mon particulier, et j'y fis d'abord voir ce que j'avais à présenter au public en le faisant premièrement publier par toutes les rues de Québec ; je ne manquai pas d'y

assez bien gagner en 18 jours que j'y fus. Auparavant que de parler de mon départ de ce pays, il me faut joindre ici mes observations sur les mœurs des Canadiens, et sur le produit de cette contrée.

Ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, de même que ce qui est contenu dans celui-ci, regarde le Canada propre, selon qu'il est connu de ceux qui l'habitent ; dans la façon de diviser ces différents pays de l'Amérique Septentrionale, je n'ai pas eu égard aux géographies, j'ai préféré d'en faire une division telle qu'elle est connue de ceux qui y sont. D'ailleurs on ne sera pas surpris de ce que je parle de plusieurs endroits, villes, fleuves, et rivières qui ne sont point dans les dictionnaires géographiques, à cause que ces livres ne parlent que superficiellement sur la généralité⁷ : quant à d'autres pays ou villes qui ne sont point contenus ici, on pourra aisément concevoir que c'est à cause que je n'y ai pas été, car autrement je n'aurais pas manqué d'en faire la description.

⁷ La différence qu'on trouvera en ce que je rapporte avec ce qui est contenu dans les géographies, ne provient que des changements qui sont arrivés.

CHAPITRE XXIII.

Des habitants, du produit, et du commerce du Canada.

Le Canada appartient actuellement aux Anglais depuis qu'ils l'ont eu conquis des Français ; il confine la Nouvelle-York, l'océan Atlantique, les terres inhabitées du nord ; à l'ouest et au sud-ouest plusieurs nations sauvages ; les Canadiens eux-mêmes ne connaissent pas bien l'étendue de ce pays qui est très considérable ; l'air y est fort sain, aux environs de Montréal et Québec, le climat très froid en hiver, quelquefois on s'y gèle avant de s'en apercevoir, où j'y ai vu des personnes à qui on avait été obligé d'y faire l'amputation de quelques membres gelés, on en a eu trouvé qui étaient gelés morts sur le chemin avant d'avoir pu gagner les maisons qui n'étaient qu'à une petite distance d'eux ; le vent du nord-est contribue beaucoup à ces froids excessifs, il n'est pas surprenant qu'entre Montréal et Québec on y voie des 3 à 4 pieds de neige, tandis qu'aux Illinois, il n'y a

presque point d'hiver, mais c'est une autre partie du Canada où je n'ai pas été, de Montréal on y compte cinq à 600 lieues, cet endroit-là au rapport de plusieurs qui y vont pour le commerce avec les sauvages, m'ont assuré que c'était un établissement de différents chrétiens, où l'on y vit très bien à son aise, ce qui rend la plupart de ceux qui y sont, paresseux, fainéants, portés à la boisson, aux divertissements et au libertinage avec les sauvages faute d'y avoir des créatures de leur nation. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait aussi des personnes vertueuses et bien réglées, qui par leur bonne conduite y amassent des richesses en échangeant leurs marchandises pour les peaux que les sauvages leurs apportent, d'autres y sont commis pour des négociants de Montréal qui les paient très bien, leur envoyant des marchandises qui conviennent à l'endroit où ils sont résidents. Pour revenir à la partie du Canada où est Québec et Montréal, la route qui conduit d'une de ces villes à l'autre, n'est autre chose qu'une jolie promenade parsemée de maisons le long du bord du fleuve St. Laurent, à 4 ou 5 arpents les unes des autres, un arpent contient 180 pieds en ce pays-là ; il est vrai qu'il y a aussi des endroits qui ne sont pas non plus habités si proches les uns des autres. Les réformés qui sont anglais, demeurent

dans les villes et non pas dans les campagnes, assistent au service divin dans un endroit à leur particulier, les soldats conduits des officiers militaires y assistent en y allant au son des fifres, les romains vont dans leurs églises avec assez d'assiduité, en faisant leur dévotion particulière soir et matin. Les Canadiens sont civils, industriels, quoiqu'il y en ait peu qui soient instruits, car dans les campagnes on peut dire hardiment qu'il n'y en a pas la huitième partie qui savent lire ; bien souvent il se trouvait des hommes et des femmes mariés qui souhaitaient de venir auprès de moi pour apprendre à lire, mais faute de confiance ils ne continuaient pas, ils auraient voulu savoir avant d'avoir appris. En ce pays, dans les villes et dans quelques paroisses, il y a cependant des collèges où on instruit les garçons, et des couvents où les sœurs ont soin de l'éducation des filles, où il n'en coûte que très peu de chose ; mais ceux qui en sont éloignés ne peuvent pas si aisément en profiter. Les Canadiens reçoivent assez bien les étrangers en leur faisant accueil, bien souvent ils en font plus de cas que des personnes du pays, moyennant qu'ils se comportent bien. Les hommes des villages et des campagnes s'habillent d'un capot court qu'ils ceignent d'une ceinture, il y a au cou un capuchon qu'ils se mettent sur la tête, ou bien

ils le laissent aller en arrière, selon le froid qu'ils sentent, en ayant des souliers à la mode sauvage qu'ils font chacun pour eux, ils fument beaucoup avec des pipes de pierre qu'ils font eux-mêmes, leur donnant le nom de calumet. Leur occupation en été, c'est de cultiver la terre qu'ils ne labourent qu'une fois l'année pour lui faire produire le blé qui y croît en abondance ; dans cette contrée ils sont obligés d'y cueillir du foin pour leurs bestiaux, à cause qu'il y a six mois d'hiver, tandis que dans les colonies du sud ils laissent paître leurs animaux dans les bois pendant toute l'année. En hiver ils vont dans les bois pour en hacher et en faire leur provision, car ils en brûlent deux ou trois fois autant que dans nos montagnes, quoiqu'il y soit commun, quand il est rendu dans une ville, il s'y vend cher. Il y en a qui en saison d'été font des trains de bois qu'ils appellent des cajeux qu'ils font flotter sur le fleuve St. Laurent pour les conduire avec leurs avirons à Montréal ou à Québec en descendant le courant de l'eau, où ils vendent leur bois. Ceux qui ne travaillent pas à ces ouvrages, vont dans les pays d'enhaut pour conduire les canots chargés de marchandises, les uns sont guides et les autres sont pour ramer. Les femmes y sont occupées dans leur ménage comme ailleurs, elles cardent leur laine, elles la filent, elles cousent en

ayant soin de leurs enfants qui y sont assez en grand nombre. Le sexe y a un certain air engageant, ne manquant pas d'être insinuantes dans la conversation, principalement si leur père et mère ne sont pas présents, car ces derniers sont plus craintifs que leurs filles, à cause qu'autrefois il y avait eu des gens de l'armée qui en avaient enlevées. La plupart vous témoignent d'abord de l'amitié, si vous leur en témoignez aussi avec discrétion, ce qu'elles font connaître en vous passant légèrement leur pied sur le vôtre, plutôt que de vous dire des paroles obligeantes, non seulement les filles, mais aussi les femmes, ce qui n'est pas en place, car les personnes mariées ne doivent penser à plaire qu'à ceux à qui elles sont unies par les liens indissolubles du mariage. Quoique les femmes y aient de certaines manières engageantes, elles y sont pourtant aussi bien réglées dans leur conduite, que dans la plupart des autres pays où le bon ordre et la vertu règnent. Les filles y affectent même une modestie assez rigoureuse vis-à-vis des cavaliers qui vont les voir, car dans la première entrevue fort souvent elles prennent la suite, et si vous n'y retournez pas, elles tâcheront cependant de vous donner une occasion que vous ayez sujet de leur parler, mais d'une façon ingénieuse comme si la chose arrivait par cas fortuit,

tandis qu'elles l'ont prémédité ; à la seconde fois que vous y retournez, vous aurez peut-être l'avantage de leur parler moyennant que vous en soyez à un certain éloignement ; si vous leur marquez quelqu'amitié, elles écouteront froidement vos raisons, et si vous ne leur faites paraître qu'indifférence, alors elles seront d'autant plus gracieuses pour tâcher de gagner votre bienveillance, comme il m'a paru, plus un cœur leur paraissait difficile à gagner, plus elles tâchaient de lui plaire ; mais il y en a d'autres que leurs façons d'agir sont tout à fait contraires aux précédentes, qui se rebutent dès aussitôt que vous ne faites pas l'empressé. D'autres sont dissimuleuses, et plus elles veulent se servir de détours pour se cacher, et mieux elles découvrent leurs pensées. Mais il y en a aussi qui sont franches au premier abord, vis-à-vis desquelles on n'aurait pas une longue narration à faire avant que de les demander. Entr'autres elles sont sujettes à l'inconstance, bien souvent un nouveau venu leur donnera d'abord dans l'œil, et dans la suite il leur sera tout-à-fait indifférent. D'ailleurs les Canadiennes sont jalouses de leurs amants, et pour le mieux savoir, un garçon n'aura qu'à en fréquenter plusieurs, elles auront bientôt querelle ensemble, les unes critiqueront les autres, voilà ce qui donne de charmantes comédies qui

bien souvent ne sont pas mieux jouées sur le théâtre ; cela ne doit pas être surprenant, parce qu'il y a beaucoup plus de filles que d'hommes, puisqu'une demoiselle de Québec me dit qu'il y avait bien huit ou neuf filles pour un garçon, mais je croirais volontiers qu'elle s'était pourtant trompée dans son calcul. Ce que j'ai dit ici au sujet du sexe, on ne doit pas l'entendre de celui de Québec ou de Montréal en particulier, mais plutôt du pays en général. Voici encore ce que j'ai à dire à l'avantage des Canadiennes, c'est qu'elles sont fort prudentes et retenues, sans permettre des libertés à ceux qui les fréquentent ; j'aurais plusieurs autres choses à ajouter sur cette même thèse, lesquelles pourraient plaire aux jeunes gens, mais qui ne seraient peut-être pas du goût des personnes graves, qui ordinairement donnent la préférence à des matières plus sérieuses. Je souhaiterais cependant malgré mon incapacité, de satisfaire et les uns et les autres.

Puisque j'ai rapporté le caractère des dames, je dois aussi dire deux mots sur celui des hommes. Ils sont médiocrement laborieux, un peu vindicatifs, assez sobres, d'un naturel doux et même trop indulgent vis-à-vis de leurs enfants, car il y en a qui ne les corrigent jamais, en les laissant tout-à-

fait à leur volonté, j'en ai entendu qui disaient de n'avoir pas le courage de leur donner la correction.

Voici le réparti ingénieux qu'un Canadien me donna un jour, lorsque je lui disais qu'on ne devait pas avoir tant de condescendance pour ses enfants, parce que cela leur était préjudiciable à leur bonheur. « Vous autres les Européens, me dit-il, qui avez été élevés sévèrement sous la discipline, êtes-vous meilleurs que les Canadiens ? » Je lui avouais sincèrement qu'ils nous surpassaient en bonté, mais qu'en leur inspirant de la crainte, du respect et de la subordination voilà qui contribuerait considérablement à former le cœur de leurs enfants qui naissent déjà avec d'heureuses dispositions. Ce que nous entendons par le nom de Canadiens, ce ne sont pas les originaires du pays, parce que c'est les sauvages, mais c'est ceux qui sont descendus des Français, dont leurs ancêtres avaient passé dans cette contrée pour s'établir. Depuis que le pays appartient aux Anglais, il y en a plusieurs de leur nation qui sont allés s'y établir, où ils font assez bien leurs affaires dans le commerce, ils y paraissent avec plus d'opulence que les autres de même que par leurs logements, meubles, vaisselle et entretien. Ils sont plus fiers et promptueux que les Canadiens, en même temps ils ont aussi plus d'étude, ils sont francs et sans

politique, à moins que ce ne soit dans le commerce, ils sont bienfaisants et généreux vis-à-vis de ceux qu'ils connaissent, hardis dans leurs entreprises, médiocrement sociables, impudents en de certaines rencontres, d'ailleurs ils sont assez constants, en étant doués d'un esprit pénétrant dans les sciences et les arts. Je ne m'étends pas davantage sur leurs mœurs, parce que c'est une nation assez connue. Quant aux sauvages j'en ai parlé au commencement du chapitre XXII, il y en a de différentes nations qui ont chacune leur langage dont plusieurs ont embrassé la religion romaine qu'ils observent avec assez de régularité ; mais la plupart sont resté sans aucune connaissance du christianisme. Ces peuples sont les Hurons, les Irroquois, les Abanakis, les Têtes de boules, les Sauteux, les Argonkins, les Têtes plates, les Chavouanons, les Poux, les Esquimaux, les Folles-avoines ; ces nations-là sont dans le Canada et sur les confins ; on peut dire qu'il n'est pas la dixième ni la douzième partie de son étendue habitée des chrétiens. Combien de terres incultes n'y aurait-on pas presque pour rien ? En y étant, on m'aurait vendu une certaine étendue de terre pour 22 ou 23 écus petits de notre argent, laquelle n'était qu'à 26 ou 27 lieues de la capitale, et peu éloignée d'une paroisse ; ceux qui veulent acheter

une terre inculte, devraient préférer celle qui serait au-dessus de Montréal du côté de la Pointe-claire, parce que l'air y est un peu moins froid qu'en bas de Québec, en la choisissant sur le bord du fleuve St. Laurent où ils pourraient profiter de la pêche, et faire flotter leur bois qu'ils couperaient en gros pour défricher, en le laissant descendre sur le fleuve à Montréal où ils en tireraient bon prix. Ceux qui en lisant ceci se trouveraient tentés de passer dans cette contrée-là, ils feraient bien de me consulter auparavant, parce que je leur ferais voir de certains inconvénients que je ne spécifie pas ici. Le pays produit dans la partie où j'ai été un peu de tabac et de maïs, du froment qui y fait le principal revenu avec la pêche et la pelleterie, il y croît fort peu d'arbres fruitiers, mais il y a différentes sortes de bois, tels sont l'érable dont j'en dirai son utilité dans un moment, le chêne, le noyer, de deux ou trois sortes, il y en a qui est beau et fort tendre, il sert à des ouvrages de sculpture pour les églises, le bouleau qui produit une écorce qui brûle avec grande activité, elle sert à faire de grands canots qu'ils cousent avec de l'écorce d'un autre arbre en mettant du goudron sur les coutures, dans les commencements que le papier était rare cette écorce leur servait pour écrire, elle se pèle par feuilles minces et blanches, elle sert encore

pour faire des cassots, des vases à y mettre le lait et des paniers de plusieurs façons, il y a aussi du sapin, du cèdre blanc et rouge dont ce dernier a une propriété singulière que je ne nomme pas ici, de la pruche, de l'épinette dont les piquants et le bois est semblable au sapin, en ce pays ils en font de la bière qui est assez bonne, il y a eu un médecin anglais à Québec, nommé Mr. Taylor qui par l'art de la chimie, avait trouvé le secret d'en tirer l'esprit qui convertit l'eau en bière en mettant une pleine bouteille de cette liqueur dans une barrique d'eau, il a reçu une gratification de Londres pour cette nouvelle découverte ; dans cette contrée il y croît aussi des plantes qui y sont utiles à divers usages, la belle angélique est pectorale, elle guérit de plusieurs incommodités, et particulièrement les indigestions, en se servant de sa racine soit en tisane ou autrement, la racine du sang de dragon, elle est propre pour guérir le mal des dents, le baume, pour sa qualité vulnéraire, le xoudre est aromatique en en mettant un peu sur le feu, il y a aussi des simples antivénériens, la racine de savoyane sert à la teinture jaune, s'est vendue en ce pays jusqu'à un louis la livre, voici une autre plante plus singulière que celles que nous venons de citer, nommée l'herbe à la puce, la plupart de ceux qui la touchent, tombent malades en enfant

par tout le corps qui se couvre de pustules, ceux que j'ai vus n'en étaient pas longtemps malades. S'il en faut croire ce qu'en disent les Canadiens, ils assurent qu'en voyant cette plante ou en y pensant seulement avec appréhension, qu'elle cause sur certaines personnes le même effet, tandis qu'elle n'a aucun pouvoir sur d'autres ; je soutenais à un habitant de la paroisse du Sault au récollet, qu'il n'était pas possible qu'en y pensant qu'elle eût de l'influence sur le monde, cet homme véridique m'assura avoir eu le même mal en saison d'hiver dans un temps que la terre y était couverte de neige. Ce sont les sauvages qui connaissent le mieux les herbes et plantes médicinales, c'est aussi eux qui ont donné la connaissance du jus d'érable aux Canadiens, pour en faire du sucre. Je ferai peut-être plaisir à plusieurs en leur enseignant la manière qu'ils le font, parce que je ne doute pas que dans nos montagnes on ne vînt aussi à bout d'en faire, d'autant que l'air y est assez froid.

J'ai remarqué selon ce que j'ai vu qu'il n'y a que trois sortes de bois qui donnent de l'eau propre à être convertie en sucre, savoir, le plane, le merisier, et l'érable, qui est celui qui donne l'eau la plus sucrée, on fait une entaille oblique à ces arbres en coupant seulement l'écorce et un peu la superficie du bois, et au bas de ladite entaille on y fait tenir

un petit morceau ou éclat de bois qui sert à faire couler le suc dans un petit auge qui est au bas de l'arbre, lequel peut contenir un seau où l'eau qui coule est reçue. Plusieurs m'ont assuré qu'il n'était pas nécessaire d'entamer profondément les arbres, car il y en a qui se contentent de donner un seul coup de hache en long en mettant à cette fente un petit éclat de bois, comme je l'ai dit ci-dessus, et quand on a un certain nombre de ces arbres ainsi préparés, le soir étant venu on vide tous ces petits auges dans un grand, et le jour suivant on emplit une chaudière qu'on met bouillir, après que cette eau sucrée commence un peu à épaissir, on la passe au travers d'une serviette ou linge, afin qu'il n'y ait point de saloperie, ensuite on continue à la bouillir, qu'elle épaississe en la remuant, et quand elle est comme de la bouillie, on en laisse tomber quelque goutte dans l'eau froide, et si elle durcit, c'est marque que cela est assez cuit, on verse pour lors cela dans une terrine ou autre vase, et quand cela est refroidi, le sucre est prêt pour s'en servir ; la saison convenable pour cela, c'est avant Pâques, aussitôt que le gros de l'hiver est passé^s, car si on s'y prend trop tôt,

^s Depuis peu j'ai essayé dans nos montagnes aux mois de Février et Mars, et j'ai réussi de faire couler les

les arbres ne coulent pas, et si les arbres commencent d'être en sève, il est trop tard, il faut qu'il gèle la nuit, et qu'il dégèle le jour, c'est là le temps le plus convenable pour cela : on ne doit pas confondre ce sucre avec celui qu'on tire des îles, celui que je parle ici est plus sain et d'une couleur jaunâtre ou brune.

Il me faut ici joindre deux mots sur les voyages que les Canadiens font dans les pays d'enhaut au sujet du commerce, ce fera pour finir ce chapitre, dans lequel je me suis étendu au-delà de ce que je m'étais proposé.

Les marchands de Montréal avant que d'envoyer leurs gens dans la profondeur des terres, qu'ils appellent plus communément les pays d'enhaut, ils font charger leurs canots de marchandises qui conviennent pour faire la traite avec les sauvages, tels que sont les fusils, de la poudre, du plomb, des couvertes, des habillements tout faits, de la rasade, des bracelets de fer blanc et d'argent, des pendants d'oreilles et de nez, des épinglettes, de la coutellerie, du vermillon, du tabac, de l'eau-de-vie,

planes, l'eau desquels s'est convertie en sucre. [probablement l'érable-plane. ajout des éd. de la BNR]

quand ils ont ainsi chargé leurs canots, ils montent le fleuve St. Laurent à la rame, les uns pour se rendre à Michémakina, les autres au Détroit, ou aux Ilininois en faisant des 5, 6, ou 800 lieues dans la profondeur du continent, en traversant différentes nations sauvages qui sont assez dangereuses. Chaque soir ils descendent à terre pour passer la nuit dans le bois auprès d'un grand feu où ils font bouillir la marmite, le lendemain ils continuent leur navigation. Quand les vivres leur manquent ils tuent le gibier qui se rencontre à leur passage, car s'ils prenaient autant de provisions qu'il leur en faut pour leur voyage, voilà qui ferait déjà une partie de leur cargaison. Pour comble de travaux, en plusieurs endroits ils ne peuvent monter des courants et chutes d'eau, là ils sont obligés de décharger leurs canots ou bateaux pour porter le butin sur leur dos pendant une lieue, et quelquefois davantage, quand ils sont arrivés à leur destinée, ils échangent leurs marchandises pour des peaux, d'autres sont obligés d'y être en hivernement pour attendre que les sauvages leur en apportent. Les marchands qui ont des commis dans ces endroits-là, on leur remet ces marchandises, et ils sont toujours pourvus de pelleterie, pour en charger sur le champ les canots qui retournent à Montréal ; autrefois ce commerce était

très lucratif, l'on avait aisément neuf ou dix cents pour cent, et sur quelques bagatelles qui ne valaient que 12 ou 15 sols, on en avait un castor ou une couple de peaux de chevreuils, mais à présent le trop grand nombre des négociants a beaucoup diminué les profits, à cause que les sauvages commencent à connaître le prix des denrées.

Quant aux animaux du Canada il y en a de diverses sortes, tels sont les cerfs, les chevreuils, les buffles, les caribous, les origneaux, les porcs-épics, les castors, les martres, les loutres, les siffleux, les rats-musquets, les visons, les pékans, et les puants. Il ne manque pas non plus dans le fleuve St. Laurent de divers animaux aquatiques et poissons de différentes espèces : comme les loups-marins qui ont une très belle peau, quoique grossière, laquelle sert à plusieurs usages, la vache-marine dont le cuir est d'une forte épaisseur, il sert à faire des harnais, et leur chair est bonne pour en tirer de l'huile, les marsouins sont aussi bons pour en faire de l'huile de poisson, il y a aussi du bon poisson à manger, comme l'anguille, le saumon, l'esturgeon, et plusieurs d'autres espèces.

L'on ne sera pas surpris de ce que j'ai traité du Canada plus au long que les autres provinces ; c'est parce que j'y ai resté passé deux ans et demi,

il est bien certain que s'il y avait eu d'autres pays habités des chrétiens dans la partie du nord que je n'aurais pas resté si longtemps en Canada. Comme en ce temps-là les altercations de l'Angleterre avec les Bostonois, devenaient assez sérieuses pour cette contrée-là, ce qui me fit prendre le parti de quitter Québec pour revenir dans notre continent.

CHAPITRE XXIV.

Qui contient mon second passage de la mer lorsque je revins en Europe ; avec quelques observations sur la marine.

Alors je m'empressais fort de trouver un vaisseau pour m'embarquer, et le jeudi 15 Juin 1775 j'entrais à bord d'un brig nommé le Hannah, commandé par le capitaine Lowe, Anglais de nation, avec lequel je convins de lui donner 20 piastres seulement pour mon passage de Québec à Cadix, et le 17 Juin nous avons mis à la voile, le lendemain 18 nous mouillâmes l'ancre aux Pèlerins, qui est à 28 lieues de Québec, parce que nous eûmes un temps calme afin de ne pas rétrograder par la marée qui repousse le courant du fleuve St. Laurent, c'est là où nous avons vu de grands poissons, nommés en anglais porpoix, ou en français marsouins, lesquels pêchaient pour prendre les petits poissons qui leur servent de nourriture, ils s'élevaient au-dessus de la superficie de l'eau en montrant leur dos blanc qui ressemble assez à ce-

lui d'un cochon ordinaire, sinon qu'il n'a point de poil, sa chair n'est bonne qu'à faire de l'huile, en bas de Québec ils tendent des pêches pour le prendre. Le lundi 19 Juin nous arrivâmes au Biq qui est à lieues de Québec, c'est jusque-là que notre pilote nous conduisit, car depuis le Biq jusqu'à l'embouchure du fleuve, il n'y a plus de danger d'échouer : après avoir environ fait 200 lieues, nous entrâmes en mer. Je remarquai un jour avant que d'entrer à l'embouchure, un jet de fumée comme si c'eût été un coup de fusil tiré en l'air, le capitaine me dit que c'était une baleine qui jetait de l'eau par les ouïes.

Le bâtiment dans lequel je m'étais embarqué pour ce dernier passage était fort petit, puisqu'il n'avait que 68 pieds anglais de long de la poupe à la proue, 16 pieds de large de tribord à bâbord, et 16 pieds de profondeur du tillac au fond de cale, un des câbles d'ancre n'était pas tout à fait aussi gros que le mollet de ma jambe, et avait coûté 80 guinées d'achat, il s'en manquait de beaucoup qu'il n'égalât en grandeur celui dans lequel je m'étais embarqué pour Philadelphie, il n'y avait aussi que 8 personnes d'équipage. La dépense pour l'entretien d'un vaisseau est très considérable, premièrement pour les câbles et cordages qu'il faut changer tous les 3 ou 4 ans en y mettant des

neufs, et les vieux les matelots les décordent pour en faire de petites cordes et des ouvrages nattés, qu'ils posent entre les cordages qui ont quelque frottement pour éviter qu'ils s'usent ; les neuves voiles qu'il faut acheter de temps en temps sont encore une autre dépense, les mâts, les huniers, les vergues, le beaupré, le baume qu'il faut aussi remplacer, est encore une chose qui cause des frais, de même que la térébenthine et le goudron qu'on se sert pour calfater, quand on donne le radoub au vaisseau. D'ailleurs quel argent ne faut-il pas pour acheter les vivres qu'il faut pendant toute l'année pour huit, dix ou douze personnes, et le salaire qu'on leur paie également en n'étant pas occupés tout comme lorsqu'ils le sont ? Le prix qu'il faut donner au pilote pour conduire le bâtiment dans les rivières où on échouerait sans lui, le nôtre demanda passé 40 écus pour deux jours qu'il fut avec nous, il me dit qu'on le payait même jusqu'à 55 ou soixante écus pour son lamanage d'un grand navire, mais ils sont sujets à quelque indemnité au cas de naufrage, si la faute vient de l'ignorance du pilote ; les ordonnances et coutumes de chaque amirauté sont différentes à ce sujet selon les pays où l'on est. D'ailleurs un vaisseau a un capitaine qui dirige la course par ses calculs selon les principes de trigonométrie, et qui commande la ma-

nœuvre, le second ou le mate tient la place du capitaine en son absence, soit à terre ou en mer, le premier des matelots a commandement sur les autres ; tandis que la moitié de l'équipage dort, l'autre moitié veille à la manœuvre, où il y en a toujours un au gouvernail, le tout conduit par le capitaine ou par son second, et quand cette partie des matelots a resté 4 heures à faire le quart sur le tillac, un d'eux sonne la cloche et frappe du pied en appelant ceux qui dorment en bas, qui viennent reprendre la place aux autres en se changeant alternativement toutes les quatre heures tant du jour que de la nuit. Le tout s'y fait avec beaucoup d'ordre et de subordination, s'il y en a quelqu'un qui veulent murmurer, le capitaine les soumet à coups de bâton à son obéissance ; la malpropreté y est commune parmi les matelots surtout pour le manger, c'est rarement qu'ils lavent leurs écuelles de bois, quoique la crasse en ôte une partie du vide, ils font bouillir leur viande sans la laver, en mettant dans leur marmite un rouleau de pâte qu'ils appellent puding, lequel est enveloppé d'un morceau de voile qu'ils cousent, et font cuire le tout dans de l'eau de la mer, qui est extraordinairement salée, l'eau douce qu'on embarque sert à boire et à faire la cuisine du capitaine dans la cambuse où on a soin d'y faire tenir les marmites,

afin qu'elles ne se renversent par les basculades du vaisseau, mais cette eau douce devient puante, ce qui n'empêche pas qu'on ne se croie encore heureux d'en avoir seulement assez. Le pain qu'on mange, c'est le biscuit que la langue latine appelle bien à propos *panis nauticus* pour le distinguer du pain ordinaire, et nous devrions en notre langue suivre cette étymologie, parce que plusieurs qui ne connaissent pas les usages reçus sur mer, pourraient confondre ce biscuit avec celui des pâtisseries, c'est une sorte de pain plat et mince d'une figure ronde, lequel est fort dur et se brise à coups de poing, ou bien si on veut l'amollir on le fait imbiber dans de l'eau ; chaque jour de la semaine est marqué pour telle sorte de vivre qu'on doit manger, un jour ce sera du bœuf, en un autre ce sera du lard, ou des pois, du riz, de la morue, quand les matelots prennent leurs repas, ils s'asseyent sur leurs coffres ou par terre, en mangeant avec avidité en tenant leur viande en leurs mains sans se servir de fourchette, pour suppléer aux cuillères de table, ils se servent quelquefois de la cuillère à pot, ils ne lavent pas leurs mains avant de manger, quoiqu'elles soient toujours remplies de goudron ou de brai : ils ne manquent pas non plus de boire assez souvent jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus de rhum ; quant à leurs discours ils ne sont pas

mieux réglés, ils jurent continuellement, et se permettent toutes fortes d'obscénités. Ils sont d'ailleurs assez laborieux et accoutumés à la fatigue, car ils sont obligés de rester aux injures du temps, où ils essuient le froid, le vent, la pluie, et la tempête, et ils n'ont pour leur salaire que 6 à 7 couronnes par mois.

Les instruments pour la navigation sont la boussole divisée en 32 vents sur une feuille de carton garnie de fer ou d'acier aimanté, qui par son attraction aux deux pôles marque toujours juste les vents, ce qui leur sert à diriger la route de leur vaisseau. Le quadrant comme les Anglais l'appellent en leur langue, c'est un instrument avec lequel on voit l'heure du midi par l'angle de réflexion qui est égal à celui de son incidence et à l'endroit où le soleil est réfléchi, son image paraît être à fleur d'eau, s'il est midi. Il y a une alidade qui se meut sur un quart de cercle gradué de degrés sur lequel on voit à quelle latitude méridionale ou septentrionale on est : avec cette sorte d'astrolabe on sait donc si on doit diriger sa route plus au sud ou au nord selon l'endroit où l'on veut aller. Le log est une autre petite machine fort simple, c'est un morceau de bois attaché à une petite corde qu'on jette en la mer dans le moment qu'on tourne une horloge de sable de 28 secondes, et dans l'instant

que l'horloge de sable finit de couler, on arrête la corde, et l'on voit combien il s'en est dévidé de brasses, et par-là on calcule combien le bâtiment fait de milles par heure. Ce qui m'a paru être assez surprenant, c'est le grand nombre de cordages qui ont chacun leur nom, et qui sont connus des matelots qui les halent pendant la nuit comme dans le jour. Entr'autre on voit de certains usages sur les bâtiments qui paraissent étrangers aux novices, comme de graisser les mâts pour nourrir le bois, frotter les manœuvres avec du brai, afin que l'eau ne les gâte, de même que les échelles de cordes, mouiller le tillac en y versant de l'eau de la mer afin qu'il ne s'ébarrouisse ; si le capitaine a quelque peu de linge à faire laver, son marmiton le bout à gros bouillons, ce qui est une bonne coutume pour bien dégrasser ce qu'on lave, cela est commun parmi les Anglais, non seulement sur mer mais aussi à terre, selon que je l'ai remarqué à plusieurs femmes.

Comme je n'avais point d'occupation à notre bord, je passais mon temps à faire diverses observations lorsqu'un objet nouveau m'en offrait l'occasion : tantôt je jetais mes yeux sur des oiseaux aquatiques qui volent en l'air en se reposant sur les ondes : en d'autres moments j'apercevais des chiens-marins. Vers les environs des bancs de

Terre-Neuve, nous avons eu les vents contraires avec des houles, comme un bâtiment se trouve ordinairement en cette situation-là, ce qui fut pour moi un nouveau spectacle. Dans la suite nous avons eu les vents plus favorables, tantôt en poupe et en largue, ce qui nous fit mettre les voiles de fortune. Le plus de chemin que notre brig ait fait, ça a été 7 milles par heure, ce qui est 2 lieues et un tiers ; mais il n'était pas un des meilleurs voiliers. Les gens de notre vaisseau m'ont dit qu'au plus vite qu'on pût naviguer, c'était 3 lieues et demie ou 4 par heure en ayant lest. Nous passâmes l'Île St. Paul, le Cap-Breton à notre droite, en ayant la Terre-Neuve à notre gauche, je vis bien cette dernière île, mais je ne pus pas découvrir les deux premières, parce que le temps était couvert, ce fut auprès de ces endroits ici que nous eûmes calme sans avoir de vent, la mer se trouvait alors plus agitée que quand il vente médiocrement fort, apparemment que c'est à cause que le vent par son souffle tient la superficie des eaux en respect, et les empêche de s'élever par ondes, selon ce qu'il m'a paru. En passant plus loin nous avons traversé sur le banc-Verd, de là nous passâmes le Grand-banc appelé de même en anglais, qui est un autre endroit de la mer où l'on trouve fond, nous y étions dans un temps calme et sans vagues cette

fois-là, en 2 heures quatre de nos matelots y ont pris passé cent morues avec des hameçons qu'ils avalaient au fond, en les retirant lorsqu'il y avait une morue, quand on l'apercevait, elle paraissait être d'une très belle couleur verte, c'est l'eau de la mer qui les fait paraître de même, comme aussi plusieurs autres choses qu'on y jette à une certaine profondeur, la nuit on voit communément dans l'eau comme de brillantes étoiles à côté du vaisseau, lorsqu'il navigue. Comme nous n'avions pas assez de sel pour saler notre morue, je m'inventais de prendre de l'eau de la mer, après que je l'eus bouilli, je vins à bout d'en faire du sel fort bon, mais en petite quantité.

Il nous arriva rien de singulier d'ici jusqu'au 23 Juillet que nous commençâmes à voir l'atterrage du Portugal semblable à un fort petit nuage presque imperceptible entre l'eau et le ciel, notre capitaine nous le prédit le jour auparavant, ce qui fut un grand sujet de joie pour moi, lorsqu'on a été un bout de temps sur l'eau on s'empresse de revoir la terre, pour cet effet je montais à la hune pour mieux découvrir, mais je n'y voyais si peu que je ne pouvais pas m'en assurer, sinon sur la parole de Mr. Lowe ou sur celle de son second nommé Scott qui me l'assura, nous aperçûmes premièrement le cap St. Vincent que nous laissions à notre gauche,

le lendemain nous côtoyâmes une partie du royaume de Portugal que nous avons à bâbord, nous passâmes devant le Mont-Gigo qui est une montagne du Portugal. Le 24 Juillet nous eûmes une attaque d'une frégate espagnole, après avoir tiré un coup de canon contre nous et contre le brig du capitaine William qui nous a tenu compagnie tout le long de notre passage en mer, nous ne nous dérangeâmes pas, un peu de temps après le même vaisseau nous lâcha un autre coup avec un boulet dont on l'aperçut sur les ondes, en même temps il se détourna de sa route en changeant ses voiles pour gagner sur nous, ce qui nous fit prendre le parti d'abaisser les nôtres et de l'attendre pour savoir ce qu'il prétendait, les uns de notre équipage disaient que c'était un bâtiment turc, d'autres pensaient autrement, quand le capitaine de ce vaisseau fut à notre bord, il demanda pourquoi nous n'avions pas arboré le pavillon d'où venait le nôtre, où nous allions, il demanda à voir le journal de la course que nous avons faite, et les papiers que doit avoir un capitaine d'un vaisseau marchand, après quelques autres raisons il s'en retourna à sa frégate, et le lendemain 25 Juillet entre 9 à 10 heures du matin nous avons mouillé à la rade de Cadix qui est une baie formée par la mer, mais les vaisseaux ne peuvent pas approcher

la ville pour décharger ou charger leur cargaison parce qu'il n'y a pas suffisamment d'eau pour arriver aux quais, d'autant qu'il n'y a pas de flux et reflux. Trois ou 4 heures après que nous eûmes mouillé l'ancre, les ordres vinrent du marchand que nous devons aller à Barcelone pour y décharger notre blé, car c'était là notre cargaison, personne ne put aller à terre, ni le capitaine pour ses affaires particulières, on refusa même à la barrière un petit paquet de lettres qui venait de notre brig, parce que nous n'avions pas encore eu pratique, qui veut dire liberté de descendre à terre, et d'avoir communication avec le monde, on nous apporta un imprimé en langue anglaise qui contenait quinze articles à observer pour un vaisseau anglais qui va décharger en ce port de mer, selon le traité qui a été contracté entre l'Angleterre et l'Espagne au sujet du commerce. Quand j'eus lu cet avis, je me trouvai tout chagrin ; l'article qui me toucha le plus au cœur, c'est qu'un capitaine même ne peut pas sortir hors de la ville plus de 5 piastres une fois par jour, car s'il s'en trouvait une de plus, ledit argent serait confisqué sans réplique, et si au cas de résistance serait pris et traité selon toutes les rigueurs de la loi de ce pays, tout comme si c'était un sujet espagnol : dans un autre article, ne point porter de couteau pointu sous peine de

prison, parce qu'en ce pays il arrive fréquemment des meurtres commis à coup de couteau, la défense d'en avoir sur soi est un effet de sagesse de la police qui prévient les accidents sinistres qui en résulteraient. En un autre paragraphe il était défendu de conduire à terre la moindre quantité de tabac étranger, de cartes, de cire à cacheter et de savon etc. En examinant ce que je venais de lire qui me chagrina, parce que je connus par là qu'il y avait bien des mesures à prendre pour entrer et sortir de cette ville : le marchand qui avait part à notre brig nous cria de partir, le Sr. Lowe lui dit qu'il voulait me mettre à terre, mais le marchand ne l'écouta pas seulement, de sorte que j'ai vu Cadix sans y entrer. C'est un fort beau port de mer pour la vue de la façade y ayant un phare pour éclairer les vaisseaux qui y viennent mouiller la nuit : cette ville est située sur le bord de l'océan Atlantique elle est dans une presque île d'Espagne environ mille deux cents lieues de Québec, c'était là que je devais débarquer et j'aurais pu en quelque façon obliger notre capitaine d'attendre que nous eussions eu pratique pour me débarquer mais je fus bien aise d'aller ailleurs, où il n'y aurait pas eu autant de formalités à garder, mais crainte qu'on me fit payer un second passage de Cadix à Barcelone je dissimulai ma joie, en contrefaisant le

mécontent, je me servis de ce prétexte, qu'il était bien disgracieux pour moi de ce qu'après avoir payé d'avance pour me conduire à Cadix on me menait deux cents lieues plus loin qu'où on me devait mettre à terre ; nonobstant cela le capitaine me dit que je travaillais à la manœuvre je fus encore bien aise de sa proposition quoique je ne le témoignai pas. De sorte que nous levâmes l'ancre pour aller à Barcelone, et le jour suivant 26 Juillet nous commençâmes de voir à notre droite les côtes et montagnes d'Afrique, en voyant à notre gauche l'Espagne, nous passâmes devant une autre ville de ce royaume nommée Ternif par les Anglais, un peu plus loin nous passâmes le Détroit de Gibraltar où nous avons approché de fort près la Barbarie à notre droite d'où nous avons vu le fort de Gibraltar à notre gauche, qui est situé au pied d'un grand rocher dans l'Andalousie en Espagne ; lequel appartient aux Anglais. Le Détroit de Gibraltar est si petit qu'il ne paraît pas avoir au-delà d'une bonne demi lieue de large. Les côtes tant de l'Espagne que de la Barbarie y sont fort montagneuses, tandis que les côtes du Portugal sont assez unies. D'ailleurs ce qu'il y a encore à remarquer sur ce Détroit c'est son courant de l'ouest en allant à l'est comme si c'était une rivière, aussitôt qu'on l'a passé on entre dans la mer Médi-

terranée qui commence à s'élargir, c'est là que nous avons perdu de vue les montagnes de Barbarie. Le 29 Juillet nous avons passé devant Carthagène mais nous ne l'avons point vu, c'est un port de mer d'Espagne sur le bord de la Méditerranée, comme nous étions loin des côtes nous n'avons vu que les montagnes entre lesquelles il est, d'où nous avons entendu tirer les canons. Le 2 Août 1775 nous avons mouillé l'ancre dans le moule de Barcelone, le spy-boat nous vint un peu au devant et nous demanda d'où nous venions, après son rapport il vint derechef avec son bateau en nous présentant une sorte de pinces emmanchées d'une longue perche où notre capitaine y fit tenir les écrits et passeports qu'un navigateur doit avoir, et ledit bateau s'en retourna avec lesdits écrits pour avoir pratique car auparavant il n'est pas seulement permis d'aller à bord d'aucun autre bâtiment et aucune personne ne vient à bord du vôtre n'y même permis de les y recevoir : c'est une fort bonne police pour éviter la communication de la peste au cas qu'elle fût dans un vaisseau. Le soir étant venu, un docteur avec quelques autres messieurs vinrent à notre bord, après nous avoir tâté le pouls à tous il nous dit que nous pouvions aller à terre. Le 3 Août je fus me promener à Barcelone qui est une ville assez jolie et grande située sur le

bord de la mer Méditerranée dans la province de Catalogne en Espagne, on y parle catalan qui est une sorte de langage qui n'est ni langue française ni espagnole. Il y a sur le bord du moule un phare ou light-house comme les Anglais l'appellent : c'est une tour carrée au haut de laquelle il y a des lampions pour éclairer les vaisseaux qui y viennent la nuit, la ville a un château fort qui la commande avec une citadelle, un rempart et des fortifications ; à un étranger on l'empêche de voir de certaines fortifications qu'il y a, et on arrêterait une personne qui en se promenant sur le rempart aurait un papier dans les mains : quand on entre en la ville en venant du port on vous fait entrer par une porte et vous sortez par une autre qui est à côté de la première. Les dimanches toutes les boutiques y sont ouvertes et le marché aussi, c'est un jour pour vendre et acheter tout comme un autre jour : les hommes et femmes y ont une sorte de bonnet qui a une queue, les hommes mettent leur chapeau dessus en été comme en hiver en ayant un manteau de drap qui a le plus souvent des manches ils le portent sur leur dos sans le mettre à leurs bras, c'est l'habillement du bourgeois. Après que je fus débarqué je me rendis à la Douane pour faire examiner si ce que j'avais devait payer des droits. Pendant quelques jours que je fus dans

cette ville je fis connaissance avec quelqu'un de notre religion, ils me dirent qu'à cause de l'inquisition on devait bien être sur ses gardes et ne se pas faire connaître pour protestant ; comme j'ai toujours détesté la dissimulation en matière de foi je préfèrai de quitter cette ville que d'y rester en y vivant par l'industrie d'une politique frauduleuse, ce qui n'est pas le fait d'un homme de probité. Je ne parlerai pas ici du tribunal de l'inquisition et de ses rigueurs, ceux de mes lecteurs qui souhaiteront d'en prendre connaissance je leur indique *Fra Paolo, traité de l'inquisition*, le *Polybe de Mr. Folard et l'inquisition de Goa*, dans ces trois livres ils trouveront suffisamment ce qui les instruira des cruautés inouïes que ce tribunal exerçait autrefois : j'en ai même remarqué des vestiges en faisant le tour d'une église de Barcelone où je voyais des inscriptions de ceux qui avaient subi la mort pour la religion. Mais aujourd'hui on y est pas si gêné. Dans cette ville il y a plusieurs protestants anglais à ce qu'on m'a dit, ce qui ne m'excita pourtant pas à y rester. Je me rendis chez le consul français qui me renvoya au vice-consul anglais pour avoir deux mots en écrit de sa part pour certifier mon embarquement à Québec et en même temps que j'avais payé mon partage au capitaine, de là je fus au palais pour avoir un passe-

port : on m'y en donna un imprimé en langue espagnole après que j'eus fait voir ceux que j'avais déjà auparavant lesquels m'avaient été donnés dans les différents pays où j'avais voyagé. Et avant que de sortir de la ville, j'eus soin de coudre mon argent dans mes habits, quoique ce ne fût pas en Espagne que je l'avais gagné, parce qu'il n'est pas permis d'en porter hors du lieu au-delà d'une certaine somme, sous peine de confiscation avec un châtiment infligé au contrevenant. Ceux qui trafiquent, sortent leur argent par lettres de change, ce qui est une chose permise parmi cette nation comme ailleurs.

CHAPITRE XXV.

Mon départ de Barcelone pour rentrer en France, les villes que je passais en traversant la Catalogne, le Roussillon, le Languedoc, le Dauphiné, le Lyonnais, la Bresse, et la Franche-Comté. Enfin mon retour au pays.

Le 7 Août 1775 je quittai Barcelone pour passer en France, arrivant à Mataró, ville de la Catalogne en Espagne à 6 lieues de la capitale de cette province : je ne rapporterai pas les noms de plusieurs beaux villages que j'ai passés en ce pays-là qui ressemblent assez à des petites villes. Quand je fus à Calaille, je profitai d'une voiture qui faisait la même route qui me conduisit à Perpignan pour le prix de 7 piécettes d'Espagne pour faire environ 30 lieues de chemin. J'ai trouvé cette route assez agréable, on voit le bord de la Méditerranée à sa droite les coteaux garnis de vignes, à sa gauche où il y a des arbres fruitiers, tels sont les pommiers, poiriers, figuiers, orangers, limoniers, oliviers, etc. Le pain y est cher, parce qu'il n'y croît pas beau-

coup de blé, on y trouve assez souvent des maisons de campagne qui ont une tour. Les forts y sont assez fréquents. Voici ce que je remarquai aussi : auprès des maisons il y a une sorte de citerne où un cheval en faisant tourner une roue, mouvait circulairement une chaîne qui était garnie de pots de terre qui, en tournant au bas de la citerne, s'emplissent successivement les uns après les autres et se vidaient au haut, d'où l'eau était conduite dans un réservoir muré, cette machine a quelque ressemblance à celle qui est dans le jardin royal de Londres, sinon que celle dont il est maintenant question, est moins compliquée et qu'elle fait sa fonction par le travail d'un cheval qu'on y attelle. Pour revenir à ma route, elle ne fut pas toujours aussi amusante comme je l'ai représenté tout à l'heure, car nous nous éloignâmes de la mer en gagnant dans les montagnes qui en des endroits ne produisent que des bruyères où nous avons rencontré des personnes armées pour rendre la route sûre, parce que dans ce temps-là il y avait des voleurs répandus dans la province, on en avait déjà pendu huit à Barcelone, où on voyait la tête du chef de la bande renfermée dans des cercles de fer à la potence, et le reste de son corps fut haché par quartiers, quoiqu'il y eût ceux-là de détruits, ils ne l'étaient pas tous, parce qu'on disait

que leur bande était de 30 voleurs et meurtriers. Nous ne fûmes pas longtemps dans ces endroits inhabités, car nous passâmes dans des vallons où on y cultivait la terre. Il m'a paru que les Catalans étaient assez gracieux et honnêtes gens, les femmes dans les villages y font presque toutes de la dentelle ; en passant dans les rues, je jetais les yeux sur les jeunes filles en leur disant quelques plaisanteries en français d'un air doux, ce qui ne leur déplaisait pas, car elles riaient en me répondant en catalan. Je n'ai pas resté assez longtemps dans cette contrée pour y faire d'autres observations. Je continuais ma route à Gironne qui est une petite ville fortifiée, elle est aussi dans la Catalogne en Espagne à 10 lieues de Calaille, de là je passai à Figueres qui est encore une petite ville de la même province, elle est un peu plus grande que la précédente, et elle en est à 7 lieues. La Jonquière est un petit bourg qui est le dernier endroit de l'Espagne à 4 lieues de Figueres ; à une lieue en deçà nous entrâmes dans le Roussillon, où nous avons trouvé les limites qui séparent le royaume d'Espagne de celui de France où nous laissâmes à notre gauche le fort de Bellegarde qui est au haut d'une montagne, en passant par là nous avons traversé les Pyrénées qui sont de hautes montagnes où il y en a qui ont de la neige pendant toute

l'année, et le 11 Août j'ai entré dans Perpignan grande ville médiocrement belle, elle est fortifiée, les rues y sont étroites comme dans la plupart des villes de la Catalogne, elle est la capitale du Roussillon, située à quatre lieues et demie de la Jonquièrre, et environ à 35 lieues de Barcelone. Après avoir séjourné dix jours, je quittai cette ville en me munissant d'un nouveau passeport, quand je fus à 4 lieues de Perpignan, trois employés m'arrêtèrent en mon chemin pour visiter ce que j'avais dans mon havresac, ils se saisirent de quelques effets, je leur dis bien qu'on ne devait fouiller personne sur le chemin ; nous nous rendîmes donc au bureau du village où ils furent obligés de me restituer ce qu'ils m'avaient pris : de là je continuais mon voyage, arrivant à Narbone, ville du Languedoc assez grande et belle, mais les rues fort étroites, étant à 10 lieues de Perpignan ; Béziers est une autre ville de la même province élevée sur une hauteur, elle est à peu près comme la dernière que nous venons de parler, tant pour sa grandeur que pour la construction de ses édifices, elle en est à 4 lieues. Pessenace autre ville du Languedoc moins considérable que les précédentes, située à quatre lieues de la dernière ; de là je me rendis à Montpellier qui est à 8 lieues de Pessenace, elle est aussi dans la même province, c'est une des belles

villes de France ; d'un côté à une certaine distance, elle paraît presque en toute son étendue, à cause que son assiette fait un amphithéâtre fort joli à la vue : la place qu'ils appellent le Pérou est fort belle, où il y a un cheval de bronze, une cascade, deux jets d'eau, et une merveilleuse rangée d'arcades pour amener l'eau dans la ville, plusieurs beaux morceaux en sculpture se voient dans la même place qui a été élevée à force d'y amener des terres et graviers pour l'hausser où il convenait pour l'aplanir. Cette ville est une des plus fameuses pour la médecine ; et les États s'y tiennent.

Le dimanche 27 Août je fus voir le combat des animaux. Les chiens dogues après s'être battus, on leur donna un peccata, ensuite on leur amena un ours assez chétif qu'on enchaîna à une barre de fer, mais il était libre de tourner tout autour, lequel était attaqué de quatre chiens qui le terrassèrent en le mordant à diverses parties de son corps, l'ours se trouvait si fatigué qu'il ne pouvait plus se tenir, on amena aussi un gros taureau qu'on attachait à la place de l'ours, les chiens l'attaquèrent aussi, en les y excitant le taureau se défendit vaillamment des pieds de derrière, et encore mieux de ses cornes avec lesquelles il jetait les chiens en l'air d'une assez bonne hauteur jusqu'à 3 ou 4 de suite, le combat des chiens contre le taureau fut pour

moi ce qui me divertit le mieux. On amena aussi un lion qui n'avait point encore combattu, les chiens eurent cependant quelque appréhension en voyant cet animal qui leur était inconnu, après qu'ils eurent donné plusieurs tours auprès de cet animal qui paraissait redoutable par ses affreux rugissements, ils l'attaquèrent aussi, mais plus vivement qu'il ne se défendit, car il se servit plus de ses pattes que de ses dents. Ce spectacle finit par un petit feu d'artifice, où il y avait une corde au bout de laquelle un des chiens s'y pendit, en se laissant traîner à l'air par une poulie, et y resta jusqu'à ce que les flammes fussent finies. En étant à Montpellier voici ce que j'y vis encore, et qui peut ici trouver sa place.

Le jeudi 31 Août je fus voir en une maison de la grande rue, la ménagerie d'un étranger qui faisait voir une sorte de gros mouton qu'il nommait le ruban de la Chine, un gros singe qu'il faisait passer sous le nom de satyre, mais il était bien différent de ceux que les poètes nous parlent dans leurs contes mythologiques. Deux grands oiseaux de l'Île de Cithère, le porc-épic qui est un animal à 4 pieds, bas et trapu ; de la tête jusques derrière le cou, il a du poil, mais tout son dos est couvert de pointes d'environ un pied de long, elles sont noires et blanches, il les choque les unes contre les autres

quand il est fâché en les faisant hérissier en l'air ; mais ce que j'ai vu de plus surprenant en ce spectacle, c'est un mouton du grand-mogol qui a 4 cornes à la tête, lequel répondait avec son pied à plus de 12 ou 15 questions qu'on lui demandait : en lui jetant des dés par terre, il comptait les points à coups de pied, on lui demandait le nombre des spectateurs, il donnait juste autant de coups qu'il y en avait, on lui jetait un écu par terre en lui demandant combien de livres il valait, il répondait également bien à cette question de même qu'à plusieurs autres, il comptait les heures et minutes en lui montrant une montre ; celui qui l'avait appris, m'a assuré qu'auparavant il était aussi stupide qu'un autre animal, il m'a dit avoir montré les mêmes choses à un cheval qui y avait également bien réussi en deux mois de temps. J'y vis aussi un coq qui avait deux cornes véritables à la tête au lieu de crête. La représentation finissait par plusieurs tours de tambour assez jolis.

Mais je n'ai rien vu de si comique à Montpellier qu'un bal qui se donna sur la rue au son de deux instruments et à une petite distance de là une femme qui travaillait du savetier ; mais l'ouvrage ordinaire des créatures de cette ville, c'est la broderie. Tout le monde m'y a paru assez laborieux, chacun s'y occupe en son genre de vie à l'exception

de ceux qui ont de fortes rentes pour vivre à leur aise : quoique cette ville soit riche, il y est aussi difficile d'y gagner de l'argent comme ailleurs.

Alors je me présentai au nommé Mr. de Ratte, secrétaire de l'académie pour lui proposer quelques pièces mécaniques tendant à l'utilité du public, pour en parler à ceux de cette société, mais il me fit entendre que pour toute récompense, si mes machines étaient de nouvelles découvertes, qu'il en serait fait mention dans les mémoires de leur académie en recevant des louanges de ceux qui la composent ; mais ce n'était pas là ce qui me pouvait satisfaire. Après avoir resté huit jours en cette ville, je partis pour Lion en profitant de l'occasion du coche, quoique je fus accoutumé de faire mes voyages à pied, je préférais d'aller en voiture, puisque mon argent me le permettait : en étant en route j'ai toujours suivi exactement le proverbe qui dit : gouverne ta bouche suivant ta bourse, en de certaines rencontres je me réglais à tant de sous par jour pour ma dépense, et tant de lieues de chemin que je devais faire, et par là je connaissais déjà les frais d'un voyage avant que de l'avoir fait : sans cette prévoyance je n'aurais pas vu autant de pays. Je devais agir de même, puisque j'ai toujours fait mes voyages sans être au service d'un souverain, ni à celui de personne, à

plus forte raison puisque je ne faisais point venir d'argent de mes parents, quoiqu'ils m'en offraient par lettre de change. De Montpellier je passais à Lunel, petite ville du Languedoc qui n'en est qu'à 4 lieues, ensuite à Nîmes, ville médiocre dans la même contrée à 4 lieues de Lunel, au St. Esprit qui est une petite ville sur le Rhône, où il y a une citadelle, cette ville est la dernière du Languedoc, située à dix lieues et demie de la précédente. Aussitôt que j'eus passé le pont de cette ville, j'entrai dans le comté d'Avignon, de là j'arrivais à Montélimar, première ville qu'on trouve dans le Dauphiné en y entrant de ce côté-là ; elle est petite et peu considérable à 5 lieues de la dernière. Valence jolie ville du Dauphiné médiocrement grande à 7 lieues de Montélimar, à 12 de celle-ci je trouvais Vienne qui est une assez grande et belle ville dans la même province, elle est sur le bord du Rhône et sur la petite rivière de Gere qui s'y joint, elle a la réputation d'être fort ancienne en y passant un marchand de cet endroit me dit avoir lu qu'elle avait été bâtie 300 ans avant la fondation de Rome, autrefois elle était considérablement plus grande qu'elle n'est aujourd'hui : dans un champ éloigné de la ville on y voit encore une tour carrée qu'on me dit avoir été le poids de roi qui en était le centre. Lion est à cinq lieues de Vienne qu'on

compte ordinairement être à 50 de Montpellier, elle est la capitale du Lionais, située sur le Rhône et la Saône, c'est la plus grande et belle ville de France après Paris, elle est fort riche et marchande, on y travaille en soie, en galons, en draps d'or et d'argent, on y bourgeonne la ratine dans des maisons bâties sur une sorte de bateau qui y sert de fondement et elles sont enchaînées afin que la rivière ne les entraîne, le courant en faisant tourner une roue à l'eau fait jouer les machines qui bourgeonnent par le frottement d'une planche garnie d'un crépi de sable qui y est tenu par quelque ciment ou mastic, et la pointe de chaque grain de sable s'enfonce dans l'étoffe par son mouvement et les intervalles qui sont entre, est ce qui forme les bourgeons : en même temps il y a un coude qui fait tout à la fois la fonction d'un levier du premier et du second genre, mû par une manivelle qui met en jeu deux pièces qui poussent alternativement sur un rochet pour rouler sur le cylindre de peu à peu la ratine qui se bourgeonne : ce qui m'a plu à cette machine, c'est que le mouvement du levier qui est isochrone, parce qu'il fait sa fonction en se haussant comme en se baissant avec une résistance égale, on pourrait aussi à l'égard d'autres machines observer la même chose.

Je fus aussi à la cathédrale de St. Jean pour y voir la fameuse horloge qui est au bas de l'église, j'attendis qu'elle sonna pour voir ses fonctions. Son extérieur est un petit bâtiment carré en forme de tour terminée par un petit dôme au-dessus duquel il y a un coq qui bat trois fois des ailes, et chante deux fois d'une manière qui imite assez bien le naturel, cela est suivi des figures qui sonnent l'heure, sur un timbre, un ange ouvre une petite porte, et se présente devant la Ste. Vierge qui est à genoux pour lui annoncer qu'elle ferait la mère du Sauveur, et l'ange se retire en fermant la porte où il s'était présenté ; on y voit aussi une grande roue où sont marquées tout autour les années qui se suivent, et la date de 1775 paraissait presque de trois quarts dehors à l'ouverture où elle voulait paraître à découvert à la fin de l'année, de plus il y a le soleil qui tourne avec l'aiguille qui le mène, et le cadran est marqué de douze chiffres en la demie circonférence pour le jour, et douze autres pour la nuit, afin de former les 24 heures dans un tour de cadran, la lune y marque les jours de son âge sur son orbite qui est gradué en chiffres, y ayant aussi les épactes, la lettre dominicale ou cycle solaire avec d'autres supputations chronologiques.

Avant de quitter cette ville j'eus l'honneur d'entrer en conférence avec divers membres de l'académie des sciences, je leur proposais de construire une horloge qu'une roue ne donnerait qu'un tour dans 100000 ans, en supposant que les métaux ne s'usassent point, de laquelle j'en aurais tiré des conséquences pour prouver que la matière peut être divisible à l'infini par une claire démonstration, non d'une façon à tomber sur les sens, mais d'une manière concevable à notre jugement. Entr'autre je leur offrais de construire des machines pour enlever un poids de plusieurs millions par le secours d'un seul homme, mais ceci n'est pas directement de mon crû. La troisième chose que je proposais à ces messieurs c'était de mettre en exécution le moyen connu de faire monter les bateaux contre le courant du Rhône sans se servir de chevaux. Les expériences que j'ai répétées à différentes fois sur ce que je viens d'avancer, m'en assuraient la réussite. Mais ils me firent entendre qu'on ne donnait pas de grands prix à Lion, ce qui fut cause que je ne m'arrêtai pas plus longtemps en cette ville, de là je passais à Bourg, ville de la Bresse à 12 lieues de la précédente, elle est médiocrement grande et belle. St. Amour, petite ville de la Franche-Comté moins considérable que Bourg, et elle en est à cinq lieues. Je continuais ma route

à Lion-le-Saunier, ville aussi en Franche-Comté à 6 lieues de la dernière, elle est petite et peu considérable, auprès il y a les salines où l'on fait le sel en la manière suivante selon que je l'ai observé. Ceux qui y travaillaient me firent voir que l'eau d'une source salée est élevée au haut d'un long bâtiment par des pompes qui vont par le moyen d'une roue garnie d'aubes mue par le cours d'un ruisseau, et cette eau salée, après avoir été élevée au-dessus dudit bâtiment, elle coule goutte à goutte au travers de deux longues rangées d'épines, où l'eau douce mêlée avec la salée s'évapore à l'air, et l'eau salée étant plus pesante tombe en bas dans un bassin, d'où elle est repompée pour remonter à un autre endroit pour encore passer petit à petit au travers d'une autre rangée d'épines, afin d'encore mieux se fortifier, après avoir ainsi passé plusieurs fois, l'eau légère s'exhale, ce qui rend l'autre d'autant plus salée, elle est conduite par des tuyaux en un endroit pour entrer dans les chaudières, une desquelles est aussi grande qu'une chambre eu sa largeur ; mais peu profonde, elles sont carrées et formées de plusieurs feuilles de fer clouées ensemble, après que cette eau a bouilli, elle se convertit en sel par évaporation. De là je me rendis à Pontarlier, petite jolie ville qui est aussi en Franche-

Comté à quatorze lieues de Lion-le-Saunier. En approchant ainsi ma patrie, tout me réjouissait, les vallons, les bois même, et les tristes montagnes me formaient une agréable perspective de mon pays natal, les noms connus des lieux où je passais, flattaient mes oreilles, les villages et hameaux charmaient plus ma vue que les belles villes que j'avais vues auparavant, et l'idiome grossier de mon endroit me paraissait plus doux qu'aucune langue que j'eus entendue jusqu'alors. Enfin j'arrivais à notre village au Locle dans la souveraineté de Neuchâtel en Suisse, le jeudi 28 Septembre 1775 qui a été mon dernier retour à la maison paternelle, où j'eus le bonheur de retrouver ceux de notre famille qui me reçurent avec autant de joie et de satisfaction que j'en avais en les revoyant : quel ne fut pas mon contentement ? moi qui en plusieurs rencontres fâcheuses je me serais disposé à mourir volontiers si seulement mes yeux avaient encore eu l'avantage de voir une fois un père et une mère que j'aimais si tendrement, et qui étaient le plus grand motif de mon retour. Je goûtais donc d'autant mieux cet heureux moment si désiré de ma part comme de la leur, en bénissant Dieu avec eux tout en recevant leurs vœux joints à ceux de mes frères, parents, amis, et connaissances qui répondaient à la profonde sincérité des

miens : ils comblèrent mes désirs par leur empressement à me voir, ce qui prouvait qu'ils s'intéressaient de ma personne, leurs félicitations naïves découvraient leur candeur, leurs transports me marquaient leur affection, le sujet de leurs conversations m'annonçait l'amitié de laquelle ils me favorisèrent, ce fut là les doux témoignages qu'ils me donnèrent à mon arrivée, et qu'ils me récidivent encore dans nos entrevues ce qui m'a donné lieu de rester invinciblement attaché à ma patrie pour continuer à y jouir des mêmes douceurs que je n'aurais pas dans les pays étrangers.

FIN.

EXPLICATION ALPHABÉTIQUE

Des mots et des noms de certaines choses contenues dans ce petit ouvrage afin d'en rendre la lecture plus intelligible aux jeunes gens et à ceux qui n'ont pas été hors de notre pays, sans joindre ici les termes qui sont ordinairement usités.

A

Abanakis, nom d'une nation de sauvages qui habitent dans le Canada ; il y en a une partie qui se sont établis à une distance de St. François du lac St. Pierre dans le fleuve St. Laurent où ils ont leur village construit de cabanes à l'exception de deux ou trois maisons habitées par des Européens qui s'y sont mariés avec des sauvagesses.

À bord, ce mot signifie dans ou sur un vaisseau : on dit donc un capitaine à bord de son bâtiment, l'équipage est à bord.

Aiglantier, s. m. sorte d'épine fort connue qui porte un fruit rouge en forme de gland.

Aléguéter, mot anglais qui se prononce comme il est ici écrit, c'est le nom d'un animal amphibie qui est une sorte de crocodile connu sous le nom de caïman, lequel est fort commun dans la nouvelle-Géorgie et la Caroline du sud en Amérique.

Alidade, s. f. sorte de règle mobile d'un quart de nonante, d'un astrolabe, ou de quelque autre instrument de mathématique.

Altercation, s. f. mot connu qui prend son origine du latin et qui signifie contestation, débat, querelle.

Amirauté, s. f. juridiction formée de quelque membre pour juger des différends de la marine.

Ampoule (sainte), c'est une fiole qui contient une huile qu'on dit avoir été envoyée du ciel à Clovis premier Roi chrétien de la France, laquelle sert encore aujourd'hui au sacre des rois de ce Royaume et qui est précieusement conservée à Reims en Champagne.

Amputation, s. f. opération que le chirurgien fait en coupant un membre pour le retrancher afin que pis n'en arrive.

Ancre ; je ne disputerai pas ici si ce mot est du substantif masculin ou féminin. C'est une masse de fer d'une forme presque cintrée garnie de

deux pointes larges ayant au milieu une assez longue masse droite où il y a au bout une sorte de pièce de bois qui y donne la figure d'un T. Cet instrument sert à arrêter le vaisseau au port ou ailleurs.

Anglicane, adjectif qui n'est presque usité qu'au féminin après le mot d'église ou de religion, qui veut dire qui appartient à l'Angleterre ou qui regarde ce pays : on dit donc dans ce sens l'Église anglicane.

Antivénérien, s. m. remède propre à guérir le mal de Naples : les sauvages connaissent des plantes qui sont de bons antivénériens.

Apogée, s. m. ce terme d'astronomie se dit en parlant de la lune et veut dire son point le plus éloigné du soleil ; mais en parlant des autres planètes on appelle cette position aphélie si on admet que le soleil soit au centre de l'Univers. De sorte qu'en suivant le nouveau système il me paraît qu'on devrait également se servir du terme d'aphélie et de celui de périhélie en parlant de la lune.

Aquatique ou acatique, adj. qui est dans les eaux.

Arborer le pavillon, v. act. C'est le déployer afin de faire connaître de quelle nation est le bâtiment,

c'est ce qu'on est obligé de faire en entrant dans un port.

Architecture, s. f. c'est le nom qu'on donne à l'art de bien bâtir.

Argonkins, s. m. nation de sauvages du Canada.

Aromatique, adj. Qui a une odeur agréable, qui est odoriférant.

Arpent, s. m. mesure qui contient un certain nombre de perches, qui varie selon les pays on l'on est ; en Canada l'arpent n'y est que de cent quatre-vingts pieds.

Arsenal ou arcenal, l'endroit où sont les canons, les armes, les mortiers, les bombes et tout ce qui est nécessaire à la guerre.

Astrolabe, s. m. instrument qu'on se sert en mer pour prendre la hauteur et latitude où on est, c'est aussi le nom de celui que les astronomes se servent pour observer la hauteur, la grandeur, le mouvement et l'éloignement d'un astre.

Attérage, s. m. les côtes de la mer, les premiers endroits qu'on commence à voir après qu'on a navigué un bout de temps.

Atlantique, on appelle l'océan Atlantique cette vaste étendue d'eau qui est à l'occident de l'Europe et la sépare de l'Amérique septentrio-

nale, contenant les mers de la grande Bretagne, de la France, de l'Espagne et des Îles Canaries.

Atmosphère ou athmosphère, s. f. l'air qui enveloppe notre Globe, c'est cette partie élémentaire qui reçoit tout ce qui s'exhale de la terre, de sorte que rien ne s'y perd ; de tout ce qui se consume une partie y reste et ce qui tient du volatile s'élève dans l'atmosphère où il forme les météores.

Attraction, on se sert de ce terme en physique pour exprimer l'effet d'un corps qui attire. On dit aussi une propriété attractive, un fluide attractif.

Aviron, s. m. sorte de pelle de bois qui sert à ramer pour conduire une nacelle, un canot ou une chaloupe.

Axiome, s. m. proposition si connue et bien établie par le bons sens et l'ordre naturel d'une chose, qu'elle n'a pas besoin d'être démontrée.

B

Back-country, ces deux mots anglais signifient pays de derrière, ce que les Canadiens appellent la profondeur des terres, ce sont les pays qui sont éloignés du bord de la mer.

Barre, s. f. c'est la partie du gouvernail où le matelot qui gouverne s'appuie dessus en la mouvant selon qu'il convient.

Bâbord, s. m. le côté gauche d'un navire. Le bâbord est à l'opposé du tribord.

Base, s. f. ce mot signifie soit au sens propre ou au figuré ce qui sert de fondement.

Bastonois ou Bostonois et Bostoniens. Le premier est celui qui se trouve le plus usité en Canada. C'est le nom d'un peuple descendu des Anglais et d'autres nations d'Europe qui est dans la nouvelle-Angleterre en Amérique ; leur nom prend son étymologie de la capitale appelée Baston ou Boston.

Bâtiment, s. m. ce mot est synonyme avec maison ou édifice en parlant de ville et de campagne, mais dans la marine il signifie navire ou vaisseau. Dans mon récit on prendra garde d'en confondre la signification.

Bâton de jacob, s. m. fort petit bâton avec lequel un joueur de gobelets fait des tours de passe-passe.

Batture, s. f. terme de marine, qui veut dire un endroit qui n'est pas navigable à cause des pierres de rochers qui y sont sans qu'il y ait une quanti-

té suffisante d'eau pour y passer avec un navire. Ce qui m'étonnait en étant à bord du brig du capitaine Lowe c'était d'entendre parler notre pilote qui connaissait tous les endroits dangereux du fleuve St. Laurent.

Baume ou gui, s. m. c'est une sorte de vergue d'un bateau ou d'un brig dont un des bouts tourne autour du mât lorsqu'on veut mettre sa voile au vent ou quand on change de bordée.

Baye, s. f. c'est un petit golfe dont le dedans est plus large que l'entrée. Ce mot s'écrit aussi baie.

Beaupré, s. m. c'est une sorte de mât qui est posé obliquement à la proue de tous les vaisseaux et bâtiments qui vont en mer sur lequel on hisse la civadière ou voile de beaupré. Les Anglais l'appellent en leur langue bow-sprit.

Belle-angélique. s. f. c'est une plante qui croît en Canada, on attribue différentes propriétés à sa racine. On ne doit pas croire que ce soit celle qui se nomme simplement angélique.

Bête puante, ou Putois, petit animal appelé en langue anglaise pole-cat : son urine rend les chiens de chasse malades à cause de sa puanteur ; il y a de ces animaux dans divers pays de l'Amérique septentrionale.

Black river, ces deux mots anglais veulent dire rivière noire.

Blanket, les Anglais appellent ainsi des couvertes blanches qu'ils mettent sur leurs lits, ou qu'ils échangent avec les sauvages quand ils vont parmi eux pour faire la traite.

Blé d'Inde s. m. J'ai suivi en ce mot son origine de l'anglais. C'est ce qu'on appelle plus ordinairement blé de Turquie ou maïs, qui est une sorte de grain gros comme un haricot mais il n'est pas si long, le plus souvent jaune ou blanc, il y en a de rouge et de bleu, il croît par gros épis qui ont cinq à six pouces de longueur sur une tige qui a quelquefois sept à huit pieds de haut, un grain fermé en rapporte aisément mille.

Blobe, nom que les Anglais donnent à un petit poisson qui n'a pour ainsi dire aucune forme de bête aquatique ni terrestre.

Bord, voyez à bord.

Bordée, s. f. on donne ce mot à la course d'un vaisseau sur un air de vent jusqu'à ce qu'on le tourne pour recevoir le vent de l'autre bord ; cela se fait lorsqu'on a les vents contraires.

Bosquet, s. m. petits arbrisseaux plantés dans un jardin pour border les allées, lesquels sont ton-

du de manière qu'ils ont quelque chose de beau et d'agréable à la vue.

Bouleau, arbre du Canada et d'autres pays, lequel est assez connu.

Boulevard, s. m. on appelle ainsi à Paris les promenades qui sont entre les faubourgs et la ville. Ce mot veut aussi dire bastion.

Bourse, s. f. endroit public d'une ville de commerce où les marchands s'assemblent pour parler entr'eux de ce qui les regarde.

Bow-sprit, voyez Beaupré.

Bracelet, s. m. cercle d'argent ou d'or qui se met autour du bras pour y servir d'ornement. J'ai vu des sauvages qui en portaient de fer blanc à leurs cheveux pour les tenir.

Brai, s. m. c'est un composé de poix qui sert à frotter les vaisseaux.

Brasse, s. f. mesure qui contient environ six pieds de roi qui est fort utilisée sur l'eau par les marinières. La sonde est mesurée par brasses, de distance en distance il y a des morceaux d'étoffe de diverses couleurs pour connaître sur le champ la profondeur de l'eau, lorsqu'on est près de terre ou dans une rivière afin de ne pas échouer.

Brigantin, s. m. bâtiment qui n'a que deux mâts ; il est synonyme avec le mot de brig.

Britannique, adj. ce mot veut dire qui appartient à l'Angleterre.

Bruyère, s. f. sorte de petits arbrisseaux sauvages qui croissent dans les terres incultes.

Bull-frog, sorte de grosses grenouilles ainsi appelées en anglais parce que leur coassement imite le beuglement du taureau.

Buste, s. m. statue de marbre qui n'a que la tête, le haut des bras et qui finit à l'estomac étant posée sur une base.

C

Câble, s. m. corde qui a ordinairement treize quatorze ou quinze pouces de circonférence au bout duquel l'ancre est amarrée.

Cajeu, s. m. les Canadiens appellent ainsi leurs trains de bois qu'ils font flotter sur le fleuve St. Laurent pour le conduire à Montréal ou à Québec.

Caïman, s. m. voyez Aléguéter.

Calbace, ou calebasse que les Anglais écrivent calabashe, sorte de courge.

Cale, ou fond de cale. C'est la partie la plus basse d'un vaisseau, où l'on charge le lest si on a pas de cargaison.

Calfater, v. act. C'est remplir d'étoupes les jointes qui sont entre les planches d'un navire en y versant du brai afin que l'eau n'y entre.

Calumet, s. m. les Canadiens donnent ce nom à leurs pipes de pierre rouge.

Cannelure, s. f. en terme d'architecture, on donne ce nom à de petits canaux creusés sur les colonnes d'un édifice pour y servir d'ornement.

Canot, s. m. c'est une sorte de petit bateau ou nacelle faite avec un arbre creusé que les Américains se servent pour aller sur les rivières. Ceux des Esquimaux sont bien différents, ils sont faits de peau dans lequel ils se renferment en couvrant le haut lorsqu'ils sont exposés à la tempête, de façon qu'ils ne courent aucun danger.

Cargaison, s. f. c'est toutes les marchandises qui font la charge d'un vaisseau lorsqu'on ne fait pas lest.

Caribou, s. m. animal du Canada. Il m'a paru que ce mot avait été emprunté des sauvages.

Caron, s. m. c'est celui que les poètes disent avoir été le batelier de l'enfer.

Casernes, le quartier d'une ville de guerre où les soldats sont logés ; ce mot n'est ordinairement usité qu'au pluriel.

Cassot, s. m. sorte de panier que les Canadiens font avec de l'écorce de bouleau pour y fermer quelque chose.

Catalans, s. m. ceux qui sont dans la Catalogne en Espagne : je croirais volontiers que ceux-ci sont plus sociables que les autres Espagnols.

Catédrale ou cathédrale. C'est le titre qu'on donne à une église gouvernée par un Évêque ou un Archevêque.

Cèdre, s. m. il y en a de différentes sortes. Dans les pays de l'Amérique septentrionale on y en connaît communément de deux espèces, le blanc et le rouge dont ce dernier a une propriété de laquelle je ne parle pas ici pour éviter les abus que de mauvaises personnes pourraient commettre en ayant connaissance de cela.

Cerbère, s. m. chien monstrueux que les fictions feignent avoir été à l'entrée de l'enfer, lequel était redoutable et y servait de sentinelle.

Chaloupe, s. f. sorte de grande nacelle que l'on met à bord d'un navire ou d'autre bâtiment, laquelle

sert aux personnes de l'équipage pour aller à terre et pour s'en retourner à leur vaisseau.

Chapitre, s. m. c'est un endroit où les religieux s'assemblent pour régler leurs affaires temporelles et spirituelles, ce mot signifie encore leur assemblée et quelquefois il est pris pour celui de couvent.

Chavouanons, c'est une nation de sauvages qu'on trouve dans la profondeur des terres en Canada.

Cherukis, c'est un peuple sauvage qui est sur les frontières de la nouvelle Géorgie et des Illinois dans l'Amérique septentrionale, qu'on dit être sanguinaires. Je n'ai pas eu occasion d'éprouver leurs rigueurs, au contraire il s'en trouva un de cette nation qui me fit boire du rhum en me parlant amicalement ; il est vrai que celui-ci se trouvait assez souvent parmi les chrétiens puisqu'il savait quelque mot d'anglais.

Cheurk, prononcer ce mot anglais comme il est écrit. C'est un animal aquatique ou poisson connu en français sous le nom de chien de mer, voyez Requin.

Chimie, s. f. c'est un art qui consiste à dissoudre les corps, à les distiller et en faire diverses préparations utiles selon leur usage. Je joins ici ce

mot parce que je m'en suis servi par occasion dans mon récit.

Chiquer, v. act. c'est mâcher du tabac à la manière des matelots.

Chronologie ou cronologie, s. f. la science qui consiste à connaître la supputation des temps et des époques.

Civadière, s. f. on appelle de ce nom à bord d'un vaisseau la voile qui est sur le beaupré ; il y a des Canadiens qui y donnent le nom de foc mais ce mot n'est usité que parmi eux.

Cycle solaire, s. m. révolution marquée dans les almanachs qui contient l'espace de vingt-huit ans ; voyez lettre dominicale.

Cylindre, s. m. on peut donner ce nom à tout ce qui est d'une certaine longueur et de figure ronde les deux bouts plats et d'une égale grosseur ; une broche, un rouleau peuvent être regardés comme cylindres : c'est aussi dans ce même sens qu'on dit figure cylindrique.

Citadelle, s. f. forteresse qui est auprès d'une ville de guerre.

Clystériser, v. act. mot qui vaut autant à dire que donner un lavement ou purger avec un clystère.

Collège, s. m. c'est dans un ville un endroit où les jeunes gens sont instruits pour apprendre les langues et quelque science. Je n'ai que faire d'expliquer ce mot plus au long parce qu'il est entendu de chacun.

Colonie, s. f. pays qui a été établie en y envoyant du monde pour y peupler. On entend ordinairement sous ce nom les divers pays de l'Amérique qui appartiennent aux puissances d'Europe.

Communauté, s. f. nombre de personnes qui vivent ensemble en observant de certaines règles et abstinences qui leur sont prescrites dans leur couvent en étant obligés de rester dans le célibat conformément à leur vœu de virginité.

Condescendance, s. f. complaisance qu'on a pour quelqu'un.

Conducteur, c'est ce qui sert à transmettre le fluide électrique d'un globe de verre pour le conduire ou le communiquer à quelque corps qu'on veut électrifier.

Corps, s. m. on appelle ainsi en physique et en philosophie, tout ce qui est sous une forme et qui peut être considéré par nos sens.

Corridor, s. m. c'est une allée où il y a une sorte de galerie qui fait le tour d'un édifice. À Paris ce mot se dit assez souvent en parlant d'une allée ou d'un vestibule qui conduit à plusieurs chambres.

Couronne, f. £ pièce d'argent qui a cours en Angleterre.

Crosse, jeu que les sauvages nommés Abanakis jouent en se servant d'une massue pour chasser une petite boule qu'ils se renvoient les uns aux autres.

D

Daim, s. m. c'est un animal qui naît dans les forêts et qui ressemble assez au cerf que les Anglais appellent deer.

Décoration, s. f. on donne ce nom à tout ce qui sert pour orner le théâtre d'une manière qui réponde au sujet de la pièce qu'on y joue.

Défenses, s. f. ce sont les grandes dents de quelque animal, on se sert de ce mot en parlant de l'éléphant et du sanglier.

Délateur, s. m. ce mot signifie la même chose qu'accusateur.

Dense, adj. on se sert de ce terme pour exprimer l'état d'un corps compact qui contient beaucoup

de matière dans un petit volume. On dit aussi dans ce sens densité. Ces deux termes appartiennent à la philosophie.

Dilater, terme de physique qui veut dire rendre une chose sous un plus grand volume, étendre ses parties.

Divergeant, adj. ce mot se dit en parlant de la lumière et signifie qui va en s'écartant. Le terme opposé à celui-ci c'est convergeant. La dioptrique nous enseigne plusieurs belles expériences des différents effets de la convergence et divergence de la lumière qu'on peut répéter sans faire beaucoup de dépense.

Dôme, s. f. le haut d'une église ou d'autres édifices qui est terminé par une convexité sphérique.

Douane, s. f. c'est un droit que les négociants paient pour acquitter leur marchandises. C'est aussi une maison dans les ports de mer que les Anglais appellent en leur langue custom-house où l'on visite les marchandises pour voir s'il y n'y a pas de denrées au-delà de ce qu'on a déclaré afin de payer les droits d'entrée et confisquer ce qui ferait contrebande.

Doublon, s. m. c'est une pièce d'or qu'on appelle plus communément pistole qui a cours en Es-

pagne et dans les Colonies anglaises en Amérique.

E

Échouer, v. n. et act. c'est lorsqu'un vaisseau n'ayant pas assez d'eau pour être à flot, la quille s'engage dans le sable ou dans les battures.

École militaire, s. f. c'est la manière d'exercer les officiers de l'artillerie pour leur apprendre à pointer les canons, à jeter la bombe par le moyen du mortier en y faisant prendre une parabole proportionnée à l'éloignement du but.

Économe, s. m. celui qui a soin de faire travailler les nègres d'un riche habitant des colonies anglaises en Amérique, en leur donnant leur tâche pour le travail qu'ils sont obligés de faire chaque jour dans les plantations de leur maître, c'est aussi lui qui leur donne la correction à coups de fouet et leur distribue les vivres exactement mesurés. On l'appelle en anglais overseer.

Écureuil volant, s. m. petit animal qui en étendant sa peau des deux côtés de son ventre, peut en sautant se rendre d'un arbre à un autre assez éloigné.

Élastique, adj. ce mot se dit parmi les physiciens pour exprimer la qualité de tout ce qui fait ressort.

Électrique, adj. qui a une propriété de l'électricité, qui en donne des marques par l'attraction et impulsion qui se fait connaître sur les corps qu'une chose met en mouvement après l'avoir frotté.

Électriser, v. act. c'est communiquer le fluide électrique à un corps. Voici un axiome reçu en physique, plus un corps est électrisable par frottement, moins il est capable de l'être par communication, c'est pour cette raison qu'on ne fait jamais de verre les conducteurs d'une machine électrique ni le globe de métal.

Élocution, s. f. c'est la manière qu'une personne se sert pour exprimer ses pensées, c'est la façon de parler. Ce mot se dit plus souvent en parlant d'un orateur que d'une autre personne.

Embouchure, s. f. l'entrée d'une rivière ou d'un fleuve dans la mer.

Emphase, s. f. énergie, force qui accompagne le discours et quelquefois sert plutôt d'ornement que d'une chose expressive.

Emphatique adj. qui tient de l'emphase.

Employé, s. m. On donne en France ce nom aux commis qui visitent les marchandises qui entrent dans le royaume.

Encyclopédie, livre qui contient toutes les sciences avec ce qui en dépend en donnant une connaissance générale de tout ce qui est connu.

Enfants d'Esculape, ce mot peut trouver sa place dans le style poétique ou dans la prose pour plaisanter, il signifie les médecins.

Épacte, s. f. c'est une époque de dix-neuf ans : c'est par les épactes qu'on peut trouver en tout temps les phases de la lune.

Épinette, s. f. les Canadiens donnent ce nom à un arbre qui ressemble au sapin.

Épinglette, s. f. sorte d'anneau garni d'un ardillon qui est le plus souvent d'argent : les orfèvres de Québec et de Montréal en font quantité pour les sauvages.

Épiscopale, adj. Ce mot étant précédé de celui d'église signifie qu'un évêque en a le gouvernement, on dit aussi un habit épiscopal, les sièges épiscopaux.

Équipage, s. m. ce sont tous ceux qui sont à bord d'un navire et qui y sont nécessaires pour le conduire à sa destinée. En parlant d'un vaisseau

de guerre on comprend aussi sous ce mot tous les soldats qui y sont.

Érable, s. m. il y en a de plusieurs sortes, c'est un grand arbre qui a quelque ressemblance au platane : les Canadiens y font une incision pour le faire couler afin d'en tirer le suc qui se convertit en sucre.

E regione in regionem. Ces mots latins veulent dire de pays ou de contrée en contrée.

Érudition, s. f. connaissance, talent, science.

Esculape, s. m. celui que les poètes ont feint avoir été le Dieu de la médecine.

Esquimaux, s. m. ce sont une sorte d'anthropophages dans la partie nord en Canada.

Esturgeon, s. m. c'est un poisson de mer assez grand, qui peut avoir environ trois pieds et demi de long lequel entre dans l'eau douce en se rendant aux rivières dans une certaine saison de l'année, en Canada c'est après Pâques que ce poisson monte le fleuve St. Laurent : il est fort bon à manger, sa vessie sert à faire de la colle en la bouillant dans l'eau.

Évaporation, s. f. terme de chimie. Cela veut dire l'humidité qu'on fait sortir en vapeurs en expo-

sant un liquide à la chaleur, afin de lui faire prendre la consistance qu'on veut lui donner.

Eunuque, s. m. c'est celui à qui on a fait l'amputation des parties prolifiques. Dans la cour des grands il y a des eunuques pour servir leur épouse, mais il y en a d'autres qui se sont rendus eunuque par faiblesse d'esprit comme Origène afin de n'avoir point de passion pour le sexe : il y en a d'autres qui le sont de naissance ou par accident, mais je croirais que ceux-ci devraient être distinguées des autres par le mot d'impuisant.

F

Façade, s. f. par ce terme d'architecture on entend la face ou le devant d'un édifice qui est à notre opposé lorsque nous y entrons.

Fantastique, adj. qui n'est qu'apparent et imaginaire, qui n'est qu'une illusion à nos sens.

Fauves, adj. ce mot trouve sa place en parlant de chasse et veut dire les bêtes qui ont un poil tirant sur le roux.

Fébrifuge, s. m. les médecins donnent ce nom aux spécifiques pour guérir les fièvres.

Fiacres, s. m. À Paris on donne ce nom aux carrosses de louages qui conduisent le monde d'une rue à une autre et aux environs de cette capitale.

Firefly, ce mot anglais veut dire une mouche de feu, on doit le prononcer fainreflin. C'est une sorte de mouche qui vole pendant la nuit et qui paraît comme une étincelle de feu, les premières que je vis en Amérique, je crus en être effectivement.

Flux et reflux, s. m. c'est le temps réglé que la mer met à monter et à descendre ce qui prend douze heures de temps : six pour monter et six pour descendre. Le flux et le reflux de la mer se fait apercevoir dans les fleuves et les rivières à un éloignement considérable, il en fait changer le cours. Dans le fleuve St. Laurent il est sensible à deux cents lieues de la mer. Je ne discuterai pas ici sur les causes de ce phénomène, mais je croirais volontiers que la lune influe sur notre globe sublunaire, comme je l'ai remarqué en voyageant, à l'égard des grandes marées qui suivent le cours de cet astre.

Folles-avoines, ce sont des sauvages de l'Amérique septentrionale.

Franc-arbitre, s. m. terme de théologie qui veut proprement dire notre volonté de faire une

chose ou de ne la pas faire. Le bien et le mal nous sont mis devant nos yeux, et nous avons notre libre arbitre de pratiquer l'un ou l'autre : mais la Grâce coopère avec notre volonté pour nous porter à la vertu, parce que de notre propre nature nous ne pouvons rien, et lorsqu'elle se retire, la concupiscence prédomine en nous. Je ne m'étends pas davantage sur cette matière si délicate.

Frégate, s. f. c'est le nom d'une sorte de vaisseau.

G

Galiote, s. f. sorte de galère et en même temps le nom d'une barque à transporter des passagers sur une rivière, mais il me semble qu'on devrait la nommer simplement barque.

Genre, s. m. en parlant de la mécanique on dit un levier du premier du second ou du troisième genre, celui qu'on appelle levier du premier genre c'est celui que la puissance agit sur un bout tandis que la résistance est à l'autre. Le levier du second genre a son point d'appui à l'une de ses extrémités, le moteur à l'autre et la résistance est entre. Celui du troisième la force motrice est entre le point d'appui et la résistance qui doit être vaincue, son effet est contraire aux deux autres qui augmentent de force au lieu que

ce dernier diminue la force de la puissance en augmentant à proportion la vitesse et quantité de mouvement à la résistance.

Gigantesque, adj. qui est d'une taille de géant.

Gloire, s. f. En parlant de comédie c'est une femme très bien parée qui est pour représenter quelque déesse en paraissant élevée en l'air au-dessus d'un théâtre où elle est soutenue par de petits cordages de fils de laiton qui ne paraissent que fort peu à la vue des spectateurs.

Golfe, s. m. coin de mer qui avance dans un pays.

Goulète, s. f. c'est une sorte de vaisseau qui n'a que deux mâts.

Gouvernail, s. m. c'est la pièce mouvante qui sert à gouverner un vaisseau pour le faire aller où on veut : les Anglais l'appellent helm.

Gravité, s. f. ce mot en physique veut dire pesanteur et c'est à cause de la gravité que tous les corps tendent à se porter contre le centre de la terre.

Grog, sorte de boisson qu'on boit dans les colonies anglaises en Amérique, qui est composée de rhum, d'eau et de sucre.

Guindeau, s. m. c'est une machine qui fait partie d'un navire, c'est une sorte de rouleau qui sert à

tourner le vaisseau ou à lever l'ancre en y roulant le câble, on le nomme aussi cabestan.

Guinée, s. f. on donne ce nom à une pièce d'or de l'Angleterre qui vaut environ un louis de France.

Guirlande, s. f. c'est une couronne de fleurs pour donner à un héros pour l'honorer.

H

Haler, terme de mer, c'est tirer une manœuvre ou un câble ou d'autres cordages à bord d'un vaisseau.

Hannah, c'était le nom du bâtiment dans lequel je m'étais embarqué à Québec pour venir en Espagne, commandé par le capitaine Lowe.

Hareng, ou haran, c'est un petit poisson de mer qui se pêche en grande quantité.

Havre, s. m. ville maritime où il a un port de mer où les vaisseaux arrivent pour le commerce. On dit aussi havre de marée, en parlant d'un port où l'on ne peut entrer qu'avec la haute marée.

Hémisphère, s. m. mot fort usité parmi les géomètres et les géographes pour dire un demi-globe.

Herbe à la puce, s. f. plante qui croît en Canada et qui cause une maladie à ceux qui la touche ou qui la regarde. Je ne répéterai pas ici ses effets

parce que j'en ai déjà parlé assez amplement au chapitre XXIII.

Hiéroglyphe, s. m. quoique ce mot soit ainsi écrit, il se prononce iérogliphe et signifie figure sacrée qui représente quelque chose de divin.

Hippocrate, s. m. nom d'un fameux médecin qui s'était rendu illustre par sa capacité.

Hisser, v. act. c'est faire monter quelque chose sur les mâts d'un vaisseau en halant une corde sur une poulie.

Hivernement, s. m. les Canadiens en parlant de leur commerce avec les sauvages disent être en hivernement : c'est lorsqu'après avoir été dans les pays d'enhaut avec une canotée de marchandises ils n'ont pas pu les échanger, ils y passent l'hiver pour attendre la pelleterie de l'année suivante ; ils n'ont pour y vivre que la chasse et la pêche, quelquefois dans les pays du nord ils sont obligés de creuser la glace d'une profondeur extraordinaire pour prendre le poisson.

Hôtel, s. m. grande et belle maison habitée d'un seigneur ou de quelque gentilhomme ; en quelque endroit de la Catalogue on appelle une auberge *hostal* qui veut aussi dire en notre langue *hôtel* : comme cela se dit aussi en France.

Houle, s. f. c'est une vague qui naît par l'agitation du mouvement d'une mer orageuse.

Huître, s. f. sorte de poisson de mer et de rivière où l'eau est salée. L'huître est renfermée entre deux écailles et n'a aucune forme d'animal, elle est bonne lorsqu'on la met sur la braise, parce qu'elle change un peu son goût : mais plusieurs les mangent crues.

Hune, s. f. c'est le haut du mât d'un navire, l'endroit le plus élevé où l'on puisse monter aisément. C'est là où se met une personne pour découvrir la terre.

Hunier, s. m. c'est une sorte d'allonge qui est sur le mât.

Hurons, s. m. sauvages qui habitent dans les terres incultes du Canada.

Hyperbole, s. f. c'est une façon de s'exprimer qui consiste à exagérer ou diminuer une chose : c'est avec cette figure de rhétorique que plusieurs savants s'éloignent quelquefois de la vérité.

Hypercritique, s. m. personne qui critique sans rien laisser passer : mais la plupart des hypercritiques sont le plus souvent plus capricieux que savant.

I, J

Idiome, s. m. langage, jargon d'un endroit, d'une province particulière.

Jésuites, ordre de religieux dans l'église romaine qui commença à s'ériger en 1528. Tout le monde sait qu'ils ont été chassés de plusieurs couronnes d'Europe depuis quelques années.

I Know you very well. Je me suis servi de cette phrase anglaise pour citer les mêmes paroles qui me furent dites dans un lieu où je me trouvais à Québec : elles signifient en notre langue, je vous connais très bien.

Inquisition, s. f. sorte de tribunal établi en Italie, en Espagne, en Portugal et dans quelque autre endroit qui dépendent de ces pays, qui exerce une autorité tyrannique contre ceux qu'il suppose hérétiques sans épargner ceux qui sont de sa religion pour de légères fautes. Les romains mêmes se plaignent encore aujourd'hui de ses injustices que son zèle aveugle lui faisait autrefois commettre : mais à présent, l'inquisition a diminué les rigueurs.

Joailleur, s. m. marchand bijoutier qui commerce sur les pierres précieuses.

Irroquois, ils sont dans le Canada ou Nouvelle France en Amérique, c'est une sorte de nation sauvage.

Isochrone, adj. terme usité dans la physique et les mathématiques en parlant de la gravité des corps.

K

King-road, ces deux mots anglais veulent dire chemin du roi. On donne ce nom aux routes publiques qui sont dans les colonies anglaises en Amérique, qui fort souvent ne sont qu'une ouverture qu'on a faite dans les bois en coupant les arbres qui empêchent le passage.

King-street, nom d'une rue de Londres qui veut dire la rue du Roi.

L

Labyrinthe, s. m. endroit où l'on a fait quantité de chemins qui se croisent les uns avec les autres avec un ordre régulier de façon que quand on y est entré il est très difficile d'en sortir : mais au sens figuré ce mot veut dire embarras, affaire de laquelle il est difficile de s'en retirer.

Lamanage, s. m. c'est l'action de conduire un vaisseau d'une rivière à un port ou d'un port à l'embouchure où jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger pour échouer, le tout commandé par un pilote qui connaît les endroits périlleux afin de les éviter.

Largue, s. m. le vent large c'est celui qui donne de côté à un navire soit à bâbord ou à tribord.

Lest, s. m. ce mot signifie les cailloux ou le sable qu'on met dans le fond de cale d'un navire lorsqu'on a point de cargaison pour charger un vaisseau afin qu'il s'enfonce dans l'eau et qu'il ne se renverse par quelque orage : les Anglais disent en leur langue ballast.

Lettre dominicale, s. f. c'est une lettre rouge qui marque le St-jour du dimanche dans les almanachs. Tous les vingt-huit ans les lettres dominicales reviennent au même ordre et cette révolution s'appelle cycle solaire.

Lieue, s. f. c'est une étendue de chemin qui varie selon les pays où l'on voyage, mais une lieue ordinaire c'est environ une heure de chemin qui varie selon les pays où l'on voyage.

Light-house, prononcé linte-haouse : ce mot anglais veut dire phare qui est une haute tour au haut de laquelle il y a de la lumière pour éclairer les vaisseaux qui arrivent à un port pendant la nuit.

Light-Wood, prononcé lintevoude : ces deux mots en langue anglaise signifie bois lumineux, c'est du bois de pin qui après avoir été couché quelques années sur terre se rend résineux par

lui-même : lorsqu'il est fendu par petits éclats il sert de chandelle aux pauvres habitants de la Caroline du nord.

Limier, s. m. gros chien qui est en état d'arrêter le sanglier et les bêtes fauves.

Limonier, s. m. nom de l'arbre qui porte le fruit appelé limons qui ressemblent aux citrons.

Livre sterling, s. m. façon de compter l'argent en Angleterre, la livre sterling vaut vingt schillings ce qui ne fait pas un louis il s'en manque vingt-quatre sous de France.

Log prononcé lague. Les Anglais donnent ce nom à une simple machine composée d'un petit morceau de bois plat et garni de plomb d'un côté afin qu'il puisse un peu s'enfoncer dans l'eau, lequel sert pour savoir combien de milles le bâtiment fait par lieue.

Loup-marin, ou loup de mer, c'est un poisson couvert d'une peau velue, d'un poil beau et luisant parsemé de taches, qui a quatre pieds : sa chair n'est bonne ni à manger ni à faire de l'huile, sa peau sert à différents usages.

Loutre, s. f. animal amphibie qui a quatre pieds et qui détruit les poissons. Sa peau est fort estimée.

Lustre, s. m. ornement pendu dans une salle, dans un théâtre ou dans un café, lequel est formé par l'arrangement de plusieurs morceaux de cristal et qui sert de chandelier.

M

Machine pneumatique, s. f. instrument de physique qui sert à raréfier l'air, lequel est construit d'une pompe aspirante ayant deux pistons afin que la raréfaction soit plus promptement faite sous le récipient qui est la partie supérieure de cette machine où se fait le vide de Boyle. Il m'a paru comme je l'ai observé que l'on devait faire ces sortes d'instruments fort simples concernant les valvules et y en mettre le moins qu'il est possible parce que c'est rarement qu'elle puissent longtemps rester à l'épreuve de l'air.

Mais, s. m. sorte de grain qu'on appelle aussi blé l'Inde : voyez ce dernier mot en son rang.

Manœuvres ou manoeuvres. Ce sont toutes les cordes mouvantes qui servent à remuer les vergues à mettre les voiles au vent à bord d'un navire. On appelle aussi par le mot de manoeuvre la manière d'arranger les voiles selon qu'il convient de les mettre et changer pour faire aller un vaisseau, ce qui est l'occupation des matelots.

Maraugonin, s. m. sorte de petits moucheron font incommodes dans les Colonies anglaises : on dit aussi maringouin.

Marée, s. f, c'est la haute mer, il y a des ports qu'on ne s'y embarque pour partir qu'à l'heure de la marée.

Marine, s. f. qui regarde la mer ou la navigation.

Maritime, adj. qui regarde la mer ou qui en est proche : on dit dans ce sens forces maritimes, villes maritimes.

Marsouin ou marsoin, s. m. sorte de grand poisson blanc, mais les jeunes sont bruns, la forme de son corps ressemble assez au cochon ordinaire si non qu'il n'a pas de pieds ; les Anglais l'appellent en leur langue sea-hog ou porpoix.

Mât, s. m. pièce de bois d'un vaisseau où l'on fait tenir les vergues et les voiles. Un navire a ordinairement trois mâts et le beaupré, une goulète un brigantin n'en ont que deux, un bateau n'en n'a qu'un.

Mate, mot anglais qui se prononce mitte : c'est le second ou contremaître qui a commandement sur l'équipage à l'absence du capitaine à bord d'un navire.

Méditerranée, c'est le nom qu'on donne à la mer qui sépare l'Europe et l'Afrique.

Mélasse, s. f. sorte de sirop qui se forme lorsqu'on raffine le sucre : c'est ce qui ne peut prendre la consistance de sucre, elle sert à faire une sorte d'eau de vie en la distillant.

Météores, s. m. tout ce qui s'engendre dans notre atmosphère après s'être exhalé en l'air : on en distingue de deux classes, les uns que l'on nomme météores aqueux et les autres météores enflammés ; la neige, la pluie, la grêle, les brouillards sont du nombre des premiers : le tonnerre, les étoiles volantes, les feux de St. Helm, les feux follets sont de ceux qu'on nomme météores enflammés.

Métropolitain, titre qu'on donne à un évêque d'une ville qui est la capitale de la province.

Mettre à la voile, c'est ce qu'on appelle autrement faire voiles c'est-à-dire partir pour se mettre en mer.

Mille, s. m. le mille est différent selon les pays où l'on est ; quant au mille que je parle dans ce livre on le comptera pour un tiers de lieue. Le mille anglais avec lequel je marque la distance d'une ville à une autre contient 1250 pas géométriques.

Milieu, s. m. terme usité dans la dioptrique en parlant de la lumière, qui en traversant un liquide passe dans un autre qui a plus ou moins de densité.

Missionnaire, s. m. c'est un prêtre ou autre ecclésiastique qu'on envoie pour instruire quelque peuple : les Canadiens donnent ce nom à ceux qui sont allés parmi les sauvages pour leur donner la connaissance de la religion romaine.

Mythologique, adj. qui regarde la mythologie ou la connaissance des fausses divinités du paganisme.

Moindor, pièce d'or d'Espagne qui a cours dans les Colonies de l'Amérique septentrionale et qui vaut six piastres lorsqu'elle est de poids.

Monter à la hune, terme de mer qui veut dire monter au haut du mât jusqu'au bout des haubans, afin de découvrir la terre.

Moraves, ceux qui sont d'une secte qui tire son origine des Quiétistes, mais ils diffèrent de ces derniers parce qu'ils ont des assemblées religieuses. Dans la ville de Lancaster en Pennsylvanie ils ont une église et croient qu'après y avoir assisté régulièrement sept années consécutives ils ne sont plus en état de pécher.

Moteur, s. m. en physique et en terme de mécanique on donne ce nom à ce qui cause le premier mouvement : le bras est le moteur de la machine pneumatique pour faire le vide de Boyle. Le grand ressort d'une montre est le moteur qui transmet son mouvement à toutes les roues : mais on dit plus communément puissance ou force motrice.

Mouiller, ce mot parmi les gens de mer signifie jeter l'ancre ce qui se fait pour fixer les navires lorsque le vent et la marée sont contraires quand on est dans une rivière ou dans un canal.

Moule, s. f. petit poisson renfermé dans deux écailles, qui est une sorte d'huître.

Mousquite, sorte d'insecte ou de petite mouche qui est dans les bois en saison d'été qui se trouve dans les pays de l'Amérique septentrionale.

Mousse, s. m. jeune garçon qui sert le capitaine en ayant soin de sa chambre à bord d'un navire.

Mulâtre, s. m. celui qui est né d'un blanc et d'une négresse : son teint n'est ni blanc ni noir mais jaunâtre.

Muthusasa, s. m. monstre que je vis une fois à Paris : je crois que son nom est aussi nouveau que

ce genre d'animal. Voyez la description au commencement du chapitre VIII.

N

Naine, s. f. Il se dit en parlant d'une fille ou femme qui est fort petite au-delà de ce qu'on voit ordinairement.

Natté, adj. qui est travaillé en ferme de natte, qui est tressé.

Nectar, s. m. on donne ce nom au bon vin parce que dans les fictions poétiques on supposait que c'était le nectar qui abreuvait les Dieux.

Neptune, s. m. le Dieu de la mer selon l'histoire fabuleuse.

Nord-est, s. m. c'est un des trente-deux vents marqués sur la boussole, il est directement situé entre l'est et le septentrion : il est un des huit vents principaux.

Nouveau-monde, s. m. c'est ce grand continent qu'on connaît sous le nom d'Amérique.

O

Océan Atlantique : voyez sur le mot atlantique.

Olivier, s. m. c'est l'arbre qui porte les olives qui produisent l'huile.

Opaque, adj. les corps opaques sont ceux qui ne sont point transparents.

Optique, s. f. la science qui regarde la lumière directe sans que rien en change le cours : mais on peut aussi entendre sous le nom d'optique ses trois différentes parties ; l'optique proprement dite, la catoptrique qui enseigne les divers changements de la lumière en tant qu'elle est réfléchie, et la dioptrique qui nous fait connaître par ses principes et ses expériences les autres altérations que la lumière souffre en traversant les corps transparents en perdant sa force ou en changeant de couleur, ou bien en se rétractant quand elle passe d'un milieu dense et diaphane en un autre qui l'est moins.

Orbite, s. f. les astronomes appellent ainsi le chemin ovale ou l'ellipse que décrit une planète en faisant sa révolution périodique autour de l'astre central.

Orthodoxe, adj. qui est conforme à la vraie foi du christianisme : ce mot si connu est aussi un substantif qui s'applique indifféremment aux deux genres.

Overseer, prononcez ce mot anglais oversièr. C'est celui qui a soin des nègres d'un particulier, voyez économiste.

Ouest s. m. c'est le vent d'occident qui comme l'Équateur partage notre globe terrestre en deux hémisphères égaux. Le soleil couche positivement à l'ouest dans le temps des équinoxes parce qu'alors il est également éloigné du pôle arctique comme il l'est de l'Antarctique.

Ouïes, s. f. ce sont les deux ouvertures que les poissons ont à côté de la tête et qui leur servent comme les oreilles aux autres animaux.

P

Pays d'enhaut, s. m. les Canadiens donnent ce nom aux contrées qui sont éloignées de l'océan Atlantique, ce qu'ils appellent aussi la profondeur des terres.

Pamplico, mot sauvage qui est le nom d'une rivière dans la Caroline du nord en Amérique.

Panthère, s. f. animal vorace et dangereux qui ressemble au tigre et au léopard.

Pantomime, pièce jouée sur un théâtre par gestes et par signes sans prononcer de paroles.

Parabole, s. f. on entend par ce terme de géométrie une courbe comme serait celle de la bombe quand elle part du mortier.

Parade, s. f. spectacle des danseurs de cordes.

Parlement, s. m. c'est une juridiction en Angleterre et en France pour examiner les affaires qui regardent le royaume.

Passager, s. m. celui qui est à bord d'un navire pour son argent afin de se rendre dans quelque pays.

Patate, s. f. c'est une sorte de grosses pommes de terre qui sont fort bonnes à manger ayant un goût de châtaigne. Elles croissent abondamment dans les deux Carolines en Amérique.

Patron, s. m. ce mot est pris pour celui de capitaine d'un vaisseau mais il n'est pas fort usité.

Pékan, s. m. animal d'environ la grandeur d'une martre, sa peau est assez estimée et connue en Canada.

Pectoral, adj. terme de médecine, c'est ce qui est pour le soutien et la conservation de l'estomac. [L'élixir est pectoral.]

Pèlerinage, s. m. endroit où le corps d'un St. ou d'une Ste. Repose et qu'on croit avoir fait des miracles, où les romains se rendent par un motif de dévotion afin de mériter quelque faveur. Le mot de pèlerinage signifie plutôt le voyage qu'ils font pour aller rendre leurs hommages que le lieu même.

Pence, dans les Colonies anglaises en Amérique c'est une façon de compter la petite monnaie qui change sa valeur selon les contrées où vous voyagez. En Angleterre le pence vaut deux coppers, et le coper vaut environ un sou de France.

Pépinière, c'est une ou plusieurs rangées d'arbres plantés d'une distance égale avec ordre.

Péquan, voyez plus haut Pékan.

Périgée, s. m. ceux qui suivent le système de Ptolémée se servent de ce terme pour dire le point du soleil et des autres planètes qui est le plus près de la terre.

Périhélie, s. m. ceux qui suivent le sentiment de Copernic se servent de ce mot pour dire l'endroit de l'orbite où la terre et les autres planètes approchent le plus près du soleil. Le mot opposé c'est aphélie.

Petowmack mot sauvage que les Anglais ont conservé pour le nom d'une rivière qui sépare le Maryland de la Virginie.

Pétrification, s. f. le changement de nature d'un corps qui se convertit en pierre : il y a des pétrifications naturelles et d'autres qui sont artificielles.

Phare, s. m. haute tour d'un port de mer au haut de laquelle on allume plusieurs lampions ou autre lumière pour éclairer les vaisseaux qui arrivent nuitamment au port.

Phase s. m. nom qu'on donne aux diverses apparences de la lune ou à ses différents quartiers. Ainsi on ne doit pas croire comme fait le commun peuple que la lune croisse ou diminue sa masse, car elle est toujours de même grandeur ; car ses apparences ne sont que ce qu'elle nous fait plus ou moins voir sa partie éclairée du soleil. C'est ce que j'ai remarqué en étant en Canada un jour avant ou après s'être renouvelée.

Piastre, s. f. pièce d'argent qui a cours en Espagne et dans les pays de l'Amérique septentrionale, qui ne vaut pas l'écu de six livres de France.

Piédestal, s. m. ce terme d'architecture veut dire la base qui sert de fondement à une colonne.

Pilori, s. m. poteau de bois où il y a un carcan où on y met ceux qui ont fait quelque friponnerie : mais à Paris le pilori diffère de celui-ci, c'est une sorte de roue où l'on met les criminels qu'on fait tourner.

Pilote, s. m. c'est celui qui conduit un navire par sa connaissance, qui fait éviter les endroits périlleux.

Pin, s. m. grand arbre résineux très propre pour faire les mâts des vaisseaux.

Pyramide, s. f. c'est un solide qui est large en sa base et va en diminuant jusqu'au sommet qui se termine en une pointe : mais on distingue en géométrie les diverses sortes de pyramides. La pyramide ronde se nomme cône : celle qui a trois angles, pyramide triangulaire, celle qui en a quatre, pyramide quadrangulaire et ainsi des autres. Les solides qui sont d'une certaine longueur et d'une grosseur et forme égale sont des prismes, s'ils sont ronds on les appelle cylindres.

Piston, s. m. partie d'une pompe laquelle se meut pour pomper l'eau, les liquides ou l'air.

Pistrine, s. f. les Anglais dans leurs pays en Amérique donnent ce nom à une espèce de monnaie ou de petite pièce d'argent qui a cours parmi eux pour vingt quatre copers.

Plantation, s. f. ce sont les terres qu'on a défrichées dans l'Amérique et qui rapportent soit du maïs, du tabac, du riz ou de l'indigo.

Planteur, s. m. celui qui vit sur une terre qu'il fait cultiver par ses nègres. Ce mot se dit parmi quelque Français qui habitent dans la Caroline.

Pluton, s. m. c'est celui que les poètes ont feint d'avoir été le roi des enfers, l'époux de Proserpine qui en était la reine.

Pneumatique, voyez machine pneumatique.

Point d'appui, s. m. ce mot est un terme de physique et de mécanique, qui signifie le centre de mouvement d'un levier ou l'endroit où il est soutenu.

Pointer, v. act. terme d'artillerie qui veut dire mettre le canon en état de tirer et de porter le boulet à l'endroit où on veut que le coup soit donné.

Pôles, s. m. ce sont les deux points qui sont aux deux extrémités de la terre, qui y font comme un axe autour desquels notre globe tourne, l'un se nomme le pôle arctique et l'autre l'antarctique.

Pole-cat, nom que les Anglais donnent au chafouin ; voyez bête puante.

Polygamie, s. f. crime que commet un homme qui se marie avec plusieurs femmes à la fois.

Pompon, mot d'une langue sauvage que les Anglais ont conservé pour le nom d'un bourg de la Caroline du sud.

Pont levis, s. m. sorte de pont qui est à l'entrée d'une ville fortifiée qui se lève verticalement pour fermer la porte ou portail.

Porc-épic, s. m. animal grand comme un chat, mais ses pointes le font paraître bien plus gros et surtout lorsqu'elles sont hérissées.

Porpoix, les Anglais appellent ainsi en leur langue le pourceau de mer, mais il faut prononcer ce mot porpece. Voyez marsouin.

Portugaise, s. f. pièce d'or du Portugal qui a cours dans les contrées anglaises en Amérique pour huit piastres d'Espagne si elle est de poids.

Potio medica, ces deux mots latin signifient médecine, potion. Je m'en suis servi pour mieux contrefaire le phébus des médecins lorsqu'ils tranchent du savant.

Poupe, s. f. l'endroit ou la partie d'un vaisseau où est fixé le gouvernail : c'est ce qu'on pourrait aussi appeler le derrière du navire.

Poux, sauvages qui sont dans le Canada ou sur les frontières de ce pays-là.

Pratique, s. f. ce mot parmi les navigateurs veut dire permission d'aller à terre, liberté d'avoir communication avec ceux du port et de la ville où on a mouillé l'ancre.

Presbytériens, les réformés qui n'admettent point l'épiscopat : comme on pourrait dire nous autres les Suisses, mais ce mot n'est presque usité qu'en Angleterre pour les distinguer de ceux de l'église anglicane.

Primatiale, adj. mot qui suit celui d'église et qui veut dire celle où il y a un primate qui la gouverne, qui est un archevêque ou métropolitain.

Profondeur des terres, s. f. les Canadiens appellent ainsi les pays éloignés de la mer ou les endroits retirés de ceux qui sont habités.

Progressif, adj. les physiciens se servent de ce terme en parlant d'un corps en mouvement qui tend à avancer : une bille après avoir reçu l'impulsion a un mouvement progressif. On dit aussi mouvement de progression.

Proue, s. f. c'est le devant d'un navire la partie qui est à l'opposite de la poupe.

Pruche, s. f. arbre qui croît en Canada le bois duquel ressemble au sapin mais la feuille est plus courte et fort différente.

Puding ou pooding, prononcés poudeune. C'est un mot anglais qui est le nom d'une sorte de rouleau de pâte qu'on fait bouillir à bord d'un na-

vire et qui sert de biscuit pour manger avec la viande.

Puissance, s. f. en terme de mécanique ce mot signifie le moteur d'une machine ; ce qui la met en mouvement, on dit aussi force ou puissance motrice.

Putois, s. m. c'est le même animal qu'on nomme autrement chafouin. Voyez bête puante.

Q

Quai, s. m. rue qui est sur le bord d'une rivière, la distance qu'il y a depuis les maisons en allant au bord de l'eau.

Quakers, s. m. ce sont ceux qu'on appelle aussi trembleurs et qui dans leur façon de croire différent des autres protestants. Je m'abstiens ici de dire ce qui pourrait choquer leur religion, mais j'ai trouvé que leurs mœurs suivent à des égards exactement l'Écriture Ste. Jamais ils n'ont de procès et leurs difficultés se terminent entr'eux sans intérêt, ils condamnent l'effusion du sang, même dans une guerre légitime, parce que disent-ils qu'on doit suivre le sixième commandement du Décalogue sans exception. Ils font toujours l'aumône et d'autres bonnes œuvres en secret afin de n'être pas semblables aux scribes et aux pharisiens ; ils se tutoient les uns les

autres, ils se saluent sans se découvrir pour s'exercer à l'humilité. On les connaît aisément en les voyant parce qu'ils ne portent point de chapeaux retroussés.

Quart, s. m. terme de marine : c'est le temps qu'une partie des matelots reste sur le tillac pour travailler à la manœuvre en ayant soin du navire pendant que l'autre partie de l'équipage dort à l'entrepont.

Quille, s. f. pièce de bois qui sert de fondement à un vaisseau, contre laquelle les courbes sont mises.

Quinquina, s. m. remède qui n'est autre chose que l'écorce d'un arbre du Pérou, qu'on achète chez les apothicaires qui est un spécifique pour guérir les fièvres.

R

Raccon, prononcez ce mot anglais racoûne. C'est un animal gros comme un chat qui a le poil gris, que les Canadiens appellent siffleur, parce qu'il siffle quand on l'irrite. Son poil sert à la construction des chapeaux.

Rade, s. f. endroit où l'on peut mouiller l'ancre ; on dit un bâtiment à la rade, lorsqu'il a jeté l'ancre après avoir plié les voiles.

Radicalement, adv. les médecins disent guérir radicalement, c'est-à-dire en déracinant le mal en sa nature.

Radoub, s. m. réparation d'un vaisseau en y mettant des planches pour le rendre en état de le mettre en mer.

Radouber, v. act. c'est la manière de donner le radoub à un navire et de le mettre en état de servir pour la navigation.

Raréfier, v. act. terme usité en physique, qui signifie rendre rare, étendre les parties d'un corps, le dilater. En terme de dioptrique, on le dit aussi en parlant de la lumière ; c'est la rendre divergente en la faisant passer au travers d'un verre où elle change sa direction en rétractant : on le dit aussi en parlant de l'air c'est y faire le vide de Boyle en l'ôtant par le moyen d'une machine pneumatique ou autrement.

Rasade, s. f. on appelle ainsi de petits grains de verre qui sont teints en bleu vert, jaune, rouge etc. : qui ont un petit trou pour les enfiler : les sauvages s'en servent pour orner leurs ceintures ou autre chose.

Rat musqué, s. m. petit animal du Canada, on le prend pour en avoir la peau.

Récipient, s. m. sorte de cloche ou de vase de verre qu'on pose à une machine pneumatique sous laquelle on y fait le vide : ce mot signifie aussi le vaisseau d'un alambic pour recevoir la distillation faite par un chimiste.

Récollet, s. m. religieux établi par St. François, qui sont vœu de pauvreté et de chasteté, ayant deux carêmes à observer. Ils sont habillés d'une grossière étoffe, au lieu de chemise ils portent la tunique, en ayant des sandales à leurs pieds.

Rédiger, v. act. ce mot se dit en parlant d'une chose qu'on écrit en la mettant avec ordre.

Réfracter, v. act. terme de philosophie et de physique. C'est l'action d'un corps en mouvement qui change sa détermination à la rencontre de ce qui lui fait obstacle. La lumière se réfracte en passant d'un milieu dense dans un qui l'est moins, c'est pour cette raison que le soleil n'est pas à son lever ni à son coucher à l'endroit où nous le voyons, ce qu'on peut prouver par expérience mais je ne m'arrêterai pas ici à prouver la réalité de ce fait.

Réfraction, s. f. changement de détermination d'un corps qui se meut à la rencontre d'un autre qui lui fait résistance.

Requin, s. m. c'est un grand poisson de mer qui est fort dangereux si on se baigne dans les endroits où il est parce qu'il dévore le monde : quelquefois il est si hardi qu'il attaque les personnes d'un bateau de bas bord en se jetant dessus : j'en ai cité un exemple dans le chapitre 17. Quant à la forme de ce poisson, je n'en peux rien dire, parce que ceux que j'ai vus étaient dans le mer en restant peu de temps à fleur d'eau. Il m'a paru qu'ils avaient quelque écaille sur le dos en forme de corne et ce poisson me paraissait d'un brun tirant sur le noir.

Révolution, s. f. terme d'astronomie ; c'est le cours des planètes ; un tour qu'elles donnent. Mais on doit distinguer deux sortes de révolution, l'une qu'on appelle simplement révolution, comme celle de la lune en tournant autour de la terre ou la terre en tournant sur son axe un tour dans vingt-quatre heures. Mais la révolution périodique c'est le tour de l'orbite d'une planète autour du soleil : la terre fait sa révolution périodique en parcourant les douze signes du zodiaque en 365 jours et quelques heures selon que l'on est plus ou moins éloigné de l'année bissextile.

Romanesque, adj. qui tient de la fable, qui sent le faux et qui porte le caractère du roman.

Rotation, s. f. mouvement de la terre en tournant sur ses deux pôles.

Rhum, prononcez ce mot anglais *rome*. Sorte de boisson ou de forte eau de vie faite avec la mélasse qu'on distille.

S

Sandales, s. f. sorte de souliers ou de chaussure, ayant une semelle et des courroies, de sorte que le pied est en partie découvert, servant à certains religieux et particulièrement à ceux qui sont de l'ordre de St. François.

Sang de dragon, s. m. plante qui croît en Canada ; sa racine est rouge et rend un suc comme si c'était du sang, elle guérit le mal des dents en y posant dessus, mais on doit prendre garde d'avaler le jus parce qu'est un poison.

Satyre, s. m. c'est un demi-dieu qu'on suppose avoir des cornes à la tête, les pieds comme ceux des chèvres et couvert de poil. Le satyre dans la peinture et la poésie y peut trouver sa place pour représenter l'incontinence.

Saumon, s. m. poisson qui est à peu près de la grandeur d'un esturgeon, mais la forme en est

différente, il quitte l'eau salée pour entrer à l'eau douce. Plusieurs personnes trouvent qu'il est fort bon à manger.

Savoyane, s. f. plante qui croît en Canada, sa racine sert pour teindre en jaune. Du temps que les Canadiens étaient sous le gouvernement français ils cueillaient cette racine pour la faire embarquer : quelques uns d'entre eux s'y étaient enrichis.

Sauteurs, s. m. nation sauvage qui habite en Canada et c'est aussi le nom d'un animal de ce pays-là qui est de la grandeur d'une martre.

Schilling, ce mot en Français se prononce chelin : c'est une petite pièce d'argent qui est de la grandeur d'un vingt quatre sous de France qui a cours en Angleterre et dans les Colonies anglaises en Amérique : sa valeur est de huit batz de notre pays.

Scolastique, adj. qui est du collège ou de l'école, on donne aussi ce nom à la théologie qui regarde la controverse des points contestés.

Second, s. m. celui qu'on appelle autrement contremaître, nommé par les Anglais mate. Le second commande l'équipage d'un navire en l'absence du capitaine.

Séminaire, s. m. maison ou grand bâtiment où sont un certain nombre de prêtres où l'on y reçoit ceux qui veulent se faire instruire dans la théologie.

Serpent à fouet, s. m. c'est une sorte de serpent qui n'est point dangereux, mais si on l'approche il saute sur les personnes en s'entortillant autour d'un bras ou d'une jambe en donnant des coups avec sa queue sans faire d'autre mal.

Serpent à sonnette, s. m. ceux que j'ai vus dans la Caroline et la Virginie étaient de la longueur d'environ quatre à cinq pieds : la queue après l'avoir bien examinée est une rangée de plusieurs petits cartilages qui se joignent les uns avec les autres par une sorte de jointure qui forme autant de charnières que cet animal met en mouvement lorsqu'on l'approche et font un bruit mais assez différent du son d'une sonnette : ce serpent est fort dangereux à cause que sa morsure est venimeuse et mortelle s'il atteint une veine à cause de l'inflammation qu'elle répand par tout le corps. En voyageant dans l'Amérique j'avais soin de porter sur moi une plante qui a le pouvoir de garantir d'être mordu de ce serpent, ceux qui en ont sur eux.

Siffleur, s. m. les Canadiens appellent ainsi un animal qu'il y a dans les pays de l'Amérique septentrionale, voyez raccon.

Simple, s. m. on appelle ainsi les plantes et herbes médicinales qui servent dans les remèdes et les potions.

Sœur, s. f. chacun sait qu'on appelle de même les religieuses qui sont dans les couvents : il y en a de différents ordres et de divers noms, comme les sœurs de la congrégation, sœurs de la charité, sœurs grises, sœurs colettes.

Sphérique, adj. qui est d'une forme ronde semblable à un globe.

Spy-boat, prononcez sepinbote. Les Anglais donnent ce nom à la chaloupe ou bateau qui leur vient au devant lorsqu'ils entrent dans les ports en Espagne, et qui veut dire en leur langue bateau espion.

Spécifique, f. m. les médecins se servent de ce terme pour dire un médicament qui convient particulièrement à une maladie.

Spectacle, s. m. c'est un divertissement qui est donné au public en payant. L'opéra, la comédie, le combat des animaux, les danses de cordes, la représentation des villes par l'optique, sont des

spectacles. Il n'est pas nécessaire que j'explique mieux ce mot parce qu'il est entendu de chacun.

Spectre, s. m. c'est ce qui paraît à nos yeux la nuit, esprit avec un corps hideux et fantastique.

Stage, prononcez ce mot anglais stége. C'est une sorte de coche qui roule sur quatre roues dans lequel on est à l'abri des mauvais temps, qui sert aux voyageurs qui passent dans les Colonies anglaises en Amérique.

Sublunaire, adj. qui est sous la lune. Il me semble qu'en suivant le système de Copernic qui est presque généralement reçu qu'on ne devrait pas positivement regarder notre terre comme sublunaire en admettant que le soleil est l'astre central qui est sous les autres : parce que la lune en étant dans son périhélie se trouve sous la terre comme elle est au-dessus dans son aphélie décrivant son cercle par sa rotation. Dans ce sens on pourrait considérer que Vénus, Mercure et le Soleil sont plutôt des corps sublunaires : mais si on a point d'égard à la position du soleil mais simplement à l'orbite de la lune respectivement à la terre, alors nous devons la regarder pour une planète sublunaire.

Sud-est, s. m. c'est le vent qui est à l'opposite du nord-ouest, il est plus communément connu dans notre pays sous le nom d'uberre.

Sud-ouest, s. m. vent qui est entre le sud et l'ouest c'est un des huit vents principaux.

Symptôme, s. m. c'est la situation dans laquelle on est quand nous sommes attaqués d'une maladie ; ce sont les marques qui nous font connaître le genre de maladie.

Tartare, s. m. les poètes ont donné ce nom à l'endroit le plus profond de l'enfer.

Télescope, s. m. sorte de grande lunette pour considérer les objets qui sont éloignés de nous, le même instrument sert aux astronomes pour faire leurs observations.

Terre ferme, s. f. on entend par ce mot la terre qui est au continent ou les pays qui en font partie : les îles ne sont pas terre ferme parce qu'elles en sont séparées par les eaux de la mer qui les entourent. On ne doit donc pas confondre ce mot avec celui qui sert de nom à une grande province de l'Amérique méridionale autrefois appelée Castille d'or.

Tertre, s. m. terre élevée en forme de petite montagne.

Têtes de boules, s. f. on appelle de ce nom ceux d'une nation sauvage qui habite le Canada, qui ont été ainsi nommés à cause qu'ils ont la tête fort ronde.

Têtes plates, sauvages qui habitent dans le Canada.

Tillac. s. m. la partie supérieure d'un vaisseau, que quelques-uns appellent le pont et les Anglais le nomment the deck. C'est le plancher ou la couverture d'un navire, où les matelots se tiennent pour faire le quart.

Tribord, s. m. c'est la partie d'un navire qui est à l'opposite du bas bord ; c'est le côté droit du bâtiment.

Tortue, s. f. animal fort laid entouré d'une écaille qui lui couvre tout le corps quand elle retire sa tête et ses pieds. J'ai trouvé que ce n'était pas un manger fort bon : mais la tortue de mer est meilleure que la terrestre : cette dernière a des nageoires au lieu de pieds en étant aussi couverte d'une écaille, elle sort la tête hors de l'eau de moment en moment pour respirer ce qui est une chose particulière à ce poisson.

Traite, s. m. commerce qu'on fait avec quelque nation, transport de marchandises d'un lieu dans une autre.

Trigonométrie, s. m. science qui enseigne la manière de mesurer les triangles, elle fait partie de la géométrie.

Trompe, s. f. c'est cette partie qui se prend au-dessus de la gueule de l'éléphant en passant entre les deux défenses et qui pend jusqu'à terre avec laquelle il prend respiration.

Tunique, s. f. sorte d'habit de religieux et de religieuses, il y a aussi des tuniques de laine qui leur servent de chemise.

Tyrannique, adj. qui est rigoureux, d'une manière contraire à la droiture et à l'équité. Ce mot se peut dire à l'égard des personnes et de leurs actions.

U, V

Vache-marine, s. f. grand animal qui est amphibie ayant quelque ressemblance à la vache ordinaire.

Valvule, s. f. ce mot en parlant de pompes veut dire soupape ou clapet.

Vent, s. m. en terme de marine ce mot signifie le côté ou la partie du monde où l'on va avec un navire, mais on nomme le nom particulier du vent : on dit donc dans ce sens nous avons navigué à l'est ou au nord-est etc. : ce mot se dit aus-

si pour désigner le côté d'où vient le vent. On s'en sert encore pour dire en quelle manière il est reçu contre un navire : exemples, le vent en poupe, c'est lorsqu'il donne contre le derrière d'un vaisseau, le vent en proue c'est lorsqu'il est reçu contre le devant, on le nomme aussi vent contraire, le vent largue c'est lorsqu'on l'a à tribord ou à bas bord du bâtiment, le vent près c'est quand il n'est pas loin de donner à la proue : je n'expliquerais pas les autres vents et termes de la navigation ni ceux des autres sciences à l'exception de ceux que je me suis servi dans mon récit fidèle parce que cela me conduirait à un détail trop étendu.

Vergue, s. f. pièce de bois plus grosse au milieu qu'aux deux bouts, laquelle se tient au mât où l'on y fait tenir une voile pour y faire aller un navire. Chaque vergue a son nom ; les Anglais l'appellent en leur langue the sailyard.

Véridique, chacun entend ce mot : je n'ai que faire de l'expliquer.

Vice-consul. s. m. officier établi de la part du roi d'Angleterre, qui tient la place d'un consul pour protéger les gens de sa nation dans un pays étranger et pour régler les affaires du commerce

et rendre justice dans les chicanes qui surviennent entre les Anglais soit sur mer ou à terre.

Vison, s. m. c'est un petit animal qui naît en Canada, la peau duquel est assez estimée, je crois que ce mot a été emprunté des sauvages.

Voile de fortune, s. f. c'est une voile carrée qu'on met sur une allonge prise au bout de la basse vergue du premier mât d'un brigantin lorsqu'on a le vent large comme je l'ai remarqué en étant en mer.

Voilier, on se sert de ce mot en parlant d'un vaisseau pour dire qu'il fait peu ou beaucoup de chemin. Lorsqu'on dit qu'un navire est un bon voilier, c'est lorsqu'il va aisément ; un navire mauvais voilier c'est quand il ne fait que peu de chemin.

Ursulines, s. f. ce sont parmi les romains une sorte de religieuses.

Vide de Boyle, s. m. terme de physique : c'est l'évacuation de l'air qui se fait par le moyen de la machine pneumatique : c'est ôter l'air, le raréfier, le rendre moins dense. On fait quantité d'expériences curieuses avec le vide de Boyle : c'est de cette manière qu'on prouve l'utilité de notre atmosphère pour tout ce qui a respiration de vie : c'est avec le vide qu'on fait voir l'air qui

est contenu dans l'eau : c'est avec le même effet que l'on corrompt les liqueurs, que l'on voit l'air être positivement un corps pesant, qu'il a une force considérable et proportionnée à sa raréfaction, qu'il est élastique, qu'il fait perdre le son aux corps sonores en les privant de sa présence, avec quelle violence l'air extérieur rentre dans le vide d'un récipient et plusieurs autres effets que je ne citerai pas ici parce que ce petit ouvrage n'a pas été dédié pour un traité de physique.

Vulnéraire, adj. terme de médecine qui veut dire bon pour guérir les plaies. (Le baume est vulnéraire.)

W, X, Z

Work-house, ces deux mots anglais se prononcent vouorquehaouse, qui signifient maison de travail : c'est une maison de correction où l'on met les nègres paresseux et portés à quelque défaut afin de les corriger.

Xoudre, s. m. sorte de plante qui a une racine qui répand une odeur aromatique en prenant un petit brin d'icelle pour le mettre sur le feu. Elle croît en Canada où l'on s'en sert avec le tabac à fumer pour y donner une odeur agréable.

Zodiaque, s. m. c'est cette vaste étendue du ciel où sont les étoiles fixes.

Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en septembre 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Sylvie, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : *Récit fidèle de mes aventures... par moi P. Frédéric Droz du Locle*, Amsterdam, aux dépens de l'auteur, 1776. Nous sommes également appuyés de sa reproduction facsimilée moderne, Drozprintcopy, 2010. La photo de première page, *St-Simon Island, Géorgie*, a été prise par Sylvie Savary.

– **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. N'en déplaise au puristes, nous avons modernisé l'orthographe de cet ouvrage pour en rendre la lecture plus aisée au lecteur moderne. Nous recommandons l'édition Drozprint-copy, 2010 (facsimilé de l'œuvre de 1776) pour ceux qui souhaitent lire cette œuvre dans toute la saveur du français original. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres nu-

mériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://livres.gloubik.info/>,

<http://www.rousseauonline.ch/>,

[Mobile Read Roger 64](#),

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

<http://www.gutenberg.org>,

<http://fr.wikisource.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feebooks.com/publicdomain>, et

<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.